

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Le Centenaire de la Commission des Ecoles chrétiennes de Bruxelles

Le 6 mai 1432

Introduction à la philosophie thomiste

La fin du capitalisme

Lettres de voyage

La contagion sacrée

Radio-Catholique-Belge

Souvenirs d'Irlande

Baron de TRANNOY  
Vicomte Charles du BUS de WARNAFFE  
Henri GOFFINET

Edmond de BRUYN  
Maurice DE WULF  
Ferdinand FRIED  
Paul CAZIN  
C.-A. FUSIL  
Mgr Louis PICARD  
Paul HALFLANTS

## La Semaine

Une fois de plus la question linguistique va-t-elle provoquer une crise ministérielle? Et s'agit-il vraiment en l'occurrence d'intransigeance flamingante, de manœuvre équivoque, de droit des minorités, de liberté du père de famille, sans parler d'engagements pris et de parole donnée?...

Certes, les discours de M. Van Cauwelaert ne sont pas des modèles de douceur et les idées qu'il défend gagneraient à être présentées avec plus d'onction et moins de tranchant. M. Van Cauwelaert est habituellement tendu et paraît toujours tragique. Affaire de tempérament. Mais tout cela est accessoire; accessoire aussi le « caporalisme » de M. Devèze, et sa nervosité provoquée sans doute par certaines aventures récentes.

Le fond du problème est ailleurs. Si, demain, une nouvelle crise éclate, la vraie cause en sera l'opposition libérale à l'inévitable et bienfaisante flamandisation de la Flandre. La vraie question est là et elle n'est que là. Quand on a compris que plus rien n'arrêtera le renouveau flamand et que cette renaissance culturelle enrichira la Belgique, il n'y a plus de problème des minorités. Une fois tombée l'hostilité à tout progrès flamand — et les libéraux bruxellois restent au premier rang des « hostiles » — une entente sur le « traitement » de la minorité française en Flandre n'est plus qu'un jeu, à preuve les nombreuses classes pour minoritaires créées spontanément dans les grandes villes flamandes. La bataille actuelle est une bataille d'arrière-garde menée au nom de principes qui ne sont pas en cause et pour une minorité qui n'existe déjà plus dans le sens où, à Bruxelles et en Wallonie, on persiste à croire qu'elle existe encore. En toute hypothèse, les Flamands dits d'expression française devront dorénavant connaître très bien le flamand puisqu'ils devront suivre un certain nombre de cours donnés en flamand. Que ces minoritaires continueront peut-être à parler français chez eux et entre eux n'empêchera pas qu'ils ne seront plus minoritaires dans le sens où les Flamands d'expression française l'étaient hier et avant-hier. Alors pourquoi se bat-on? Plus du tout pour un principe, mais pour une question de plus ou de moins!...

« Débat sans intérêt », comme le pense l'*Autorité*? Hélas, non, parce que trop de bons patriotes pensent toujours qu'il s'agit de principes, que les conquêtes flamandes se font aux dépens de principes graves, et qu'une Flandre flamande coûtera cher à la Patrie! Et nous croyons que nos amis de l'*Autorité* s'illusionnent singulièrement quand ils affirment que « c'est en dehors de l'arène politique que doivent se forger les forces de réaction qui rétabliront l'équilibre ». Réaction contre quoi? Quel équilibre?...

Ils se trompent aussi en assimilant la liberté du père de famille quant à l'atmosphère religieuse de l'école, à la liberté du père de famille en matière linguistique. M. Van Cauwelaert nous paraît avoir raison quand il dit que « l'école étant une organisation sociale, on ne peut donc y satisfaire les vœux des individus que

dans la mesure où les intérêts sociaux le permettent », et les intérêts sociaux exigent que l'élite connaisse très bien la langue du peuple.

Il n'y a, à la question flamande, qu'une solution nationale, il n'y a qu'une seule manière de maintenir la Belgique : accepter sincèrement la flamandisation de la Flandre. En fait, il n'y a plus de problème minoritaire en pays flamand parce qu'il n'y a plus de minorité française possible, dans le sens d'une petite classe isolée de la masse du peuple flamand. Redisons-le encore, le plus grand service à rendre aux Flamands dits d'expression française, c'est... de ne pas s'occuper d'eux. Tout ce que l'on s'imagine faire pour les défendre, ne peut que les accabler. En prétendant lutter pour leurs droits, on hâte un processus qui, sans cela, se développerait sans heurts ni secousses. Oh! l'incompréhension et la maladresse de Bruxelles dans la question flamande! Et les libéraux sont les plus maladroits des maladroits... Et M. Devèze est le plus maladroit des libéraux...

\* \* \*

Mais l'incompréhension de la question flamande est-elle le grand... mobile de M. Devèze? Le chef du parti libéral ne joue-t-il pas au petit Machiavel? N'essaie-t-il pas d'éviter le Congrès libéral de juin? Escompte-t-il qu'une dissolution serait profitable à son parti? Des élections aux cris de : *Vive la liberté du père de famille! Vive la Belgique une et indivisible! Arrière les adversaires de l'unité nationale!* etc, n'avantageraient-elles pas les libéraux?

Le certain, c'est que toute agitation linguistique nuit à la Belgique et qu'une campagne électorale menée sur la question flamande, si elle avantagerait peut-être (?) quelque peu le parti de M. Devèze, ferait le plus grand mal à ce patriotisme belge dont les libéraux se proclament les plus fervents apôtres et auquel, depuis quelques années, ils ont porté de rudes coups.

Quant à ceux qui prétendent qu'au milieu de nos angoissantes difficultés économiques et financières, la querelle linguistique est bien mesquine et n'intéresse plus guère, ils ignorent les forces qui ne cessent de travailler la Flandre comme la Wallonie. Une action centrifuge, entretenue et nourrie par Bruxelles, écarte le Nord du Sud et le Sud du Nord. La crise financière ne met pas notre existence nationale en danger. La lente et sourde œuvre de dissociation qui progresse toujours en Flandre et en Wallonie menace directement la commune Patrie.

\* \* \*

Les préjugés et les équivoques sont si répandus encore et si tenaces! Nous avons sous les yeux le dernier numéro de la *Déjense wallonne*. Nous en connaissons personnellement le directeur, l'homme le plus aimable, le plus honnête et le plus désintéressé que vous puissiez rencontrer. Il croit, dur comme fer, que la Wallonie est menacée par on ne sait quel impérialisme flamand et que la vie, demain, pour un Wallon, dans une Patrie où la Flandre

sera flamande, ne sera plus guère supportable... Pour lui, tout progrès flamand diminue la Belgique et à la limite, celle-ci s'avèrera non-viable...

« Les Wallons, écrit-il, n'accepteront pas chez eux, au cours de la monnaie d'or qu'est leur langue française, cette monnaie en ersatz de zinc qu'est l'idiome flamand dont on veut les encombrer!... »

Comment vivre ensemble, en effet, si tous les Wallons pensaient des Flamands, en général, et de la langue flamande, en particulier, ce qu'en pense le sympathique directeur de la *Défense wallonne*?

Dans le même numéro un correspondant, qualifié de modéré, écrit :

*La poussée flamingante, l'esprit d'initiative résolue des Flamands dans tous les domaines donnent aux Wallons l'impression légitime d'une invasion pacifique et d'une expropriation : ils se sentent menacés d'être chez eux relégués au second plan.*

Oui, c'est bien là ce que pensent trop de Wallons. Voilà où ont conduit des années d'erreur, des fautes multiples et, surtout, une lamentable carence gouvernementale.

Rien, absolument rien, dans le renouveau flamand, ne menace l'intégrité française de la Wallonie, et l'impérialisme flamand n'est qu'un épouvantail! N'empêche que la plupart des Wallons, trompés pendant tant d'années par une presse qui ne parlait que d'excès flamingants, de conquêtes antifrancophones par un flamingantisme antibelge, croient toujours que la flamandisation de la Flandre est dirigée contre la Belgique et contre la Wallonie.

« Il doit être mis fin aux concessions faites aux flamingants », écrit le modéré (!) de la *Défense wallonne*. Et il ajoute : « En écrivant cette phrase on pourrait se demander s'il y a encore quelque chose à concéder, puisque, depuis de longues années, nous avons consenti à toutes les abdications, sans contre partie. »

Quiconque parle de « concessions faites aux flamingants », montre qu'il ignore tout de la question flamande, mais comme on comprend que les lecteurs habituels de nos journaux d'expression française ne connaissent le problème que sous cet éclairage!...

Dans son dernier article du *Soir* — articles où M. Devèze excelle à se faire louer et approuver par l'« homme de la rue » quand ce n'est pas par son « vieil ami » — le leader libéral écrivait, au sujet de son attitude :

*Elle peut être, sans aucune crainte, si la crise et la dissolution s'ensuivent, soumise au jugement du pays, où, tout de même, la « vraie majorité » ne veut plus se soumettre à la loi des fanatiques du flamingantisme — fourriers eux-mêmes de la séparation. Il faut donc y persister jusqu'au bout, quoi qu'il advienne, — et nous y comptons bien, nous, les obscurs, les sans-grades, qui défendons ici nos droits de citoyens et l'intérêt de nos enfants.*

« Les fanatiques du flamingantisme », la fameuse « poignée » dont parlait naguère M. Max, et à laquelle « croient » encore tant de Belges d'expression française...

« Nos droits de citoyen et l'intérêt de nos enfants », quel lamentable bourrage de crânes!

Je sais — a répondu M. Camille Huysmans, avant-hier à la Chambre — que dans certains milieux on parle de quelques fanatiques qui veulent imposer le régime de la commission à l'ensemble de la nation. C'est la thèse que développait hier M. Devèze dans le *Soir*. Or, ces fanatiques, c'est à peu près toute la droite, et toute la gauche socialiste. Et les gens de bon sens, c'est sans doute le petit groupe de libéraux n'ayant rien compris au problème qui nous occupe.

Glissement à gauche? Légère poussée à gauche? Formidable poussée à gauche, comme dit le *Peuple*? Attendons les résultats du second tour des élections françaises et ce que produiront la « discipline républicaine » et la nécessité de « barrer la route à la

réaction ». Mais quel abominable régime de mensonges et de tromperies que la démocratie politique! Le plus grand sujet d'étonnement pour nos arrière-petits-enfants — disait un jour un des grands hommes du régime — sera le suffrage universel pur et simple. Quelle comédie! Voilà donc ce bon peuple souverain mis en garde contre l'horrible Réaction, c'est-à-dire des partis qui s'intitulent : Union républicaine démocratique; Action démocratique et sociale; Républicain de gauche; Démocrates populaires; Gauche sociale et radicale; Gauche radicale... car la Réaction, en l'espèce, c'est la majorité Tardieu et cette majorité comprend ces groupes-là... Quelle ironie! Et qui donc eût jamais pensé que les mots de démocratie, républicains, radicaux, gauche... auraient, un jour, un sens réactionnaire?

Il y a, d'ailleurs encore, dans cette Chambre française, un centre gauche qui comprend des Républicains socialistes et des Indépendants de gauche. Puis seulement vient la « vraie » Gauche — les purs — composée de Radicaux socialistes, de Socialistes français et de Socialistes S. F. I. O., bref, l'équivoque à l'état de système et le règne des factions dans toute sa hideur. « Le panier aux crabes » a-t-on dit avec raison.

Certes, le peuple français veut la paix et la sécurité, et la menace allemande est heureusement assez visible et assez pressante pour que la nation ne permette à aucun gouvernement de livrer le pays à une invasion nouvelle. Mais que d'imprudences et de fautes restent possibles! Ne sont-ce pas les incessantes poussées à gauche qui, avant 1914, ont, des années durant, aggravé l'impréparation française et provoqué l'agression allemande?

Voter à gauche, au lendemain du triomphe hitlérien, n'est-ce pas encourager le nationalisme allemand à payer d'audace?

Le premier volume des *Papiers de Stresemann* montrait à quel point l'Allemagne avait « eu » la France de Poincaré. On ne risquait rien à prédire que le deuxième apprendrait comment la même Allemagne « eut » la France de Briand. Nous a-t-on assez parlé de l'ère nouvelle qu'ouvrait Locarno! Et voilà que les *Papiers de Stresemann* viennent déchirer les nuages accumulés par la propagande pacifiste. La réalité est là, en vive lumière. Stresemann a « finassé ». On s'explique difficilement que Berlin n'ait pas tout mis en œuvre pour empêcher la publication de documents aussi révélateurs que la lettre de Stresemann au Kronprinz, en 1925. Le coup est rude pour les apôtres d'une bonne entente avec le Reich prussifiée. Stresemann a joué son jeu, rien de plus naturel, mais Briand a été dupe...

A la Conférence du désarmement, les Allemands « finasseront » encore. Pour eux le désarmement et la paix, c'est, avant tout, pour employer les termes mêmes de la lettre de Stresemann, « la rectification des frontières orientales, la reprise de Dantzig et du corridor polonais, la modification des frontières en Haute-Silésie, le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne » et, cela va sans dire, plus un sou de Réparations...

Si, pour le malheur de l'Europe, la France se donnait, demain, un gouvernement cartelliste, bien vite le nationalisme allemand se risquerait à éprouver la résistance de la frontière orientale. Un incident polono-prussien surgirait à propos pour voir ce que feront Paris, Londres et Rome... Déjà Berlin annonce que la Pologne veut tenter un coup de main à Dantzig! Comme si, dans les circonstances actuelles, Varsovie oserait déplaire en rien à la Prusse.

Nous croyons avoir rapporté un jour le mot d'un ami, très au courant des choses allemandes : Hitler est inexistant, c'est un bouchon sur une marée, mais la marée est formidable. Un écrivain français, fort averti, lui aussi, de la situation outre-Rhin, M. Mac Orlan, vient de confirmer cette opinion. « Hitler, en principe, n'existe pas », dit-il,

« Ce n'est qu'un produit de la misère populaire, un intermédiaire, une certaine apparence du mysticisme social en Allemagne... Hitler n'est pas un surhomme, pas plus que ses concurrents, d'ailleurs. L'heure ne me paraît pas riche en surhommes de toutes nuances. Les foudres agissent par leur propre puissance, presque sans chefs, inexorables et, peut-être, dans l'avenir, aussi monstrueuses que des machines parfaitement fanatiques. Hitler n'est pas une personnalité. Il surgit comme une création sentimentale de la foule qui l'a inventé à son image, bien que lui-même soit, sans doute, persuadé du contraire. Ce n'est pas Hitler qui est important, c'est l'armée qui l'associe à son destin collectif... » M. Mac Orlan nous montre l'Allemagne « exaspérée » par la crise, recherchant « les éléments qui, naturellement, lui paraissent responsables de ce lent désastre quotidien » et bientôt persuadés que les Français sont les grands responsables de la situation dont elle souffre...

Considérant enfin « l'énigme personnelle » d'Hitler, l'auteur ajoute : « Je doute de l'autorité sentimentale d'un seul; il me paraît, hélas! beaucoup plus logique de prévoir que la décision sera emportée par les foules mystiques... »

\* \* \*

Et de Munich, Henri Massis écrivait ces jours-ci à Figaro :

C'est à l'aide d'une telle propagande (antifrançaise) que l'âme allemande refait son unité ; c'est elle qui conduit dans les rangs de Hitler plus d'un million de jeunes Allemands, et il y en aurait davantage encore si l'on pouvait les enrôler tous. Hitler doit refuser du monde... Dans cette Bavière catholique qui se défend le mieux contre l'hilérisme, les organisations confessionnelles elles-mêmes se déclarent impuissantes à en détourner la jeunesse : elles sentent qu'il faut composer avec lui.

Tel est, au reste, le grand problème qui se pose pour le Centre, au lendemain des élections prussiennes. La victoire de Hitler lui a, d'ores et déjà, imposé la nécessité d'une collaboration dont il ne reste plus à fixer que les modalités. On discute, on négocie, on marchandise ; mais, sous la poussée hilérianne, la conversion du Centre vers la droite est désormais certaine. Le Centre ne redoute, d'ailleurs, qu'une chose : la dictature de Hitler, d'où l'opposition acharnée qu'il lui a faite pendant la campagne présidentielle. Mais, ce péril écarté, une entente avec les nationaux-socialistes, sur la base parlementaire, lui semble aujourd'hui la meilleure tactique : il est prêt à tenter l'expérience, dès qu'il aura obtenu, dans l'ordre religieux, culturel et scolaire, les assurances que la social-démocratie avait dû lui consentir et que Hitler ne lui refusera pas davantage. Appuyé sur un Etat dont la Reichswehr maintient l'armature, le Centre ne craindra pas, bien au contraire, de faire au nationalisme sa part. Incorporer, utiliser les forces grandissantes du national-socialisme, et les diriger à leur gré, voilà d'ailleurs la pensée de ceux qui détiennent le pouvoir exécutif en Allemagne. Ils ne les ont laissés s'accroître que pour écarter la révolution communiste à l'intérieur et fortifier les revendications du Reich à l'extérieur. Les généraux prussiens, un Schleicher dans la coulisse, un Groener officiellement, sont les véritables meneurs de ce jeu qui assure la continuité de la politique allemande contre vents et marées. Car, quel que soit le gouvernement aux affaires, quel que soit l'homme qui le représente, qu'il s'appelle Stresemann ou Brüning, c'est la Reichswehr qui les conduit ; ils ne sont là que pour exécuter ses desseins, selon la tactique qu'elle juge appropriée. Au milieu de l'effondrement des partis, elle représente l'immuable tradition militaire, la seule chose qui tienne et qui dure. Qu'ils soient de Munich ou de Berlin, voilà ce qui apaise l'inquiétude de tous les Allemands « raisonnables ». Mais pouvons-nous en dire autant ?

Il y a trois mois, lors de la discussion de la réforme électorale à la Chambre française, le Temps imprimait :

Comment douter que l'idée du suffrage des femmes soit conforme au principe de la démocratie ? Toute vraie démocratie — n'en déplaise aux partisans de la dictature du prolétariat — est nécessairement à base de suffrage universel. Mais qu'est-ce qu'un suffrage universel qui fait acception des sexes, pour conférer tous les droits politiques à l'un et les refuser tous à l'autre ? Le principal argument en faveur du suffrage féminin est un argument d'ordre logique. Il n'y a pas de raisons pour que les femmes ne votent pas ; il n'y a pas de raisons pour que la moitié des habitants d'un pays soit exclue de l'universalité des citoyens de ce pays. Le seul motif qu'on pourrait invoquer pour justifier un tel ostracisme n'est pas une véritable raison ; c'est un postulat, une sorte d'article de foi dérivant d'une tradition aussi

séculaire qu'arbitraire, et fondée sur l'infériorité de la femme. Mais les temps modernes ne s'accrochent plus de ce préjugé hérité des vieux esclavages et des antiques barbaries. Il n'y a pas d'infériorités de sexe ; il n'y a plus, de nos jours, que des êtres humains, des individus aptes à bénéficier, lorsqu'ils y sont préparés, d'une parfaite égalité de droits.

Le suffrage populaire ne sera donc universel chez nous que lorsque tous les Français seront citoyens, et lorsque tous les citoyens français voteront. Pour se dérober encore à cette évidence, il faut manquer au suprême degré du sens démocratique. Sur ce terrain de la logique et du véritable esprit du régime représentatif, les partisans du suffrage des femmes sont positivement inexpugnables. Ils ont raison.

Certes, en démocratie politique, le suffrage des femmes c'est la logique, mais la logique dans l'erreur. Tous les hommes décidant également de tout, est déjà d'une folle absurdité ; tout le monde, hommes et femmes, décidant également de tout, c'est le comble de l'aberration.

En démocratie politique, les institutions corrompent les individus. Faites voter la femme et elle deviendra à son tour la victime de toutes les passions de l'électoratisme. Aux catholiques de chez nous qui s'obstinent à penser que le vote des femmes avantagerait leur parti, nous conseillons de méditer ces chiffres récents : l'autre dimanche, à Vienne, sur 1,158,308 électeurs et électrices, le parti socialiste bolchevisant recueillit près de 700,000 voix, soit 314,438 voix d'hommes et 368,857 voix de femmes !

Avis aux amateurs !...

On comprend difficilement l'obstination que mettent nos adversaires à prétendre que l'école laïque ne menace en rien la foi des enfants qui la fréquentent.

« Comment s'entend la laïcité à l'école », se demandait le Peuple, l'autre jour :

Elle comporte d'abord l'enseignement de toutes les notions élémentaires du savoir que l'on trouve à la base de toute formation intellectuelle. De plus, elle prévoit l'initiation à des notions morales également communes à tous les hommes de notre temps et sans lesquelles la vie sociale serait impossible entre croyants de toutes les sectes et non-croyants.

Mais il y a dira-t-on, l'éducation qui consiste en la formation d'une conscience, pour les catholiques, en l'orientation en vue d'une destinée qui n'est pas terrestre mais éternelle.

Où, et pour les catholiques, à côté de cette éducation familiale, les prêtres ont un rôle essentiel dans cette formation des consciences. Mais en quoi la fréquentation de l'école de tous et pour tous entrave-t-elle cette formation qui, au sortir de l'école, fait bifurquer l'enfant vers les routes des diverses convictions religieuses et philosophiques ?

La réponse est dans les faits.

Où, la réponse est dans les faits : en France, l'école laïque a déchristianisé le pays au point qu'il n'y a plus, s'il faut en croire de bons juges, que cinq à six millions de catholiques sur quarante millions de Français, Alsaciens compris !

Partout, les catholiques ont expérimenté que, seul, un enseignement imprégné de catholicisme, éclairé par l'Evangile, protégé ce qu'ils ont transmis de plus précieux à leurs enfants : les dons du Baptême. L'âme ne se développe religieusement que dans un climat propice. L'école de tous et pour tous est une formule creuse et fautive. L'école neutre et laïque n'est pas pour les catholiques. La formation que l'on y donne, si elle ne contredit pas toujours les croyances religieuses de l'enfant, ne les nourrit ni ne les fortifie. Ce n'est pas au sortir de l'école que l'enfant doit bifurquer vers une conviction religieuse, mais sa conviction religieuse doit se former à l'école. Et voilà, pourquoi l'Eglise défend la fréquentation d'écoles acatholiques, neutres ou mixtes (c'est-à-dire fréquentées également par des acatholiques), ut periculum perversionis vitetur, pour éviter le danger de « perversion » intellectuelle et morale. Pour un catholique, en effet, une formation qui ne fait pas converger l'enseignement de toute vérité à tourner l'enfant vers son Créateur et son Rédempteur, pervertit l'intelligence et le cœur...

\*\*\*

# Le Centenaire

## de la Commission des Écoles chrétiennes de Bruxelles

1832-1932

### Discours du Baron de Trannoy

*Président de la Commission  
des Écoles chrétiennes de Bruxelles.*

Le centenaire que nous célébrons est avant tout celui de la liberté d'enseignement. Cette liberté était, au printemps de l'année 1832, une conquête très récente. Tandis que notre pays formait avec la Hollande le royaume des Pays-Bas, le roi Guillaume I<sup>er</sup> et les légistes qui l'entouraient avaient déclaré la guerre à l'enseignement libre. Aux Frères des Écoles chrétiennes établis dans quelques villes secondaires, ils avaient interdit le port de l'habit religieux, puis le séjour dans le pays. Les familles aisées désireuses d'assurer à leurs fils une éducation chrétienne avaient dû les envoyer en France d'abord, puis dans le canton suisse de Fribourg, dernier asile de la liberté. C'en était encore trop pour le Cabinet de La Haye. Il décréta que les jeunes gens qui auraient étudié à l'étranger ne seraient pas admis dans les universités, ni nommés aux emplois publics. De telles mesures précipitèrent catholiques et libéraux dans les bras les uns des autres. La Révolution se fit, du côté catholique, en grande partie pour la conquête de la liberté d'enseignement.

Cette liberté étant inscrite dans la Constitution, les catholiques de Bruxelles voulurent en user sans attendre. Aux premiers jours de l'année 1832, une Commission se réunit, rue de Ruysbroeck, dans le but d'appeler de France à Bruxelles les Frères des Écoles chrétiennes. Deux prêtres, l'abbé t'Sas, curé de Saint-Jacques, et l'abbé de Coninck, curé de Notre-Dame-du-Sablon, et deux membres du Sénat, le baron de Man et le baron de Sécus, se mirent en rapport avec le supérieur général des Frères : « Tous nos vœux, répondit celui-ci, nous portent à Bruxelles où nous voyons un bien immense à réaliser ».

Le bien qui a été réalisé depuis cent ans a dépassé toutes les prévisions. Nous en avons eu ce matin le vivant témoignage : six mille jeunes gens, venus de dix-huit maisons de Frères établies dans l'agglomération bruxelloise se sont assemblés pour commémorer le centenaire de l'arrivée des Frères à Bruxelles et demain ce seront des milliers d'anciens élèves des Frères qui s'uniront au *Te Deum* d'actions de grâces chanté par le Cardinal primat de Belgique.

Au centenaire de l'arrivée des Frères à Bruxelles correspond celui de la fondation de la Commission qui les y a appelés et qui depuis cent ans les a établis dans divers quartiers de la ville. Pour commémorer ce centenaire, notre Commission a préféré à toute autre manifestation une assemblée comme celle de ce soir qui réunit les amis des Écoles libres. Cet auditoire de choix, où il faudrait souligner la présence de tant de hautes personnalités, nous apparaît surtout comme constitué des personnes ayant pris à leur charge l'entretien d'un ou plusieurs des sept mille enfants des Écoles libres de Bruxelles, ou se dévouant aux œuvres si utiles

des Colonies, des Dispensaires, du Vêtement scolaires. La Commission des Écoles chrétiennes, qui est au premier rang des bénéficiaires de leurs libéralités, se félicite de trouver cette occasion de leur dire sa profonde gratitude.

Nous sommes particulièrement heureux de saluer ici ce soir les représentants des familles qui ont contribué à la fondation de l'une ou l'autre de nos Écoles, ainsi que les représentants des familles des anciens présidents et des principaux collaborateurs de la Commission au cours des cent années écoulées. Nous rendrons hommage ce soir et demain à ces collaborateurs par excellence que furent les admirables Frères des Écoles chrétiennes, mais ne voulons pas oublier les membres du personnel enseignant laïc de nos Écoles qui a connu dans ses rangs tant de dévouements. Nous saluons les représentants de l'Œuvre du Denier, ces infatigables collecteurs qui depuis un demi-siècle amassent annuellement, sou par sou, plusieurs dizaines de milliers de francs pour nos Écoles. Nous saluons les délégations des Associations d'anciens élèves qui sont à tant de titres l'orgueil de nos grands instituts.

En ne conviant ici ce soir que des collaborateurs à l'œuvre des Écoles, la Commission s'est plu à garder à cette séance commémorative un caractère d'intimité. La présence de S. Exc. le Nonce apostolique et celle d'un membre du gouvernement pourraient enlever à notre réunion quelque chose de ce caractère, si nous ne nous honorions de les compter au nombre des amis les plus fidèles de nos Écoles. Mgr Micara était à peine arrivé à Bruxelles lorsqu'en septembre 1923 nous l'avons sollicité d'inaugurer la nouvelle école du Sablon. Son Excellence a accepté avec la bonne grâce que nous avons appris dès lors à apprécier et depuis bientôt dix ans, Elle n'a cessé de nous prodiguer des témoignages de sa haute bienveillance. Nous y avons répondu en ne laissant passer aucune occasion de manifester notre indéfectible dévouement envers le grand Pape de l'Encyclique sur l'Éducation chrétienne de la jeunesse.

Les fondateurs de notre Commission ont considéré, dès l'origine, comme une nécessité la collaboration du clergé et d'éléments laïcs. La Commission a toujours été constituée, d'une part, de MM. les doyens et curés de Bruxelles, d'autre part de personnalités appartenant à des familles à qui la Commission doit une reconnaissance particulière, ou apportant un concours personnel à l'œuvre des Écoles. La présidence n'a cessé depuis cent ans d'être dévolue à un membre laïc de la Commission.

Les débuts furent modestes : trois Frères furent établis dans une maison de la rue du Chêne, qui se trouva immédiatement trop petite. Une souscription permit d'aménager, rue du Poinçon, un immeuble plus vaste. Le roi Léopold I<sup>er</sup> y contribua généreusement et demeura jusqu'à la fin de son règne un de nos principaux bienfaiteurs.

La Commission comptait déjà dix années d'existence lorsque fut mise sur pied, en 1842, la première loi organique de l'enseignement primaire. Celle-ci faisait à l'enseignement de la religion

une place dans le programme des écoles officielles. Certains songèrent à demander l'adoption des écoles de la Commission, qui eut cessé d'exister. Leur sentiment ne prévalut pas.

Seize cents garçons fréquentaient dès lors les diverses écoles de quartier confiées aux Frères; la nécessité d'un établissement central se fit bientôt sentir. En 1843, la Commission, que présidait le baron de Man, réunit l'équivalent d'un gros million d'aujourd'hui pour acquérir les anciens bâtiments et jardins du Serment Saint-Georges. Notre établissement de la rue des Alexiens, dirigé avec autorité jusqu'en 1874 par le Frère Charles, et après lui par les Frères Milliany, Manuel-Maurice et Denis, est devenu rapidement le grand centre d'œuvres qu'il est resté.

La Commission avait doté la paroisse Sainte-Gudule d'une petite école établie au quartier Notre-Dame-aux-Neiges, qui était alors un des plus pauvres de la ville. Le Synode du Temple protestant de la porte de Schaerbeek, que présidait le ministre de la Confédération germanique à Bruxelles, ayant projeté l'installation d'une école populaire dans le quartier, la Commission décida aussitôt que la petite école en deviendrait une grande et qu'on y adjoindrait une résidence pour les Frères. Ce fut l'origine de l'Institut Saint-Joseph, fixé aujourd'hui rue d'Assaut. Un comité de dames se constitua à l'initiative de la comtesse de Ribaucourt et de la comtesse de Beaufort. On réunit une fois de plus l'équivalent d'un million de francs d'aujourd'hui. Le nouvel établissement, doté d'une belle chapelle peinte à fresques par Portaels, fut inauguré en 1845.

L'année 1857, vingt-cinquième année de l'existence de la Commission, trouve à sa tête le baron de Gerlache, premier président de la Cour de cassation, ancien président du Congrès national et futur président des Congrès de Malines, dont la haute figure a été éloquentement retracée dans un livre récent. Aidé de M. Paul Nève, le baron de Gerlache fit porter l'effort de la Commission sur les quartiers de l'ouest de la ville. Il y eut bientôt quarante-deux Frères enseignant dans les trente-quatre classes fondées par la Commission et ces trente-quatre classes comptaient près de deux mille cinq cents élèves. En dépit de la modicité du traitement alloué aux Frères, les charges de la Commission devenaient d'année en année plus lourdes. Un de ses membres les plus dévoués, le comte de Villermont, suggéra l'établissement, à côté des classes gratuites, de classes pour des enfants dont les parents pourraient verser une souscription. Les Frères opposèrent leurs statuts. Il fallut que Rome modifiât ceux-ci pour que quelques années plus tard le dédoublement envisagé pût être réalisé dans les deux Instituts Saint-Georges et Saint-Joseph. Les sections d'humanités modernes de ces deux maisons, si elles constituent en réalité plutôt une charge qu'un appoint pour la Commission des Ecoles sont cependant parmi les plus beaux fleurons de sa couronne; des milliers de jeunes gens en sont sortis qui se sont élevés jusqu'aux plus hautes situations; ils se retrouvent dans de florissantes associations d'anciens élèves, centres de vie religieuse et sociale.

La Commission avait été aidée à diverses reprises avec autant de discrétion que de générosité par le baron Gillès de s'Gravenwezel, sénateur de Turnhout. Elle fit de lui son troisième président. Il ne le resta que trois ans et eut pour successeur, en 1874, le comte de Merode Westerloo, dont la famille avait été l'une des premières à s'associer avec munificence à l'œuvre de la Commission. Celle-ci avait eu, dans l'intervalle, la bonne fortune de voir venir à elle le comte de Lannoy, qui allait remplir pendant près de trente ans les fonctions de secrétaire-trésorier avec un dévouement dont témoignent des comptes tenus méticuleusement et des volumes de procès-verbaux conservés dans nos archives. Un organisme tel que la Commission des Ecoles constitue en réalité toute une administration; elle doit pouvoir compter sur des concours tels que celui du comte de Lannoy. Celui-ci heureusement a fait école: ses suc-

cesseurs se sont appelés M. Davignon, jusqu'au jour où il devint ministre des Affaires étrangères, après lui le baron Maurice Snoy, puis M. Paul Malou, et depuis vingt-deux ans, M. Eugène Parmentier, qui a hérité des meilleures traditions de ses prédécesseurs.

En dépit de tous les efforts de son trésorier, les comptes de la Commission se clôturaient en déficit croissant. En 1873 la fermeture de certaines classes fut envisagée. L'expropriation des écoles du quartier Notre-Dame-aux-Neiges porta momentanément remède aux embarras de la Commission. Elle en retira l'équivalent de deux millions de francs d'aujourd'hui. Mais la paroisse Sainte-Gudule ne pouvait rester sans école. La Commission fit l'acquisition de l'ancien hôtel de Spoelberch, rue des Longs-Chariots. Il fallut y faire d'importants aménagements. Toute l'indemnité d'expropriation y passa. Un legs du baron de Coulemont vint à point aider la Commission à vivre de 1876 à 1878. Les legs étaient plus fréquents en ce temps qu'aujourd'hui: malgré les facilités offertes depuis dix ans par notre constitution en association sans but lucratif, trop peu de testateurs pensent aux Ecoles catholiques.

La guerre scolaire de 1879 eut ce résultat inattendu de faire affluer les enfants dans nos écoles au point qu'il fallut presque partout augmenter le nombre des classes. Que serait-il advenu si la Commission s'était laissé illusionner par la loi de 1842 et n'avait pas poursuivi son œuvre? La lutte scolaire suscita un vif mouvement parmi les catholiques de Bruxelles: c'est de l'année 1879 que date l'Œuvre des Collecteurs des Ecoles libres, fondée par le doyen Nuyts et M. Davignon.

Les doyens de Coninck, Verhoustraeten et Nuyts furent pour la Commission des appuis précieux. Leur successeur, Mgr Jacobs, lui fut un aide incomparable. Ce saint prélat, que bien des traits rapprochent du vénéral P. Petit, avait, comme celui-ci, le don de susciter des générosités exceptionnelles. Celles-ci lui permirent non seulement de venir en aide annuellement à la Commission, mais de constituer un fonds de réserve où l'on puisa pendant dix ans.

Après 1884, le comte Charles de Merode-Westerloo, devenu président du Sénat, n'en resta pas moins pour la Commission un président soucieux de tous les détails de son administration. Le comte de Lannoy lui succéda de 1892 à 1902: il fut comme président ce qu'il avait été comme trésorier; c'est assez dire. A sa mort, le comte Henri de Merode-Westerloo, qui allait devenir à son tour président du Sénat, après avoir été ministre des Affaires étrangères, ne refusa pas, malgré sa santé trop tôt ébranlée, la charge de la présidence de la Commission. Il ne la présida que cinq ans, mais jusqu'au dernier jour elle eut une large part dans ses préoccupations.

Prématurément privée de son sixième président, la Commission fit appel à l'attachement que portait à l'œuvre des Frères des Ecoles chrétiennes le chef éminent du parti catholique. Le comte Woeste accepta cette charge supplémentaire et s'en acquitta de façon plus complète à certains égards qu'aucun de ses prédécesseurs. Car nul ne se fit comme lui un devoir de cumuler, avec l'administration de la Commission, la visite des écoles. Il interrogeait les enfants, leur prodiguant les conseils, présidait les fêtes et les distributions de prix. Les débuts de sa présidence furent marqués par l'expropriation, en vue de la Jonction Nord-Midi, des immeubles de la rue des Longs-Chariots. La Commission transporta l'Institut Saint-Joseph rue d'Assaut, où il se trouve encore aujourd'hui un peu à l'étroit avec ses cinq cent cinquante élèves. En 1913, c'est sur l'Institut Saint-Georges que se porte l'effort de la Commission; le nom de M. Fernand Orban de Xivry reste attaché à la reconstruction de l'aile nord de cette importante maison.

La guerre, qui dispersa pendant quatre ans les membres de la

Commission, plaça son président devant de graves problèmes. A cette heure difficile, le comte Woeste eut en la personne de M. le vicomte Joseph du Parc le plus précieux des collaborateurs. Notre œuvre leur doit de n'avoir pas sombré au cours des années de l'occupation.

Que vous dire de la période d'après-guerre? Elle fut marquée d'abord par un allègement des charges de la Commission du fait du paiement par l'Etat des traitements du personnel diplômé de l'enseignement primaire. Elle fut marquée aussi par la constitution d'une Association sans but lucratif qui fut substituée aux propriétaires fictifs sur la tête desquels reposait jusque là, non sans risques et inconvénients, la propriété des immeubles relevant de la Commission. Le comte Woeste se rallia, avec quelque hésitation, à l'idée de cette Association, mais à raison de son grand âge il ne voulut pas en cumuler la présidence avec celle de la Commission des Ecoles. Il pria un des membres de celle-ci, M. le duc d'Ursel, de présider le conseil de l'Association qui est actuellement propriétaire légal de tous les immeubles de la Commission. En acceptant cette présidence, M. le duc d'Ursel a rendu à la Commission un service dont celle-ci lui sait infiniment de gré.

Au mois d'avril de l'année 1922 la Commission perdit l'éminent homme d'Etat qui l'avait conduite durant quatorze ans à travers tant d'écueils. Depuis dix ans qu'il n'est plus, nous avons eu à nous adapter à des situations nouvelles. Le temps est passé où la générosité de quelques familles pourvoyait aux besoins des écoles catholiques de Bruxelles. L'adjonction d'un second district a doublé le territoire de la ville et en même temps le champ de l'activité scolaire catholique. En vue de permettre la création d'écoles dans les nouvelles paroisses du second district de Bruxelles, la Commission, avec l'approbation du sage et généreux doyen Mgr Evrard, prêta son concours à la mise sur pied d'un organisme nouveau : l'Association des Ecoles catholiques de la ville de Bruxelles. Cet organisme allait désormais s'adresser aux catholiques de la capitale au nom de toutes les écoles catholiques de garçons et de filles des deux districts.

La majorité du conseil communal de Bruxelles ayant refusé en 1926 un subside pour le chauffage des écoles libres, les sept cent cinquante mille francs refusés furent demandés aux catholiques de Bruxelles. Aux appels qu'il a fallu cinq fois renouveler depuis, les catholiques bruxellois ont répondu avec une générosité que la crise elle-même n'a pas diminuée. En six ans, plus de cinq millions de francs ont été recueillis en faveur des écoles catholiques. Vous m'en voudriez de ne pas rendre hommage à celui à qui ce résultat est dû en si grande partie, à M. le curé van Hemelryck, et celui-ci m'en voudrait à son tour si je ne disais le concours qu'il a trouvé chez M. le sénateur Waucquez et M. le comte Étienne Cornet d'Elzius du Chenoy.

La plupart des anciens bienfaiteurs de la Commission des Ecoles ont accepté de remettre leur contribution annuelle à l'organisme nouveau qui centralise les dons en faveur des écoles de Bruxelles. En retour, la Commission reçoit une part des recettes centralisées correspondant à l'importance de la population de ses écoles, une autre part étant réservée aux travaux extraordinaires affectués à l'une ou l'autre école. Ni la Commission, ni les autres comités scolaires catholiques de Bruxelles n'ont eu à se plaindre de la nouvelle organisation. Il eût été bien difficile de réaliser autrement les travaux de modernisation de nos vieilles écoles en même temps que la construction de plusieurs écoles nouvelles.

Nous avons atteint ainsi ces journées jubilaires que nous n'entendons pas considérer comme un aboutissement. Il s'en faut que je vous aie tout dit. J'aurais demain l'honneur et la joie de rendre hommage à nos chers collaborateurs, les Pères des Ecoles chrétiennes. Leur supérieur général de 1832 écrivait aux fondateurs de la Commission : « Puisse nos chers Frères se rendre de plus

en plus dignes de votre bienveillance et de votre protection; puissent-ils opérer tout le bien que vous attendez de leurs travaux et contribuer avec vous au maintien de la foi et de la piété dans votre pays; c'est, avec nos prières, le seul dédommagement que nous puissions vous donner et que vous attendez de vos sacrifices ». Chers Frères, vous nous avez amplement dédommagés. Des milliers et des milliers de jeunes gens ont passé par vos mains au cours du siècle qui vient de s'écouler. Vous en avez fait des chrétiens, grâce à qui bien des choses ont changé dans Bruxelles. Vous en avez fait aussi de bons serviteurs de leur pays. Le Roi lui-même s'est plu à le proclamer devant le monument élevé à la mémoire de vos anciens élèves morts pour la Patrie. Nous prions le Révérend Frère Denis, visiteur provincial, glorieux condamné à mort de l'occupation ennemie, d'être auprès de ses chers et dévoués Frères l'interprète de nos sentiments d'admiration et de reconnaissance.

Nous voici au seuil du deuxième centenaire de l'existence de la Commission. Au cours du premier, son état-major s'est renouvelé sept fois. L'heure de la relève ne va pas tarder à sonner. La génération qui vient aura bientôt à prendre notre place. Elle saura le faire en restant dans la tradition politique scolaire des Malou, des Beernaert, des Woeste, des Broqueville, des Pouillet, avec la préoccupation de défendre contre certaines contagions des écoles qui n'ont pas été fondées et ne sont pas soutenues par les catholiques de Bruxelles pour dresser des enfants contre la Patrie belge.

Comment n'aurions-nous pas foi dans la génération qui vient quand nous lui voyons des chefs de file tels que le vicomte Charles du Bus de Warnaffe et M. Henri Goffinet! Je les remercie d'avoir répondu ce soir à notre appel. Il vous tarde d'applaudir M. du Bus de Warnaffe, digne héritier d'une lignée de brillants parlementaires, qui non content d'être votre éloquent mandataire au conseil communal de Bruxelles, vient de prendre résolument l'initiative d'un *Comité national de l'Enseignement libre*. Il vous tarde aussi d'entendre M. Henri Goffinet, qui s'est révélé à des auditoires privilégiés comme un de nos orateurs les plus complets. Je leur cède la parole.

## Discours du vicomte Ch. du Bus de Warnaffe

*Conseiller Communal*

### L'enseignement libre dans l'enseignement national

Lorsqu'on songe au rôle joué depuis un siècle par la Commission jubilaire; lorsqu'on s'imagine la somme des efforts et des succès qu'elle a consacrés et assurés à la cause de l'enseignement à Bruxelles; lorsqu'on réalise l'appoint qu'elle a fourni à l'enseignement officiel de la capitale dans l'œuvre d'éducation et d'instruction des masses, on est saisi d'une grande fierté et d'une immense reconnaissance.

Oui, ces hommes qui, il y a cent ans, appelèrent ici les Frères des Ecoles chrétiennes; les Frères qui, en 1832, répondirent à leurs sollicitations; tous ceux qui leur succédèrent comme se sont succédés pendant vingt lustres les catholiques éminents de la Commission des Ecoles, — tous ceux-là ont bien mérité de l'Eglise, du Pays, de la Ville de Bruxelles.

Et ils furent les bons serviteurs d'une grande cause, chère entre toutes aux cœurs catholiques : celle de l'école libre.

L'école libre! Réniscence d'émouvantes batailles livrées depuis un siècle sous ces grands chefs qui s'appelaient Montalbert et Denys-Cochin, Dechamps, Jacobs, Schollaert et Woeste.

Evocation de durs combats, mais aussi d'exaltants triomphes.

« Nous avons eu contre nous tout ce qu'il y a de puissant, d'influent, de populaire dans ce pays : la grande majorité des deux Chambres, les 99 % des journaux, les tribunaux et les académies, le Conseil d'Etat et le Collège de France, les intrigues de la diplomatie à Rome, et l'orgueil de la fausse science à Paris, les hommes d'Etat, les penseurs, les rhéteurs, les sophistes et les légistes. Nos plus zélés protecteurs ont eu tout juste le courage de nous faire l'aumône de leur silence... et cependant nous n'avons pas été vaincus. »

Tel était le bulletin de victoire que rédigeait Montalembert en 1840. Et nul n'ignore celui qui s'est inscrit dans notre histoire en 1884.

L'école libre! Signe permanent de contradiction, car on l'oppose à l'école neutre, en une antinomie qui résume la question scolaire en quoi l'on peut voir « le résultat logique du choc entre le principe du libre-examen qui est à la base de tout enseignement laïque, et le dogmatisme qu'implique toute morale classique ». (Jules Steeg, Rapport sur le budget de l'Instruction publique, décembre 1909).

L'école libre! Victime nécessaire, — lorsqu'elle n'est pas la victime recherchée — de ceux qui, sous je ne sais quel prétexte de solution géométrique, rêvent de faire de l'enseignement l'objet d'un monopole étatique.

L'école libre que nous devons aimer et défendre plus que jamais, parce que plus que jamais elle s'avère l'éducatrice parfaite qui, suivant le mot de Bonald, n'instruit pas seulement des enfants, mais forme surtout des hommes. (*De l'Education dans la société.*) Parce que plus que jamais, au berceau même des générations qui feront l'humanité de demain, elle apparaît comme la modératrice et la régulatrice des appétits et des intérêts, et la seule maîtresse dans l'art essentiel d'apprendre la hiérarchie des valeurs et les vitales disciplines qui en découlent.

« La vie sociale ressemble à la vie humaine, écrivait Balzac. (Préface générale de la *Comédie humaine*.) On ne donne aux peuples de longévité qu'en modérant leur action vitale. L'enseignement, ou mieux l'éducation par des corps religieux est donc le grand principe d'existence pour les peuples, le seul moyen de diminuer la somme de mal, et d'augmenter la somme de bien dans la société. La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion. L'unique religion possible est le christianisme. Il a créé les peuples modernes, il les conservera. »

L'école libre, perpétuelle génératrice d'hommes, parce que conservatrice des traditions d'un christianisme bi-millénaire, riche de ses incomparables trésors et sainte de ses inimitables vertus.

L'école libre, — NOTRE école.

Je voudrais montrer sa place nécessaire dans l'enseignement national.

\* \* \*

Et dès l'abord, dissipons une équivoque et lavons-nous d'une accusation, par la bouche de cet apôtre et de ce maître de la culture que fut le cardinal Mercier :

« Nous ne voulons pas opposer l'école libre aux écoles officielles, ce serait à la fois une erreur et une folie. Grâce à Dieu, il existe de très bonnes écoles officielles. Nous opposons les écoles franchement catholiques aux écoles non catholiques. Les bonnes écoles aux mauvaises, sans plus. Nos adversaires auront pour tactique de dire que nous sommes opposés à l'enseignement officiel. Prévenons cette imputation. Nous la désavouons par avance et la déclarons calomnieuse. La vérité est que nous déplorons qu'il faille des écoles libres. »

Il faut des écoles libres, parce que pour nous l'école doit être le prolongement du foyer et former avec lui « un seul sanctuaire » (S. S. Pie XI), et que l'école officielle là où elle est neutre, et plus que neutre, laïque, ne peut satisfaire la conscience catholique à cet égard.

Il faut des écoles libres, comme il est admissible qu'existent des écoles agnostiques à côté des écoles confessionnelles, afin que les incroyants puissent trouver, eux aussi, l'atmosphère du milieu familial et l'enseignement de leurs préférences, et qu'ainsi dans un pays divisé de doctrine toute opinion sincère soit respectée. Solution d'hypothèse, dois-je le rappeler, puisqu'elle fait à l'erreur la même part qu'à la vérité; mais solution nécessaire parce que les

Ponce-Pilate sont aujourd'hui légion à se demander : *Quid est Veritas?* en fermant les yeux à la lumière.

Non, nous ne sommes pas adversaires de l'enseignement officiel; comme l'enseignement libre, il poursuit un même but et travaille au bien commun de la nation. Mais ce que nous désirons, ce que nous sommes en droit d'exiger, c'est qu'on respecte l'enseignement libre et qu'on lui reconnaisse la même fonction, les mêmes mérites pédagogiques, éducatifs et nationaux qu'à son concurrent, — non, je dis mal, — à son émule, à son collaborateur, l'enseignement officiel.

Car c'est une idée sur laquelle je voudrais insister : l'absence d'hostilité et le souci de coopération qui devraient présider aux rapports entre les deux enseignements.

Il est faux que leur dualité divise et partant affaiblisse le pays. On n'a pas oublié le grief énoncé par ses adversaires contre l'enseignement libre chez nos voisins du Sud : il créait, disait-on, et il opposait « deux France ». Formule facile mais fallacieuse à l'égal de tant d'autres. Comme si vraiment l'existence des deux enseignements était la cause et non la conséquence du clivage qui, en nos pays latins, sépare Rome de l'Encyclopédie et constitue un infranchissable obstacle entre le Dogme et la Raison déifiée.

En France, comme en Belgique, sous l'ancien régime et depuis le haut Moyen Age, l'unité morale de la nation trouvait son expression en même temps que les sources de son éternel rajeunissement dans les uniques institutions d'enseignement qu'avait fondées l'Eglise. « Sans elle, sans son génie organisateur, sans le nombre incalculable d'hommes de premier mérite qu'elle a suscités, nourris de sa moelle et soutenus de tout son pouvoir..., les universités n'eussent pas existé, pas plus que les collèges, les écoles latines et les petites écoles. » (Victor Basch, chargé de cours à la Sorbonne, *Neutralité et monopole de l'enseignement*, p. 67.)

L'état de fait et de droit, c'était l'enseignement d'Eglise dans une Europe chrétienne.

Ce qui enfanta « l'autre France », et du même coup chez nous marqua la rupture avec dix siècles de notre histoire, ce fut l'orgueil desséchante de la Réforme codifiée par le Rationalisme, père du laïcisme, et, par lui, de l'école dite neutre.

Le schisme, la brisure de l'unité spirituelle, ce fut la Révolution. Alors on est en droit de se demander pourquoi cette unité ruinée par elle devrait se refaire dans son esprit et celui de son école, au mépris de nos traditions authentiques et malgré la volonté de la majorité des pères de famille belges, adversaires de la mainmise officielle sur l'enseignement et ennemis du monopole ou de tout ce qui y tend.

En empêchant le monopole, l'enseignement libre est d'ailleurs le meilleur serviteur de l'enseignement officiel. Que d'éminents témoignages nous pourrions invoquer pour l'établir, si le bon sens ne suffisait pas à nous en convaincre!

Le monopole, par le défaut de stimulant en l'absence de rivalité, c'est la stagnation. Tandis que la concurrence est la loi du progrès.

« L'enseignement libre une fois supprimé, il est fatal qu'à plus ou moins brève échéance le relâchement se produise dans l'enseignement public, signalait il y a quelques années le *Journal des Débats*. La réciproque n'est pas moins vraie pour l'enseignement libre, si l'enseignement public venait à disparaître. Que les instituteurs qui ont témoigné leur inquiétude de voir un enseignement indépendant subsister à côté du leur — et combien ce conseil vaut aujourd'hui en Belgique! — méditent la réponse faite jadis par Henri IV aux députés de l'Université de Paris qui lui demandaient des mesures répressives contre la prospérité des Jésuites : « Croyez-moi, avait dit le fin Béarnais, faites mieux qu'eux et vous n'aurez pas sujet de les craindre. » C'est cela qu'on appelle la condition nécessaire et suffisante du progrès; la mort du concurrent n'est, autrement, qu'un effet de la loi du plus fort et une satisfaction donnée à la paresse de ceux qui l'ont exigée. »

Point donc de mauvaise rivalité, mais une fructueuse concurrence, suivant la sagesse que nous légua Richelieu dans son *Testament politique* : « Puisque la faiblesse de notre condition humaine requiert un contrepoids en toute chose, il est plus raisonnable que les universités et les Jésuites enseignent à l'envi, afin que l'émulation aigüise leur vertu. »

C'est dans cette grande tradition-là que restait le Roi lorsqu'à l'inauguration des nouveaux bâtiments de l'Université de Bruxelles, en 1930, il préconisait entre les établissements d'enseignement du pays « une large et loyale collaboration au service de la science ».

L'enseignement officiel, qu'on m'en croie bien, n'a rien à y

perdre; car l'enseignement libre, quoi qu'en disent d'aucuns, n'est pas un éteignoir.

Un esprit libéral et sincère en a convenu en des termes trop excellents pour que nous nous privions de nous les approprier :

« L'enseignement libre a cela pour lui qu'il n'est pas soumis à la rigueur inflexible des programmes, des instructions ministérielles, des circulaires. Il se plie aux circonstances, aux particularités, aux nécessités des choses mêmes. Il est réaliste, c'est-à-dire qu'il prend et qu'il peut prendre conseil des choses mêmes qu'il fait, de la matière même sur laquelle il travaille... A l'enseignement d'Etat les choses doivent se plier; c'est aux choses que l'enseignement libre se plie. Cette souplesse de l'enseignement libre, à quoi l'enseignement d'Etat ne pourra jamais atteindre, quelque grande que soit sa bonne volonté à cet égard, est le premier avantage, très précieux, dont on n'aura jamais assez fait éclater l'importance, de l'enseignement libre. » (Faguet, *Problèmes politiques*, pp. 215 et 216.)

Si tels sont les mérites de cet enseignement, et telles ses vertus; si telle est son influence sur l'enseignement officiel, comme aussi, sachons le proclamer, la valeur des hommes qu'il forme; si, en outre, il se prodigue à plus de la moitié des enfants du pays, n'est-il pas permis de lui reconnaître en toute justice le titre d'enseignement national?

Dès lors, on ne comprend pas les inquiétudes de ceux qu'alarment ses succès et qu'épouvantent ses progrès; on ne conçoit pas pourquoi d'aucuns voudraient, et sur quoi ils justifieraient que l'école officielle fût « la première, la meilleure, la mieux outillée, celle qui a droit à la plus grande sollicitude et à toute la vigilance du gouvernement ». (M. le député L. Piéard à la Chambre, le 10 juillet 1931.)

Comme si le gouvernement ne devait pas témoigner une sollicitude égale à tout ce qui contribue à élever le niveau de la culture dans le pays, dès l'instant que cette œuvre se réalise en conformité des vœux individuels et dans le cadre de l'unité belge.

Quelle erreur de penser qu'un enseignement est national dans la mesure où il est officiel, et qu'il n'est officiel qu'à condition d'être d'Etat!

Pareille conception se justifierait-elle au moins par une qualité transcendante de l'enseignement officiel, et la nécessité de sauver la culture menacée en éjoignant l'enseignement libre?

Quel était donc, au siècle dernier, cet illustre penseur français irréligieux qui prétendait qu'un officier, élève des Jésuites, ne pourrait jamais être victorieusement opposé à un officier prussien?

La réponse, ce fut Foch!

Si je le rappelle, c'est parce que je me souviens que l'année dernière, à l'Ecole Militaire, les trois premiers aux armes simples, et les deux premiers aux armes spéciales, étaient, eux aussi, des élèves des Jésuites. C'est parce que je ne puis oublier qu'en 1930, année du centenaire de notre indépendance, mais aussi du centenaire de la liberté d'enseignement, aux concours universitaires pour les bourses du gouvernement, l'établissement d'enseignement supérieur qui récolta la plus abondante moisson de lauriers, au point de presque les accaparer, ce fut l'Université catholique de Louvain.

Quand on constate cela, n'est-ce pas, et qu'on se remémore d'autre part tout ce que, depuis un siècle, l'enseignement libre a donné d'hommes remarquables au pays, à l'Eglise, — et même à l'état-major de nos adversaires! — on ne peut se résoudre à admettre que l'enseignement officiel devrait absorber la plus grande part des sollicitudes des pouvoirs publics, sous peine d'une déchéance du savoir en Belgique!

Non, non! Mesquine, aveugle et d'ailleurs illusoire politique, celle qui tendrait à amoindrir l'enseignement libre de tout ce dont on prétendrait du même coup accroître l'enseignement officiel, comme si les disciplines intellectuelles pouvaient se plier à la présomptueuse tyrannie d'un texte de loi; comme si l'esprit ne soufflait pas où il veut, et d'autant plus largement qu'il est moins vinculé!

Voilà ce qu'il faut répondre à ceux qui, plus préoccupés des destinées de l'enseignement officiel que du sort de la culture nationale, entendent faire soigner leur seul arbre, en ignorant le reste de la forêt.

Sachons voir plus loin, plus haut, et plus juste, en nous rappelant les essentiels principes.

L'enseignement ne peut faire l'objet d'un monopole. C'est un apostolat et un sacerdoce; comme tel il est ouvert à tous ceux que

ne rebutent point l'abnégation et le sacrifice dans les tâches ardues. Le véritable apostolat ne connaît pas l'envie ni la jalousie. Il se réjouit, au contraire, de l'apostolat qui, à ses côtés, marque une avance sur ses précédentes conquêtes.

L'instruction est une œuvre de perpétuelle ascension, où chaque montée individuelle profite à tous ceux qui, de conserve, tendent vers les sommets. L'enseignement libre et l'enseignement officiel sont des alliés et de mutuels stimulants pour la conquête du savoir.

Je les compare à deux maîtresses colonnes d'un temple; à des colonnes que ses bâtisseurs s'ingénient à dresser les plus hautes qu'ils peuvent, non par vain souci d'écraser l'autre de sa taille, mais afin de pouvoir, avec l'autre, porter plus près du ciel le fronton de l'édifice.

Ainsi, par-dessus l'enseignement officiel et l'enseignement libre, je vois l'enseignement national.

Qui donc ne partagerait pas ma patriotique ambition de le vouloir altissime?

## Discours de M. Henri Goffinet

Ce n'est pas sans confusion que je prends la parole après le baron de Trannoy et le vicomte du Bus de Warnaffe.

Le premier, historien distingué dont l'éloge n'est plus à faire, se consacre depuis longtemps avec un admirable dévouement à la présidence de votre œuvre. Le second, orateur éloquent, dialecticien redoutable, la défend au dehors avec une infatigable vaillance, se portant toujours au péril, mais étant — vous l'avez entendu — de ces militants qui ne combattent que par nécessité, avec l'amour de la paix dans le cœur.

Que puis-je faire, moi qui n'ai point comme eux de titre à parler, sinon rendre hommage aux écoles chrétiennes de Bruxelles, et à tous ceux qui depuis cent ans leur ont consacré soit une générosité sans limites, soit, mieux encore, un zèle, une abnégation dignes de nos plus respectueux éloges.

Grâce à Dieu, Messieurs, l'œuvre des écoles chrétiennes n'est pas près de périr. Le dévouement des admirables Frères enseignants, celui de la Commission des écoles, l'incommensurable charité catholique aussi sauront continuer de mériter la protection divine, soutien de notre ferme espérance...

Mais l'avenir, cependant, nous reste voilé. Nous ne pouvons que nous dire avec confiance qu'il sera digne un jour d'être célébré par nos successeurs, comme nous célébrons nous-mêmes aujourd'hui le siècle accompli qui n'est plus.

Non, le passé n'est plus. Et cependant, cet hommage éclatant que nous lui rendons aujourd'hui vient témoigner dans notre intention de la grandeur et de la survie de ce qui a été fait. Nous venons affirmer par cet hommage à un siècle qui n'est plus, que le passé de nos écoles catholiques n'est pas retombé dans le néant, et n'a pas été vécu en vain. Car dans cette pensée de survie nous puisons un encouragement à marcher sur les traces de ceux qui nous ont précédés, à nous montrer dignes d'eux, et à redoubler pour cela d'efforts.

Mais, Messieurs, cette pensée de survie est-elle autre chose qu'une illusion de poète, qu'une vaine et orgueilleuse rébellion contre la loi de mort qui s'impose à nos actes comme à nous-mêmes sur la terre? Le Méphistophélès de Goethe nous le demande quelque part avec ironie: « Ce qui est passé et le pur néant, n'est-ce pas la même chose? » Eh bien, Messieurs, ces paroles qui paraissent sorties de la bouche d'un prédicateur chrétien pour nous inspirer le juste mépris des biens périssables, Goethe, par une pensée profonde, en a fait une tentation de l'esprit mauvais, et comme l'inspiration desséchante du grand prêtre du néant.

Si nos actes, qui ne durent qu'un moment périssent tout entiers,

frivole est notre vie, et légitime notre indifférence au bien. Et ce n'est pas à vous qu'il faut le rappeler : toutes nos actions conçues sous l'angle moral, faites sous le regard de la conscience, loin de tomber dans le néant pour nous, sont portées à l'infini, puisqu'elles ont un éternel retentissement là-haut!

Mais ce n'est pas cela que je veux dire. C'est trop évident pour vous. Je veux dire : en ce monde, sur la terre, pour les autres, pour les vivants... Parce que le temps passe, ou plutôt parce que le temps nous fait passer, et qu'il fait passer nos actes plus rapidement encore que nous-mêmes; parce que l'un succède à l'autre, dans une inexorable course à la mort, faut-il penser que nos actes s'anéantissent?

Non, non! Vérité consolante et terrible, ils ne s'anéantissent point. Ils s'éloignent il est vrai dans le temps, mais ils restent en nous; mais ils vont attendre nos semblables pour les meurtrir ou pour les vivifier. La mort même ne met point le terme à l'effet de nos actes; et peut-être qu'elle renforce leur emprise sur ceux qui nous ont aimés...

Est-ce donc, dites-moi, la présence immédiate et corporelle qui rend nos êtres chers plus puissants sur nos cœurs et sur nos pensées? Oh! non. Quand on aime ardemment, on sent bien qu'on aime mieux encore, et qu'on se sent plus aimé dans l'absence. Il n'a jamais aimé celui qui n'a pas connu la joie de savourer dans le silence et dans la solitude la marque d'affection donnée par une personne chère. Il n'a jamais aimé celui qui n'a jamais senti que l'absence avivait un grand amour et que l'absence suprême le portait à son comble...

Quand on a la douleur de perdre un être cher, de ceux qui ont marqué notre existence; qui ont façonné notre cœur; qui y ont laissé des traces ineffaçables; quand son dernier soupir a mis un terme à sa vie souffrante; quand alors la douleur se retourne brusquement contre nous, pour nous blesser cruellement, comme si elle voulait se venger de se voir arracher sa proie, il faut tout de même nous redresser, et limiter l'empire et les droits de la mort sur nos cœurs... La mort est totalement vaincue par la pensée du Ciel. Mais il ne faut pas même lui reconnaître la toute-puissance sur la terre. Elle met un terme, sans doute, à la plus belle des vies, mais ne lui accorde pas davantage. Elle met le point final à l'œuvre sans la détruire. La mort n'anéantit point le passé. Elle le rend, plus émouvant et plus cher. Elle le purifie des souillures. Elle le marque du sceau de la beauté. Elle lui confère la majesté sereine incomparable de tout ce qui se dresse à jamais immobile, au-dessus de l'atteinte des événements aveugles et de la méchanceté des hommes.

Une vie venue à son terme subsiste dans ce qu'elle fut : à quoi donc sans cela s'attacherait l'histoire? Elle subsiste... que dis-je? Elle continue d'agir, parce que le passé commande le présent, et qu'il influencera l'avenir. Le retentissement de nos vies, le retentissement de nos actes est sans limites. Tout l'océan change pour une pierre qui est tombée dans la mer...

Oh! je le sais bien! Ce retentissement est le plus souvent imperceptible, au delà d'un cercle très étroit, ou d'un temps très limité...

Messieurs, il est une puissance de la vie humaine dont l'action peut retentir, peut aller en s'étendant toujours jusqu'à la fin des temps : cette puissance, vous l'avez nommée avant moi, c'est la paternité!

A tout homme, sous la seule condition que sa descendance s'affermisse pendant quelques générations, on peut prédire, comme à un nouvel Abraham, qu'il sera le père d'un grand peuple. Ah! sans doute, c'est la division du sang qui va lui procurer cet honneur, et c'est pourquoi il va le partager avec beaucoup d'autres. N'importe : il pourra dire en toute vérité que chacun des enfants de ce grand peuple futur ne pourra naître que grâce à lui, et qu'en intervenant pour sa part dans le flot mouvant des générations, il a

détourné pour les siècles à venir le cours du fleuve de l'humanité;

Eh bien! Messieurs, à l'égal de la paternité, l'œuvre de l'enseignement chrétien jouit, elle aussi d'un immortel retentissement. Elle participe elle aussi à la loi merveilleuse de la fécondité. De même que le père n'engendre pas seulement un fils, mais un autre père, de même aussi l'éducateur ne forme pas seulement un disciple, mais un autre éducateur. Comme le feu s'étend d'arbre en arbre dans une forêt pour la détruire, la lumière de l'enseignement chrétien se communique d'esprit en esprit dans un peuple, pour le sauver.

Mais, Messieurs, oserai-je le dire? Il me semble qu'autant l'esprit l'emporte sur le corps, autant l'œuvre de l'enseignement, sous son aspect total, l'emporte en dignité sur la paternité de chair elle-même. En faisant aux hommes le don de celle-ci, le créateur n'a-t-il pas voulu nous donner une image de la paternité par l'esprit? L'ancienne loi n'est-elle pas la figure de la loi nouvelle? Toutes les obscurités de la vieille Bible s'éclairent à cette lumière.

Eh bien! le commandement de l'ancienne loi consacre la paternité de chair : « Croissez et multipliez-vous »! Le commandement de la loi nouvelle consacre la paternité d'esprit : « Allez et enseignez toutes les nations »...

Il est semblable à l'autre, mais sur un plan supérieur. Il s'adresse à tous les hommes, mais surtout à ceux-là qui sont appelés à la vie plus parfaite au sens de Jésus-Christ.

Qu'elle est donc auguste et toute divine l'œuvre de l'enseignement chrétien! Il n'en est point de plus haute ni de plus puissante sur l'avenir des peuples. Ah! gardons, Messieurs, gardons avec reconnaissance, avec piété, avec respect, gardons la mémoire des cent années de foi, de labeur et de charité que nous célébrons aujourd'hui. Mais soyons assurés d'autre part, que quoi que nous puissions faire, quelque fidèle et reconnaissant que nous fassions notre mémoire, le mot d'Ernest Renan n'aura jamais été plus vrai : « La mémoire des hommes n'est qu'un imperceptible trait du sillon que chacun de nous laisse dans l'infini. »

Mais, Mesdames et Messieurs, les pères selon la chair seraient-ils donc privés de la haute prérogative de la paternité spirituelle de leurs enfants? Et pourquoi donc? La paternité est la première et la plus naturelle des puissances : nul n'a le droit de la mutiler. L'Eglise, puissance enseignante suprême, reconnaît le droit du père à l'enseignement. Elle lui en impose le devoir. Et quant à nous, Messieurs, jamais, n'est-ce pas, nous ne reconnaitrons à l'Etat la primauté de droit sur le père de famille dans l'enseignement de ses enfants!

Qui pourrait contester au père le droit de couronner son œuvre? Qui oserait l'empêcher d'accomplir un devoir, qui se confond pour lui avec le plus impérieux besoin de son cœur? Vous ne lui laisseriez pas ravir par n'importe quelle entreprise hypocrite ou brutale cette prérogative sublime. Vous saurez veiller, vous, parti catholique, à ce que le père conserve en tout domaine le droit de former librement, sans entraves, sans pression sur sa misère, l'esprit et l'âme de ses enfants, non seulement dans sa famille, mais encore à l'école, en lui laissant le libre choix des maîtres qu'il doit nécessairement s'adjoindre. Vous ne vous laisserez pas ravir à vous-mêmes par d'autres l'honneur de défendre partout et toujours la légitime liberté du père!

Mesdames et Messieurs, vous l'avez entendu de la bouche de mon honorable prédécesseur à cette tribune. (et sa parole mérite une audience attentive de la part à tous, car elle est certainement l'une des plus qualifiées en la matière), il vous l'a dit : l'enseignement libre n'est point l'ennemi de l'enseignement officiel; il veut être son collaborateur sur le plan national. Ah! que cette pensée pacifique et fraternelle puisse pénétrer aussi les esprits d'adversaires qui croient l'école officielle menacée à mesure des progrès de l'école libre.

Celle-ci ne menace personne. Mais elle demande à vivre. Elle répond à un impérieux besoin, à une immense aspiration des âmes dans ce pays. Et j'ose dire à nos adversaires, certain de recueillir l'adhésion de beaucoup de libéraux éclairés, qu'il serait injuste, antipolitique, antinational de s'opposer, sous quelque forme que ce soit, à cette aspiration légitime, respectable et invincible, qui est celle de plus de la moitié du peuple belge. Qu'on ne demande donc pas à l'école libre elle-même de trahir sa mission, de repousser les petits enfants qui viennent frapper à sa porte; et qu'on ne lui en veuille pas de remplir son devoir!

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, et ce que je voudrais ne pas croire, des insensés rêvaient de ressusciter les querelles scolaires, je voudrais pouvoir leur dire :

Allez-vous risquer (car vous seriez peut-être, en entr'ouvrant la porte à la querelle, entraînés plus loin que vous ne le pensez vous-mêmes) allez-vous risquer de déchaîner, comme il y a cinquante ans, la discorde et la haine dans le pays? N'y a-t-il pas encore pour nous tous assez de difficultés, assez de périls, assez de misères? Vous choisiriez bien mal votre temps!

Et puis, vous savez bien que les catholiques ne peuvent pas céder; que si vous entamiez la lutte, ils ont le devoir de l'accepter, le devoir le plus impérieux sur leur conscience, le plus indiscutable dans leur conviction, puisqu'il s'agit pour eux de défendre des biens éternels et infinis...

Je voudrais pouvoir leur dire encore :

Si vous entamiez la lutte, vous le feriez avec un immense désavantage. La défaite serait pour vous certaine. L'immense majorité du peuple vous refuserait ses sympathies; et quelle que soit la passion que vous puissiez apporter à la lutte, jamais cette passion ne pourrait être aussi puissante que l'emprise du sentiment religieux sur les âmes.

Je voudrais pouvoir leur adresser, enfin, non pas une menace, non pas un défi, mais un appel, auquel je ne conçois pas qu'ils puissent demeurer tous totalement insensibles.

Je leur dirais : Attaquez tant que vous voudrez le parti catholique; luttiez contre lui, si vous le croyez bon, sur le terrain politique; mais quand des catholiques, par souci purement religieux, je vous l'assure, ouvrent des écoles; quand ils les soutiennent de leur dévouement; quand ils rendent ainsi aux finances publiques un indéniable service; et quand alors ils vous supplient d'examiner leurs demandes avec une conscience vraiment humaine de la justice, et de faire dans les budgets dont vous êtes les maîtres la part équitable au soutien d'un enseignement, qui après tout est celui de la moitié des enfants du pays; et quand vous repoussez ces demandes, quand vous considérez en ennemie, ou du moins avec une méprisante indifférence, cette œuvre de l'enseignement chrétien, savez-vous ce que vous faites?

Ah! vous ne vous contentez pas de contrister un grand nombre de vos concitoyens, qui vivent à côté de vous dans ce pays. Et ce serait déjà beaucoup, car vous les contristez dans leurs sentiments les plus profonds. Mais vous faites autre chose encore que d'affliger vos concitoyens catholiques. Ecoutez! ne fermez pas l'oreille, et vous percevrez des voix lointaines, mais qui seront, j'en suis sûr, plus puissantes que les nôtres sur vos cœurs!...

Le sang qui coule dans nos veines coule aussi dans les vôtres. Nous ne sommes pas les seuls, non plus, dans ce pays, à bénéficier de la longue tradition catholique des aïeux. Quoi que vous en repoussiez dogmatiquement, vous en avez hérité comme nous. Et la noblesse des sentiments, l'élévation d'âme, l'humaine fraternité que nous nous plaçons à saluer si souvent en vous, vous les devez à vos pères, qui sont aussi les nôtres; à la formation qu'ils nous ont, aux uns et aux autres, transmise, et qui ne fut, croyez-moi si haute, que parce qu'ils s'étaient, eux, longtemps abreuvés à la coupe de la doctrine du Christ.

Ah! quelles que soient vos conceptions philosophiques personnelles; quelles que soient peut-être les traditions récentes de vos familles, n'oubliez pas que vous devez quelque chose aussi, que vous devez un respect, et laissez-moi vous le dire, une affection attendrie et une immense gratitude, dans un coin de votre cœur, aux traditions de vos aïeux, de quinze siècles d'aïeux, qui reposent dans notre terre et dans nos églises, et dont vous tenez la vie avec le sang, comme nous, autant que nous, au même titre que nous et que tous ces aïeux, dans ce vieux pays catholique, n'avaient rien de plus précieux à leur âme que la Foi, ni de plus chez désir à leur cœur que de la voir transmise à leurs enfants.

Ah! ils ne vous demandent point de renier vos convictions d'aujourd'hui ni de mentir à vos consciences!... Les pauvres morts, au reste, n'ont pas coutume de commander aux vivants... Mais du fond des siècles, ou plutôt du fond de cette terre qu'ils vous ont transmise, avec son humanité vivante et splendide, qui la peuple aujourd'hui, ils vous conjurent, ils vous supplient de vous rappeler que ce que vous aurez fait contre les écoles des petits enfants catholiques, c'est aussi contre eux, contre les sentiments les plus purs de leur âme que vous l'aurez fait. Ils vous demandent d'écouter leur voix, de la laisser pénétrer dans votre cœur, où elle ne manquera pas de faire triompher au moins quelque esprit de bienveillance et de charité.

Vous connaissez peut-être cette admirable page où Michelet évoque, pour ce qu'il appelle « le croyant de l'avenir » : « le bruit de ces belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches, et comme leur doux reproche maternel. » C'est une voix mille fois plus touchante, un reproche plus maternel encore qu'on voudrait pouvoir faire entendre à tous ceux-là qui pensent avoir le droit de se montrer hostiles, ou même indifférents, à nos écoles catholiques. C'est la voix touchante, c'est le reproche mille fois maternel de toutes les mères défuntées de notre vieux peuple!

Quant à vous, Mesdames et Messieurs, et vous en particulier Messieurs de la Commission des écoles chrétiennes, qui vous dévouez qui vous sacrifiez à l'enseignement catholique, vous travaillez sous la bénédiction des aïeux, et vous serez en bénédiction chez les générations de l'avenir. Votre mémoire n'y périra pas, comme celle de ceux qui s'attachent à des œuvres périssables.

Ah! vos noms, cependant, tomberont peut-être un jour en oubli sur la terre. Mais on ne cessera jamais de vous bénir. Qu'importe au reste la survie de vos noms! Vous participerez à l'immortalité plus haute de la parole que vous aurez contribué à répandre. Et Celui qui a dit : « Le Ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point », garantira votre sillon des injures du temps.

## TARIF DES ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg . . . . .	17 belgas
II. — Pour le Congo belge . . . . .	20 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur . . . . .	25 belgas
IV. — Pour tous les autres pays . . . . .	28 belgas.

## Le 6 mai 1432

Gand célèbre aujourd'hui le cinq-centième anniversaire de l'inauguration du retable de l'Agneau des frères Van Eyck et tous les chroniqueurs auront l'occasion de reprendre demain dans leurs comptes rendus la célèbre phrase de Van Mander, signalant qu'aux jours de fête où le polyptyque se trouvait ouvert et accessible, la cohue était telle qu'on pouvait à peine atteindre la chapelle et que peintres jeunes et vieux et amateurs d'art tournaient tout autour du chef-d'œuvre ainsi que des essais d'abeilles et de mouches par un jour d'été autour de corbeilles de figues et de raisins.

Je n'interviens aujourd'hui dans ce bourdonnement que pour épiloguer modestement sur la date d'inauguration du 6 mai.

\* \* \*

En 1823, Waagen découvrit à Berlin sous la couche de peinture verte uniforme qui recouvrait la cadre depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle une inscription latine en quatre vers léonins apposée au bas des volets fermés. Cette inscription déclassée réapparut avec quelques jambages en moins. Elle correspondait avec celle que le juriconsulte gantois Christophe Van Huere avait approximativement transcrite vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle dans un recueil d'inscriptions de la Flandre, manuscrit dans lequel le chanoine de Bast la retrouvait, également en 1823.

La quatrième et dernière ligne de ce document, qui signale préalablement que l'œuvre fut entreprise par Hubert Van Eyck et achevée, à la demande de Judocus Vyd, par Jean, se lit :

VERSUS SEXTA MAI VOS COLLOCAT ACTA TVERI

Le chronogramme des lettres numérales colorées en rouge produit l'année 1432.

\* \* \*

Le catalogue du Musée de Berlin (1883) avait relevé après « Mai » un point que Kaemmerer (1898) et Fierens-Gevaert (1905) maintenaient mais que Durand-Gréville (1910) et Fierens-Gevaert (1927) ont laissé tomber.

Une fois débarrassé de ce point intempestif, le texte ne souffre pas de difficultés.

Plusieurs, néanmoins, se sont évertués sur cette ligne.

Kaemmerer (1898), ne se rendant pas compte que « sexta » (*dies*) est un nominatif sujet de « collocat », torture la phrase en vain : « Durch den Vers am 6 mai, euch stellt das Dargestellte hin, anzublicken », et, à la recherche d'un sujet grammatical, essaie, par hypothèse, de lire « convocat » (ce qui fausserait le chronogramme) au lieu de « collocat » (qui est, d'ailleurs, resté lisible sur le cadre) pour arriver à : « Durch den Vers ruft er (Jean Van Eyck?) euch am 6 Mai zusammen, das Dargestellte zu betrachten », ou bien de lire un nominatif « versus » au lieu de l'ablatif « versu » : « Die Verze setzt er am 6 Mai darauf, damit ihr das Dargestellte anseht ».

Fierens-Gevaert adopta successivement (1905-09-27) les variantes : « Ce vers vous indique que le 6 mai cette œuvre fut exposée » ; « Le 6 mai (de cette année 1432) vous met en face de l'œuvre peinte au verso » ; « Le 6 mai (de cette année 1432) vous met en face de l'œuvre ».

Nous lisons :

Par ce vers (comprenez : qui vous y invite) (ou : qui vous indique l'année) le sixième jour de mai vous met à même de contempler ce qui a été fait (de vous rendre compte de l'œuvre réalisée, terminée).

\* \* \*

Le 6 mai ?

Si la date à laquelle le polyptyque allait être exposé pour la première fois avait été fixée à un premier jour libre quelconque après l'achèvement, point n'aurait été besoin de faire tel étalage de cette date du 6 mai dans le quatrain.

N'allons pas croire que ce soit dans le but de pouvoir faire compter « sexta mai » pour TOIT que le compositeur aurait introduit ces mots superflus dans le chronogramme. Celui-ci n'est,

d'une frappe à ce point élégante, et un peu plus torturé ou un peu moins, le texte eût été tout aussi malaisément combiné.

Si l'inscription insiste sur ce 6 mai, c'est bien parce que cette date d'inauguration ne fut pas laissée au hasard, mais qu'elle a été expressément, délibérément choisie.

Or, les commentateurs, quelque appliqués qu'ils se soient manifestés envers le moindre détail, n'ont pas pris attention jusqu'ici — que je sache — à ce que le 6 mai est le jour de la fête de saint Jean devant la Porte Latine.

\* \* \*

Le martyr raté de saint Jean l'Évangéliste, plongé dans l'huile bouillante par ordre de Domitien et gracié par celui-ci lorsqu'il en fut sorti sain et sauf, donna lieu à l'institution d'une fête spéciale dans la liturgie romaine. Une partie du propre des saints grégorien était en usage en Flandre au XV<sup>e</sup> siècle et la fête figurait, ainsi que maintenant, au 6 mai dans les bréviaires et calendriers de livres d'heures (Johannis ante Portam latinam, Johan voer die latijnsce poert, populairement : sint Jan in d'olie, sint Jan den greysen).

Puisque c'est le jour de la fête de saint Jean devant la Porte Latine qui fut choisi pour l'inauguration du retable, pourquoi a-t-il été spécialement choisi ?

Parce que l'œuvre et toutes les circonstances qui y concourent forment une conjoncture éminemment johannique.

\* \* \*

En 1432, la dévotion envers saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste est en pleine vogue aux Pays-Bas, en même temps, par exemple, que celle envers saint André, saint Antoine du désert, saint Guillaume d'Aquitaine...

La fertilité contemplative, non encore stérilisée et même toujours imbuë d'un certain hermétisme, s'y adonne aisément à la confrontation anagogique des deux Jean.

Leur culte était vivace à Gand. Les Johannistes y avaient une maison tout comme ils eurent des commanderies à Tournai, à Louvain (Mont-César), à Harlem...

C'était à saint Jean-Baptiste qu'était consacrée l'église paroissiale, transformée en cathédrale Saint-Bavon depuis 1540.

Ce sanctuaire se flatte de posséder un des exemplaires du chef du Précurseur (reliquaire : chef sur un plat décoré de rinceaux et têtes de chérubins et supporté par des anges en dalmatique) alors, néanmoins, que la cathédrale d'Amiens détient l'exemplaire le plus traditionnellement vénéré, tout au moins au XIV<sup>e</sup> siècle.

Cette même église contenait en outre une archaïque image peinte de saint Jean-Baptiste (disparue, mais encore remarquée par Molanus mort en 1585), d'une invention iconographique exceptionnelle : Pendant qu'il désigne du doigt l'Agneau de Dieu, Jean foule Hérode aux pieds.

La chapelle que Judocus Vyd achète en 1420 dans cette église Saint-Jean-Baptiste, c'est encore à saint Jean qu'elle est particulièrement dédiée. Sur son autel va être installé le retable des Van Eyck.

Et sur les volets extérieurs de ce retable les donateurs Judocus Vyd et son épouse Isabelle Borlut, qui auraient pu, normalement, être accompagnés de leurs patrons saint Josse et sainte Élisabeth, ont préféré se faire figurer à genoux devant les statues peintes en trompe-l'œil des saints Jean-Baptiste et l'Évangéliste.

Ajoutez-y que le cadet survivant des Van Eyck, celui qui a complété et qui livre l'ouvrage, s'appelle Jean ; que, par dévotion envers son patron, il a naturellement pu tendre à accentuer le caractère johannique de la composition combinée et marquer en vue de l'inauguration du retable une préférence en faveur d'une des fêtes liturgiques des Jean.

Circonstances locales ou personnelles aux donateurs et au four-nisseur, et extrinsèques à l'œuvre.

\* \* \*

Mais circonstances extrinsèques qui s'accordent avec le choix du 6 mai que le contenu de l'œuvre elle-même détermine.

La fête est une des fêtes de l'Évangéliste (encore fêté le 27 décembre).

Précisément, c'est le miracle de sa préservation devant la Porte Latine qui a mis Jean en mesure d'avoir et de transcrire sa vision de Pathmos.

Or, la partie capitale du retable — la zone inférieure ouverte —, sans être une illustration précise d'aucun texte de l'Apocalypse, apparaît, en ordre principal, poétiquement inspirée de certains éléments combinés du Livre (V. 12; VII. 9 etc.).

De ces éléments qui ont soulevé l'inspiration d'Hubert Van Eyck, l'Église elle-même se souvient effectivement le 6 mai, en insérant ce jour-là dans la « lectio VI in secundo Nocturno » du Bréviaire, les textes : « Isti sunt agni novelli, qui annuntiaverunt, alleluia : modo venerunt ad fontes, Repleti sunt claritate, alleluia, alleluia. In conspectu Agni amicti sunt stolis albis, et palmarum in manibus eorum ».

Mais cet Agneau de Dieu, qui, sur la peinture, a ramené le règne de la Grâce dans un paradis réouvert, cet Agneau dont Jean l'Évangéliste célèbre le triomphe, c'est celui que le Baptiste avait, au témoignage de l'Évangéliste lui-même, reconnu, intronisé et présenté sous cette forme merveilleuse : « Ecce Agnus Dei... ».

\* \* \*

Voilà où les deux Jean se rejoignent, se continuent et se complètent.

Le Précurseur, dernier des prophètes et saints juifs, ferme la synagogue et relie à l'ancienne Loi ce nouveau Testament qui va être promulgué; l'Évangéliste raconte l'histoire du Sauveur depuis l'émission du Verbe et prédit celle de l'Église jusqu'à la fin triomphale des temps. Le premier rattache le Christ au passé, le second le suit de la terre aux cieux jusque dans l'éternité.

C'est à juste titre qu'en 461 le pape saint Hilaire avait flanqué le baptistère du Latran à l'est et à l'ouest des oratoires de Saint-Jean-l'Évangéliste et de Saint-Jean-Baptiste.

Aussi les deux Jean combent toute la philosophie mystique et hantent l'inspiration religieuse du moyen âge.

\* \* \*

Ils entrent d'un pas égal dans l'iconographie, ainsi que s'y confrontaient la sibylle avec le prophète.

Ce parallélisme dans la figuration plastique, la composition Van Eyck va l'appliquer en installant les deux Jean à l'entrée des volets, comme inspirateurs et interprètes du thème. Cette façon (qui déjette, d'ailleurs, l'ensemble du scénario) procurera un précédent aux artistes jusqu'à l'obscurcissement du XVI<sup>e</sup> siècle. Bornons-nous à alléguer parmi les exemples notoires, Memling rangeant les deux Jean sur les volets du triptyque de sir John Donne ou les unissant judicieusement dans sa composition vulgairement intitulée *Le Mariage mystique de sainte Catherine*, à l'Hôpital St-Jean de Bruges; ou, à l'aube de l'humanisme, à Anvers, en 1510, Quentin Metsys consacrant encore les volets de son triptyque de *l'Ensevelissement du Christ* aux deux Jean : à l'extérieur, les fac-similés des statues des deux saints; à l'intérieur, la *Décollation du Baptiste* et la *Tentative de supplice de l'Évangéliste*.

Cette réussite de la méditation, de jumeler ainsi les deux Jean, aboutit, d'ailleurs, dans l'iconographie à la création d'une image synthétique confuse : celle d'un Baptiste portant l'Agneau crucifère couché sur le Livre aux sept sceaux de l'Évangéliste.

\* \* \*

Cette ferveur envers les deux Jean accentuée dans le retable de l'Agneau, sans doute par le continuateur Jean Van Eyck ou son librettiste, n'y va pas sans quelque importunité.

Car, alors que l'Évangéliste figure déjà dans le groupe de dimension réduite des apôtres agenouillés devant l'autel de l'Agneau et que le Baptiste trône en dimension monumentale à la gauche du Dieu de Majesté dans la Déesis byzantine qui surmonte ce panneau central, Jean Van Eyck, dans un désir de le mettre sur le même pied mais avec une complaisance qui n'hésite pas devant la superflation, fait encore figurer les deux saints en fac-similé de statues dans l'arcature de l'extérieur des volets.

Si bien que lorsque Philippe II fit exécuter en 1550 une copie du retable par Michel Coxcie, ne se souciant pas d'avoir sur son exemplaire les portraits des époux Vydt, il en profita pour rectifier

— non sans intelligence de l'ensemble — la figuration du polyptyque, en faisant éliminer du même coup la statue de Jean-Baptiste (double emploi caractérisé) et placer dans les trois niches ainsi vidées Mathieu, Marc et Luc aux côtés de saint Jean l'Évangéliste.

\* \* \*

Cette dominante du johannisme dans la composition du retable tira à ce point l'attention des spectateurs et les offensa que pour désigner le polyptyque gantois, ils en arrivèrent des fois à le dénommer tout court : « tabula Johannis »; ainsi Dürer qui, en 1521, dit : « Johannes Taffel ». Ce qui ne signifie nullement, ainsi que des partisans ont cru le comprendre, le retable de Jean Van Eyck, ni même, sans doute, le retable de l'église Saint-Jean (sauf dans le cas de Marcus Van Vaernewyck (1566) précisant : « der tafel te Sintre Jans »); mais plutôt le retable de saint Jean, par allusion au sujet, exactement de la même façon qu'à Anvers où l'on désignait couramment, pendant le XVI<sup>e</sup> siècle, *l'Ensevelissement* de Metsys sous le titre : *Sintre Jans tafereel* ou *Tafel van sintre Jan* en considération de l'attrait des volets.

\* \* \*

Ainsi, dans l'esprit du public et la critique du copiste, le retable de l'Agneau paraissait donc, comme il devait l'être dans la volonté des époux Vydt et dans la tendance du peintre — ou plutôt de leur librettiste —, une œuvre éminemment dominée par les deux saints Jean.

En préférant pour l'inaugurer la fête de saint Jean l'Évangéliste devant la Porte Latine à l'une des fêtes du Précurseur (24 juin-29 août) auquel l'église était consacrée, les organisateurs les unisaient néanmoins, d'après les spéculations du temps, dans une commune intention.

Parmi les fêtes de l'un et l'autre saint, celle du 6 mai était bien la plus convenable que l'on pût choisir et il me paraît ainsi dorénavant acquis que cette date d'inauguration n'a pas été fortuite.

EDMOND DE BRUYN.

## Introduction à la philosophie thomiste <sup>(1)</sup>

VALEUR DIDACTIQUE DU THOMISME

Il y a quelques années, j'eus la bonne fortune de visiter les cathédrales françaises en compagnie d'un archéologue des mieux avertis, mon collègue M. R. Lemaire. « Nous étudierions d'abord, me dit-il, la cathédrale d'Amiens. Elle est le prototype de beaucoup d'autres églises, et nulle part on ne saisit mieux sur le vif la fonction des voûtes, des croisées d'ogive, des piliers, des contre-

(1) Sous ce titre paraîtra bientôt (à l'Institut de Philosophie, à Louvain) un nouveau livre de l'éminent historien de la philosophie scolastique. L'ouvrage a pour but d'exposer les doctrines fondamentales du thomisme et de montrer comment toutes s'appellent et se complètent dans une synthèse grandiose. Il s'inspire de l'expérience acquise dans l'enseignement, tant à Louvain qu'à Harvard.

A quiconque se propose d'aborder l'étude de questions spéciales, des vues d'ensemble sont préalablement nécessaires. L'auteur facilite l'intelligence de la matière en adoptant une forme simple, souvent même familière. Voici la table des matières : *Introduction*. — *Notions et divisions de la philosophie*. — *Les modes de connaître*. — *Le pluralisme*. — *Le devenir des êtres*. — *Dieu*. — *Le monde des corps*. — *Comment se forment nos connaissances*. — *Les principes directeurs du savoir*. — *Les divers aspects du problème épistémologique*. — *Les solutions épistémologiques et le réalisme modéré*. — *L'appétition et la liberté*. — *L'âme et le corps*. — *La conduite privée et les valeurs morales*. — *L'obligation et les lois morales*. — *La conscience et les vertus morales*. — *La vie de groupe et l'Etat*. — *La construction des sciences*. — *L'aspect esthétique de l'univers*. — *Caractères doctrinaux du thomisme*. — *Bibliographie*.

Vingt chapitres courts, clairs et précis exposent les théories maîtresses. Chaque phrase porte et contient de la doctrine. Nous remercions vivement notre vénéré maître d'avoir bien voulu réserver à nos lecteurs la primeur de l'Introduction, que nous publions aujourd'hui, et d'un important chapitre que nous donnerons dans notre prochain numéro.

forts, de tout ce qui fait la logique du système gothique. Après Amiens, nous visiterons Beauvais, Reims, Paris, Laon, Chartres. En nous référant à ce que nous aurons vu ici, il sera aisé de nous rendre compte des ressemblances et des différences ». Le plan était sagement conçu. Il me permit de comprendre dans leurs principes et dans leurs développements ces merveilles d'harmonie que sont les cathédrales françaises.

Pareil plan convient aussi à qui veut s'initier aux philosophies scolastiques du XIII<sup>e</sup> siècle, contemporaines des grandes productions ogivales, étroitement apparentées avec elles. Pour bien juger ces édifices, le débutant a tout intérêt à pénétrer d'abord une de ses coordinations les plus puissantes — le thomisme ou le scotisme par exemple.

Des méthodes diverses, qui sont préconisées et pratiquées, celle que nous nous proposons de suivre nous paraît être une des plus fécondes. Elle répond aux exigences foncières de l'esprit, qui a un besoin impérieux d'unité et de cohérence. Elle évite de nombreux inconvénients auxquels n'échappent pas d'autres méthodes didactiques, et notamment celle qui place au début de l'enseignement l'histoire de la philosophie. Mettre d'emblée les jeunes esprits devant des oppositions et des conflits, dont ils ne peuvent saisir ni la teneur respective ni les répercussions, n'aboutit que trop souvent à les dérouter. Par contre, une fois qu'on a compris les pièces essentielles d'un système, dans le sens plénier de ce mot, on peut avec assurance et avec fruit étudier les solutions données aux mêmes problèmes par d'autres philosophies, soit du moyen âge, soit des temps anciens ou modernes.

Si, dans cette initiation à la philosophie scolastique — que nous pouvons aussi considérer comme une initiation à la philosophie tout court — notre choix s'est porté sur le thomisme, tel qu'il est fixé par Thomas d'Aquin dans sa forme parfaite aux environs de 1260/70, c'est que nul n'est capable de rivaliser avec ce géant de la pensée, lorsqu'il s'agit de donner de la consistance logique à de multiples doctrines. Chez lui tout se commande et se complète. La coordination est un des traits caractéristiques par lesquels cette philosophie a forcé l'admiration des siècles.

L'exposé que nous entreprenons est avant tout doctrinal, et la doctrine que nous présentons est celle qui appartient à Thomas d'Aquin de l'histoire. On négligera l'évolution des théories particulières avant et après Thomas d'Aquin, et il ne sera point parlé expressément des relations de ces théories avec le passé ni avec la civilisation où elles ont vu le jour.

Bornons-nous, en ce qui concerne ce dernier point de vue, à quelques brèves remarques dont on trouvera la justification ailleurs (1).

#### PLACE DU THOMISME DANS LA PHILOSOPHIE MÉDIÉVALE

D'abord, Thomas d'Aquin accentue les tendances aristotéliennes qui émergent dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle, et qui pénètrent déjà profondément la philosophie des scolastiques « augustinien », ses prédécesseurs immédiats. Mais il épure l'aristotélisme, et il le développe à sa manière, en introduisant des aspects nouveaux dans son interprétation du réel. En ce sens, Thomas d'Aquin clôt une ère et en inaugure une autre. Il n'est pas l'initiateur de toutes les doctrines qu'on rencontre dans sa philosophie, mais il peut revendiquer, comme son bien propre, un petit nombre de directives, qui toutes simplifient, unifient, consolident l'édifice doctrinal qui porte le sceau de sa personnalité.

Par ce côté, sa philosophie exprime les tendances qui se manifestent dans toutes les provinces de la civilisation : Le besoin de soumettre aux emprises de l'ordre la multiplicité des matériaux

qui appartient à chaque domaine éclate dans la politique des rois, dans les rêves de centralisation de l'empereur germanique, dans l'autocratie des Papes, dans les institutions religieuses, économiques et sociales, dans toutes les manifestations de l'art et de la science. Thomas appartient à une époque qui voit grand et qui fait grand, et où les hommes croient avoir réalisé une formule d'équilibre durable, répondant pleinement à la définition de la paix laissée par saint Augustin : *pax omnium rerum tranquillitas ordinis*, la paix en toutes choses est la tranquillité de l'ordre.

#### PHILOSOPHIE, RELIGION, THÉOLOGIE

C'est de philosophie qu'il s'agira dans ce petit livre, non de religion et de théologie.

Quand il parle en philosophe, ce n'est point le souci religieux ou théologique qui dicte au maître ses solutions. D'un coup d'aile, il s'élève au-dessus de toute préoccupation étrangère à son sujet, et nous assistons à l'effort de la pure raison pour fournir des explications coordonnées de l'immensité du réel. Longtemps avant Thomas d'Aquin, les scolastiques professaient la distinction de la philosophie et de la théologie, mais ses prédécesseurs immédiats et ses contemporains, se souvenant avant tout de leur qualité de théologiens, ne demandaient à la philosophie que des services d'ordre apologetique, et soulignaient son rôle de domesticité. Avec Thomas d'Aquin, chaque chose reprend sa place et sa valeur, et la philosophie devient autonome.

Ceci n'empêche que la philosophie de Thomas d'Aquin ait des rapports avec le catholicisme, et avec l'exposé de ses dogmes et de ses enseignements.

A raison de ces rapports, on peut appeler le thomisme une philosophie d'inspiration religieuse, tout d'abord en ce sens qu'elle jaillit d'un sol où la religion vivifie toute la civilisation. Mais en ce sens aussi la famille, la corporation, la cité, l'État, l'art sont d'inspiration religieuse. Si l'œuvre philosophique de Thomas d'Aquin forme avec son œuvre théologique un diptyque dont les deux volets se donnent la réplique, on en peut dire autant de la *Divine Comédie* de Dante, qui est en même temps le poème « auquel le ciel et la terre mettent la main » (1) et le livre sacré « qui veut arracher les vivants à leur état de misère et les conduire à l'éternelle félicité » (2). Ainsi en est-il des cathédrales gothiques, à la fois merveilles artistiques et asiles de prière.

Le thomisme est d'inspiration religieuse en ce second sens que les solutions rationnelles ou philosophiques aboutissent à un ordre objectif qui, de fait, s'harmonise avec les données de foi, et laisse une ouverture au surnaturel. Dans un petit nombre de matières, comme dans l'étude de la béatitude, les données de foi ont le pas sur les données de raison. Dans d'autres, elles apparaissent comme des postulats prohibitifs que la raison ne peut contredire, quoique impuissante à les établir.

Il est donc possible, faisant abstraction de ce double caractère religieux et catholique du thomisme, de rechercher, du point de vue de la raison, ses vues synthétiques, j'allais dire panoramiques, du réel.

Théologien et philosophe tour à tour, Thomas d'Aquin entremêle dans les mêmes ouvrages sa théologie et sa philosophie. Le procédé est propre au moyen âge ; au XIII<sup>e</sup> siècle il était imposé par les usages de l'enseignement théologique. Cette particularité est tout extérieure aux deux sciences. On se demande comment elle a pu embarrasser des historiens du thomisme.

Une étude consciencieuse du Thomas d'Aquin de l'histoire permet seule de juger si et, dans l'affirmative, en quelle mesure

(1) Dans notre *Histoire de la philosophie médiévale* (1924 et 1925). Une sixième édition française est en préparation. Voir aussi *Civilization and Philosophy in the Middle Ages* (1912).

(2) *Paradiso*, XXV.

(1) Lettre de Dante à Can Grande della Scala, tyran de Vérone, dans *Opere Latine di Dante*, ed. G. Giuliani, Firenze, 1882, vol. II, p. 40.

es doctrines philosophiques du thomisme conservent de la valeur aujourd'hui. Seule, elle permet de faire le triage entre les théories fausses et surannées, et les théories vraies et vivaces; de fixer les doctrines dont le sens est purement médiéval et lié à une civilisation évanouie, et celles qui, transposées dans notre siècle, sont capables d'alimenter l'éternel besoin d'idéal de l'âme humaine. Nous n'abordons pas ici cette question.

MAURICE DE WULF.  
Professeur à l'Université de Louvain

## La fin du capitalisme <sup>(1)</sup>

### PRÉFACE

*Il n'y a guère de livre politique qui, ces derniers temps, ait été davantage lu que celui-ci en Allemagne.*

*La lecture en intéresse à plus d'un titre. D'une part, c'est un historique et une analyse du capitalisme, conduits avec beaucoup de savoir et de force : le capitalisme nous est montré dans la diversité de ses âges, les premiers tout d'invention, de hardiesse et, par là, en un certain sens, d'humanité; les derniers, le dernier surtout, caractérisés par le ralentissement des inventions, la rigidité bureaucratique et l'abstraction financière. D'autre part, c'est une œuvre politique, par instants virulente, et qui jette beaucoup de jour sur les agitations passionnelles et les recherches doctrinales de l'Allemagne contemporaine.*

*Œuvre politique, disons-nous, et œuvre collective, dont l'auteur, ou les auteurs véritables se cachent sous le non fictif de Ferdinand Fried. Le secret est bien gardé, et n'a pas été dit aux éditeurs français. Mais c'est chose assurée qu'il faut chercher, cet auteur ou ces auteurs, parmi les collaborateurs de la publication mensuelle très lue, Die Tat (2), et qui a pour directeur un jeune et remarquable écrivain, M. Hans Zehrer. Les collaborateurs de Die Tat ne sont affiliés à aucun parti, mais leurs sympathies vont aux foules, aux passions qui animent les mouvements nazi et communiste, et leur but déclaré, c'est de formuler une doctrine, un programme, capables de tirer de ces mouvements sommaires toute leur force utile.*

*Au lieu d'un capitalisme affaibli, dominé par des institutions financières internationales qui prétendent régir les peuples, et les laissent tomber en faillite, les auteurs de la Fin du Capitalisme, observant la réalité des choses, voient naître et souhaitent voir grandir, se partageant la surface du globe, quelques grandes unités politiques et sociales, assez vastes pour se suffire à elles-mêmes, et travaillant, sous des directions étatiques très puissantes, à produire, non plus des profits, tantièmes ou dividendes, mais le bien et la force d'une race attachée à un sol.*

*Nous sommes donc en présence d'un socialisme, au sens prussien et spenglerien du mot. Mais tout marxisme en est exclu, et c'est essentiellement un nationalisme. « Nous sommes un peuple nouveau, germano-slave », nous disait à nous-même, voici quelques mois, M. Hans Zehrer. Un peuple donc qui fait peu de cas des anciennes affinités occidentales et rhénanes du germanisme, et dont les ambitions sont tournées vers cette Europe centrale et orientale, touranienne et slave, qui n'a pas encore trouvé ses expressions impériales.*

*Quant aux anticipations plus générales du présent livre, écrites voici il y a dix-huit mois, il faut reconnaître qu'elles se trouvent singulièrement confirmées. Ce qui pour eux était perspective, pour nous s'est presque réalisé, et ce monde d'économies fermées, qu'ils appelaient de leurs vœux, est presque le nôtre. Mais où est le soulagement? Il y a un inconvenient des confirmations trop rapides, car si un mouvement s'achève, un autre et différent commence, et il est permis de penser aujourd'hui que les auteurs du présent livre ont confondu la solution de la crise avec la crise même.*

DANIEL HALÉVY.

(1) Sous ce titre paraîtra bientôt chez Grasset à Paris, un livre du plus haut intérêt dont nous publions aujourd'hui, en premier, la préface et le premier chapitre (traduit de l'allemand par Jean Brunnen).

(2) Diederich, éd. Jéna.

## LA MISSION HISTORIQUE

### Au tournant

ESSOR ET DÉCLIN D'UNE ÉPOQUE

Il faut se débarrasser des préjugés en cours et considérer à la fois synthétiquement et analytiquement ce fait historique particulier qu'on nomme capitalisme ou libéralisme, en partant de la conception (propre à la jeune génération) que nous sommes à un tournant analogue à celui d'il y a cent cinquante ans. Celui-là, Goethe l'avait proclamé à l'époque de la canonnade de Valmy. Ce fut alors un assaut vraiment révolutionnaire contre toutes les puissances anciennes, contre l'absolutisme et la féodalité, contre la tutelle exercée par l'Etat et contre les préjugés; il y eut alors une marche victorieuse du « tiers état », de la technique et des sciences pures, et, dans le monde entier, un mouvement pour la liberté et l'indépendance, la libération des entraves corporatives, la pénétration des grands bourgeois dans le monde de la noblesse : bref, relâchement, révolution partout. A partir de 1780, nous voyons, dans tous les domaines, éclore des faits révolutionnaires dont émane à travers les siècles tout ce qui encore aujourd'hui constitue notre nourriture intellectuelle : c'est l'époque où James Watt construisit la machine à vapeur, où la Spinning Jenny et le métier Jacquard sont inventés; c'est le prélude de la Révolution française; la suppression de la féodalité, de l'esclavage; c'est la liberté du commerce, la guerre de l'indépendance américaine, la naissance de l'économie politique avec le *Wealth of Nations* d'Adam Smith.

A partir de ce moment, l'essor de l'époque moderne s'affirme avec une vigueur nouvelle : le capitalisme industriel se développe et met au premier plan des personnalités qu'il faut nommer à côté des grands hommes d'Etat et des princes, à côté des poètes et des penseurs, si l'on veut avoir une idée juste de l'esprit de cette époque. L'économie épanouie profite d'impulsions de plus en plus puissantes : nouvelles expériences dans les laboratoires; nouvelles inventions techniques qu'on doit d'abord mettre au point dans les ateliers avant de les appliquer et de les exploiter économiquement; chaînes anciennes qui tombent grâce au lent recul de l'Etat autoritaire devant les puissances nouvelles; nouveaux mouvements d'indépendance (Amérique du Sud); nouvelles méditations sur les lois et les fonctions de cette économie toute neuve qui croît sur les bases posées par Adam Smith. Grâce à l'industrie, l'homme s'adapte peu à peu à un milieu nouveau. Le chiffre de la population s'accroît dans une mesure inconnue jusque là et cette croissance éperonne la marche de l'économie et des inventions. Tous ces facteurs agissent de concert, se développant et se renforçant mutuellement et impriment à la vie économique des impulsions de plus en plus fortes que marquent les flux et les reflux de la crise et de la conjoncture. Les vagues se retirent lentement, deviendraient plus faibles et plus molles, si de tous côtés ne surgissaient des impulsions nouvelles. La pression de toutes ces poussées combinées engendre un vertige, une ivresse fiévreuse toujours suivie d'un réveil, mais qui, dans son essor, s'extériorise de plus en plus. L'Inde est conquise, la Chine et le Japon « ouverts », des empires coloniaux sont créés. L'époque porte de plus en plus la marque de personnalités économiques plutôt que politiques, pour ne pas mentionner les hommes de pensée. Tandis que décroît la vie culturelle, cette époque voit surgir des princes de l'économie qui, placés sur la frontière du génie et de la démenche, touchent du moins à la génialité.

Aux environs de 1860, nous arrivons à l'apogée de cette époque caractéristique. A partir de ce moment-là, un lent engourdissement envahit tous les domaines. Bien que les marées des grandes conjonctures économiques se fassent encore sentir, soulevées par les dernières grandes découvertes de l'électricité, elles semblent s'affaiblir jusqu'à la guerre mondiale, se dérouler plus lentement, tandis que l'impulsion due aux grandes inventions vient peu à peu à faire défaut. L'économie déchaînée commence à se paralyser dans des trusts et des cartels. Les grandes personnalités de l'industrie deviennent plus rares et sont remplacées par une nouvelle bureaucratie industrielle; d'autre part, on voit naître maintenant la synthèse de l'homme d'Etat et de l'industriel; l'Etat réduit au rôle de « gardien de nuit » revient au premier plan, et, grâce à la vigueur que lui apporte le sang nouveau de l'économie, il peut forger de nouvelles chaînes. Ce mouvement contraire, soutenu par les nouvelles masses réveillées par les luttes sociales et qui

proclament une nouvelle notion du « peuple », se heurte pourtant à une aristocratie industrielle, à un système féodal de l'économie qui se défend comme la noblesse féodale, vers 1780, se défendait contre la grande bourgeoisie. La notion du « chef économique naît, comparable au titre de marquis ou de comte, lettre de noblesse moderne qui décerne le titre de conseiller, professeur ou docteur *honoris causa* et que le peuple traduit par « baron du charbon », « prince de l'industrie » ou « roi de l'acier ». Cette notion nouvelle naît seulement quand, dans l'industrie, le véritable « chef » fait place au « directeur » et comporte donc le caractère essentiel d'une vraie noblesse : le fait d'être liée à une tradition. Les vrais représentants et chefs de l'économie privée libre ne sont plus que des successeurs qui portent de grands noms avec l'indispensable « fierté » ancestrale, mais ils n'apportent plus rien d'eux-mêmes; les personnalités réellement créatrices se trouvent de plus en plus souvent chez les représentants de l'Etat ou de la doctrine étatique. Stephan est précisément contemporain du plus grand essor de l'économie capitaliste libre et il marque aussi le passage à la paralysie et à l'enchaînement progressifs. Le monopole des postes en Prusse fut la première grande tentative couronnée de succès d'étatiser une entreprise économique. Depuis, l'Etat passant une fois de plus à l'offensive contre l'économie regagne tranchée par tranchée le terrain perdu. Et comme maintenant, c'est à l'Etat que viennent de partout les impulsions qui, jusqu'ici, allaient à l'économie et que, d'autre part, l'économie féodalisée, privée de personnalités, des grands stimulants techniques, épuisée aussi intellectuellement, oppose une résistance chaque jour plus faible, il est probable que cette lutte livrée par l'Etat pour reconquérir ce qu'il avait perdu se terminera au cours de cette décennie.

#### LE RYTHME DES INVENTIONS

Si on regarde de près ce tableau brossé à grands traits de l'évolution capitaliste moderne, on peut constater une certaine cadence. A partir de la découverte proprement dite qui naît à l'atelier ou au laboratoire, les inventions suivent une courbe déterminée. Ainsi, tout d'abord, on « conçoit » la machine à vapeur et la fonte de l'acier; l'invention est suivie de l'expérimentation et de la mise au point dans les ateliers; comme dans le sein maternel, l'invention doit donc d'abord « germer »; ce n'est que lorsque l'invention a mûri après les expériences de laboratoire qu'on peut l'exploiter économiquement et que commence l'époque, « l'ère » de cette invention. L'ère de l'acier fondu et de la machine à vapeur commence trente ans après l'invention de James Watt, et la période des grands chemins de fer, trente ans après la locomotive de Stephenson. Trente ans après l'échange de télégrammes de Gauss et de Wilhelm Weber entre l'observatoire et le cabinet physique de Göttingen, à la suite de l'invention de l'appareil de Morse, nous arrivons à Werner Siemens de la première époque (courants à faible tension) et au directeur des postes Stephan. C'est trente ans après Liebig, Bunsen et les grandes découvertes chimiques, que l'industrie chimique entre dans sa période de prospérité. De nouveau, trois décades s'écoulent entre l'invention proprement dite de la lampe électrique, du téléphone et de la dynamo, et la grande ère de l'électricité; la deuxième époque (courants à haut voltage) commence, avec Werner von Siemens et Emil Rathenau. Le même laps de temps s'écoule entre l'invention du moteur à essence et l'ère de l'automobile; l'invention de la soie artificielle et la conjoncture de la soie, encore toute fraîche dans nos souvenirs. Trois décades sont toujours nécessaires pour la mise au point complète d'une invention. Il y a une exception pourtant : les dernières grandes inventions du début du XX<sup>e</sup> siècle : l'avion, la radio et l'azote synthétique furent perfectionnées et utilisées pratiquement dans un temps très bref, grâce à l'activité artificielle et fiévreuse causée par la guerre mondiale. Ainsi la guerre comprima en quelques années l'effort de trois décades, si bien que l'utilisation de ces dernières inventions coïncida avec l'ère de l'automobile et « l'industrie nouvelle » (disques, soie artificielle).

D'ailleurs, cette rapidité est due non seulement à la guerre, mais aussi à la nature même des inventions. L'avion excepté, aucune de ces inventions nouvelles ne fait époque au même titre que les précédentes. La télégraphie sans fil est un perfectionnement du télégraphe; l'azote synthétique ne fournit qu'un succédané d'une matière abondante, et qui existait de tout temps; et l'avion même n'est qu'une combinaison du principe du vol et du moteur à essence; ces deux inventions appartiennent à l'époque antérieure

(Lilienthal). Malgré les fortes impulsions données par ces inventions, elles ne sont plus assez novatrices pour faire naître une ère nouvelle, d'autant plus que pendant la période de leur activité l'Etat a fait un grand pas en avant (l'économie de guerre). Mais privé de l'impulsion des inventions, l'esprit de l'économie se lasse, et le capitalisme s'ensable dans un égonisme fatigué et décadent.

#### L'ÈRE DU COTON

Sombart prétend que le capitalisme moderne commence avec le développement de l'industrie textile favorisée par le luxe que déploya l'époque féodale à son déclin. En effet, l'industrie textile naît avec le capitalisme primitif, et, par suite de l'emploi plus général du coton, passe au capitalisme industriel moderne. Sa première forme est le « Manchesterisme ». Toute cette industrie a sa racine dans l'artisanat; la base de sa technique, le fuseau et le métier à tisser datent de temps immémoriaux. L'industrie textile a subi une impulsion immense grâce au perfectionnement de sa base technique. La machine à filer et le jacquard apparaissent au moment où James Watt construit sa machine à vapeur. Mais à cette époque de transition du capitalisme industriel proprement dit, la Spinning-Jenny, la machine de Cardier et le métier Jacquard sont encore mus par les chevaux et la force hydraulique; on n'y applique le principe de la machine à vapeur qu'au début du siècle, quand cette invention qui fait époque est au point pour l'exploitation économique. « L'ère du coton » crée donc une base puissante pour l'ère des machines qui lui succède. Pendant cette période de transition où le rythme des conjonctures n'apparaît pas encore clairement, les fondements spirituels de toute l'époque se forment pourtant : cette période voit naître Adam Smith, la *Richesse des nations* et le principe fondamental de la division du travail, les lois de la formation des prix et de la concurrence. Elle voit naître les grandes personnalités industrielles (en Angleterre) qui sont en même temps des techniciens : Arkwright et Cartwright, ou des hommes qui commencent à réfléchir sur leur propre valeur, comme Owen. L'essor de l'industrie du coton en Angleterre est à l'origine des grands mots d'ordre de la liberté économique lancés par la Révolution française, de l'introduction de la liberté du commerce, et du coup décisif porté à l'ancien système féodal. Mais c'est aussi au cours de cette période de transition que se déroule, premier grand mouvement social, la grève générale de Hambourg et la révolte des tisserands en Silésie. Et Malthus, dans sa *Loi de la population* (1798), établit le premier bilan du système qui naît; à la même époque, Fichte écrit son *Etat commercial fermé*. L'importation et l'exportation du coton croissent d'une façon extrême et font naître, à Manchester, les grandes idées du libre-échange.

#### L'ÈRE DES MACHINES ET DE L'ACIER FONDU

Les conquêtes intellectuelles et économiques de cette ère du coton qui est la période de transformation du capitalisme primitif en capitalisme industriel moderne, influencent à leur tour l'ère capitaliste qui succède : l'âge de la machine et de l'acier fondu. Les inventions de la machine à vapeur, de l'acier fondu et du laminoir sont au point pour l'exploitation. La machine à vapeur construite en 1765 est utilisée pour la première fois en 1790. L'invention de l'acier fondu conduit l'Angleterre en 1797 à exporter pour la première fois son minerai de fer. En Allemagne, Friedrich Krupp sacrifie sa fortune pour améliorer l'acier fondu et Dindendahl pour perfectionner la pompe à vapeur. Vers 1805, l'âge de la machine est mûr. L'Etat subit un recul nouveau. En Prusse (sur la base des conquêtes antérieures) suivent, coup sur coup, l'émancipation des paysans, la liberté des villes, la liberté du commerce tandis que la France en est déjà à codifier (Code Napoléon) et l'Angleterre à perfectionner (premiers impôts sur le revenu). Suivent en Prusse, l'abolition des douanes intérieures (premier stade du libre échange), l'émancipation des Juifs et la loi sur les taxes douanières. Cette nouvelle et prodigieuse dissolution de l'ordre ancien solidement enraciné est liée à l'entrée en scène de la machine à vapeur et de l'acier fondu, en même temps qu'aux effets du blocus continental : elle crée la première grande conjoncture du capitalisme, le premier élan qui porte au premier plan des personnalités comme Krupp, Dindendahl, Harkort (de la première époque). Mais elle amène aussi le premier contre-coup, la grande crise de 1815 et le second grand mouvement social : l'assaut des Luddites et la destruction des machines.

Le premier résultat de l'âge de la machine fut d'outiller l'industrie textile, base déjà existante du capitalisme industriel. Chaque ère nouvelle du capitalisme renforce naturellement la précédente. Le commerce se développe, la population et le nombre des ouvriers augmentent, la consommation des marchandises croît donc, source d'impulsion nouvelle. Tout d'abord, ce phénomène se limite à l'industrie textile, si bien que la première grande crise capitaliste est considérée comme une crise du coton, bien que la cause en fût essentiellement la machine. Mais voici que se forme une interpénétration plus étroite des diverses branches économiques. Dans l'intervalle, on invente le bateau à vapeur, la locomotive et le procédé du puddlage; la première application de ces nouvelles conquêtes donna une impulsion nouvelle à l'âge de la machine et créa une nouvelle conjoncture (à laquelle contribuèrent aussi les mesures d'émancipation mentionnées plus haut) qui mirent au premier plan Alfred Krupp, le fils, et le vieux Borsig.

#### L'ÈRE DU BATEAU A VAPEUR ET DE LA LOCOMOTIVE

Après la deuxième grande crise de 1825 s'ouvre l'ère qui achève de grandes choses dans les communications. Une bonne conjoncture lui donne d'emblée de l'éclat. Sa première période est placée sous le signe du bateau à vapeur, qui, tout d'abord, ne sert qu'à la navigation fluviale; citons, comme noms caractéristiques, Matthias Stinnes pour l'Allemagne (traversée du Rhin) et Commodore Vanderbilt pour l'Amérique (traversée de l'Hudson). Mais simultanément, la locomotive entre dans le stade expérimental décisif: en 1830 on inaugure la ligne Stockton-Darlington, et en 1835 la ligne Nurnberg-Furth Harkort (de la deuxième époque) et Friedrich List (système des chemins de fer) exercent leur influence sur les esprits. Cette première période de l'ère des communications est en France, où règne le roi bourgeois, sous le signe de l'« Enrichissez-vous! » Comme dernier effet de la liberté du commerce, on y voit se former les fondements de la finance capitaliste, la société anonyme moderne. En Angleterre, les bourgeois conquièrent à cette époque l'égalité du droit de vote et la réglementation du droit d'héritage, deux réformes qui servent plus tard de modèles au continent.

Après la réaction de 1836-37, le temps est venu de la grande exploitation économique du chemin de fer. La construction proprement dite des chemins de fer commence; la marée des premières grandes fondations commence à monter. Cette conjoncture brillante se fait sentir sur les anciennes industries: industrie de l'acier, des machines et du coton. Elle permet enfin de passer à la réalisation des idées libre-échangistes en Angleterre et, grâce à la Révolution de 1848, rend possible la dernière étape décisive de l'émancipation de la bourgeoisie. Ce mouvement est déjà en germe dans le contre-coup prodigieux de la crise de 1847 qui, en même temps, engendre un violent mouvement social. Après les premiers symptômes du mouvement chartiste en Angleterre, suivent les grandes révoltes des tisserands et des paysans en Silésie; finalement, c'est le « réveil » des masses ouvrières de formation récente, avec le *Manifeste communiste*.

#### L'ÈRE DES BANQUES

Au cours de la troisième période de l'ère des communications, à la navigation fluviale et aux chemins de fer s'ajoutent les compagnies de navigation trans-océaniques. A Hambourg, la Hapag est fondée; à Brême agit H. H. Meier qui, plus tard, fondera le Norddeutscher Lloyd; en France, sous Napoléon III, on voit paraître les frères Péreire qui fondent la première grande banque de spéculations, tandis qu'en Prusse l'ancien ministre des Finances, Hansemann, fonde la « Diskontogesellschaft ». Simultanément, les Péreire contribuent à la fondation de la Darmstaedter Bank. Les idées de l'« Enrichissez-vous » sont mûres pour la finance capitaliste, pour la grande banque. L'époque tend maintenant à son apogée (construction du chemin de fer souterrain à Londres, établissement du premier grand magasin) qu'elle atteint à la grande Exposition Universelle de Paris, où, pour la première fois, on montre avec fierté et satisfaction les nouvelles conquêtes techniques et économiques. Après la réaction de la grande crise commerciale et bancaire, elle atteint son deuxième apogée à l'Exposition Universelle de Londres. Les dernières chaînes de l'État sont brisées. Le traité de Cobden entre la France et l'Angleterre marque le triomphe du libre-échange et apporte la clause de la nation la plus favorisée; l'Union douanière allemande naît;

partout, la liberté du commerce est réalisée. Le Code commercial allemand paraît, la Russie émancipe les paysans, les États-Unis abolissent l'esclavage. Et pendant que l'ère la plus grande et la plus intensive du capitalisme trouve son dernier débouché dans les lignes de chemins de fer fondées par Strausberg, la réaction commence, au moment même de cet apogée. Stephan remplace la poste privée par le monopole des Postes en Prusse; premier pas décisif de l'État, jusqu'ici tenu à l'écart dans le domaine de l'activité économique.

L'apogée de l'épanouissement capitaliste marque en même temps l'apogée du mouvement social dirigé contre lui. Marx et Engels entrent dans la période de leur plus grande activité, Lassalle fonde l'union ouvrière allemande; les masses ouvrières créent leur parti (parti socialiste allemand) et leur syndicat (Hirsch-Duncker); les premiers politiciens ouvriers, Wilhelm Liebknecht et Bebel, apparaissent. La Commune de Paris est une révolte encore plus saisissante contre le système.

#### L'ÈRE DE LA CHIMIE

Malgré ces réactions sociales et celles de l'État, le développement économique est encore sous le signe des conquêtes réalisées au milieu du siècle. D'autres inventions surviennent qui alimentent le flot de l'épanouissement prodigieux. Ce qui, il y a trente ans, avait été conçu dans les laboratoires de Liebig, Bunsen et Runge fut, dans l'intervalle, étudié expérimentalement, perfectionné et enfin mis au point pour l'exploitation. Werner Siemens avait construit sa première ligne télégraphique entre Berlin et Grossbeeren; le premier câble, entre Douvre et Calais, avait été posée; la lampe de Bunsen fut inventée; on découvrit les trésors cachés dans la houille minérale et les principes d'une nouvelle économie du charbon furent par conséquent posés; Nobel transforma la nitro-glycérine en dynamite; bref, l'ère qui allait s'ouvrir était sous le signe de la chimie.

Pendant la « période des grandes fondations » naissent ou se développent nos grandes usines chimiques qui actuellement sont unies sous le nom de I. G. Farbenindustrie; c'est alors que naissent aussi les grands *Konzerns* miniers. La montée déjà forte en elle-même acquiert plus de puissance encore en conséquence de la guerre victorieuse et des indemnités, si bien que le vertige spéculatif dépasse la mesure permise. Strausberg continue, en principe, ses méthodes de constructions ferroviaires; il pénètre dans l'industrie du charbon et de l'acier et perd toute retenue, si bien que son effondrement au moment du « Gruenderkrach » est d'autant plus retentissant. Mais, en réalité, c'est un phénomène parasitaire en marge de son temps. On peut pour chaque ère nommer des personnalités d'une autre envergure dont le nom représente en même temps une idée: Krupp et Borsig pour l'ère des machines; Mathias Stinnes et Harkort, pour la première, David Hansemann pour la seconde, et H. H. Meier pour la troisième période de l'ère des communications; et pour la première exploitation des nouvelles inventions chimico-électriques, qui transforment l'industrie minière, il faut nommer, à côté de Werner Siemens, Friedrich Grillo.

#### DEUX CAPITALISTES

Pourtant, on est tenté de comparer Grillo et Strausberg, les deux figures marquantes de l'époque du plus grand épanouissement du capitalisme, et qui sont caractéristiques du capitalisme lui-même. Grillo, commerçant enraciné dans la terre westphalienne, est poussé par la conjoncture industrielle à des entreprises de plus en plus grandes; fortement attaché à la terre, il s'élève au-dessus d'elle tant et si bien qu'à la fin il perd l'équilibre. Diamétralement opposé, nous trouvons le juif allemand Strausberg, demain l'Anglais Strousberg, et puis l'Anglo-Allemand Strousberg qui, avant tout, veut s'enrichir. Indifféremment il écrit pour un journal, en fonde un lui-même, travaille comme agent d'assurances ou comme financier. Il est de la souche de ceux qui ne possèdent pas de terre, et il ne peut en trouver une. Grillo, parti de peu, forge des projets toujours plus grandioses, crée réellement de grandes unions métallurgiques dans la Ruhr, et, d'un technicien de l'acier, devient un génie des finances qui ne cesse de créer de nouvelles combinaisons et de nouveaux plans. Strousberg part de l'idée financière; il crée son propre système qui n'envisage que le profit rapide, et réalise en suivant cette idée, des lignes ferroviaires, des usines et des unions métallurgiques. Grillo ne s'enrichit pas plus que d'autres entrepreneurs actifs de cette époque, et bien

qu'il finance souvent des entreprises très audacieuses, ses créations tiennent bon dans la crise. Strousberg, lui, s'enrichit d'une façon surprenante pour son époque et s'effondre à la première grande crise, le *Gruenderkrach*. Jadis très admiré, on le maudit maintenant; il s'exile à l'étranger, puis est mis en prison. Quant à Grillo, il s'épuise dans de nouvelles combinaisons fantastiques (il a prévu, en partie, le trust actuel de l'acier!) au point que cela le conduit à la maison de fous. Et en même temps que Strousberg écrit en prison un livre destiné à justifier ses spéculations, Grillo plongé dans les ténébreuses, s'occupe de son dernier projet : financer la maison de fous...

Ces deux personnalités diamétralement opposées qui se croisent à un point décisif, ces deux vies dont l'une va de la terre à la folie, l'autre, de la privation de la terre à la prison, peignent bien le capitalisme moderne, sa poussée violente, son manque de scrupules, sa mission historique et sa tragédie.

#### PREMIÈRE RÉGRESSION

Au-dessus d'eux, l'épanouissement de l'économie continue sa marche rythmique. Des hommes nouveaux, une fois la « Gruenderkrise » surmontée, surgissent à la crête de la nouvelle vague de prospérité, la seconde et cette ère; figures nouvelles, d'un genre nouveau : August Thyssen en Allemagne, Rockefeller en Amérique. L'exploitation du pétrole aussi fait partie du domaine chimique. Encore une figure originale : Kirdof, l'homme, qui d'une part, représente le dernier grand entrepreneur sans scrupules de l'industrie du charbon, mais qui, d'autre part, en tant que premier bureaucrate industriel, ouvre l'époque de stagnation de l'industrie du charbon. Une régression plus forte a lieu à ce moment, qui a sa source non dans l'Etat, mais dans la vie économique elle-même. Bismarck liquide l'ère du libre-échange et retoune au protectionnisme douanier; Bismarck introduit l'assurance sociale et la protection ouvrière; Bismarck réalise la régression la plus importante : l'étatisation des chemins de fer. Il semble que tout rejoigne ce processus régressif voulu par un homme d'Etat de génie : le premier syndicat de la potasse se crée, de même le syndicat du charbon et le premier cartel du fer. L'étranger imite; les Etats-Unis introduisent des taxes protectrices, la France les tarifs maxima et minima. Le mouvement social de cette époque s'exprime par la grève sanglante des mineurs de la Ruhr, la grève des dockers à Londres et, finalement, le succès décisif du Parti social démocrate allemand aux élections du Reichstag.

#### L'ÈRE DE L'ÉLECTRICITÉ

L'ère de l'électricité qui s'ouvre à ce moment porte plus loin l'essor de l'économie que menaçait la stagnation. La lampe électrique inventée en 1860 est, dans l'intervalle, mise au point par Edison; Bell perfectionne le téléphone; ajoutons-y de nouveaux procédés de fabrication de l'acier : procédés Bessemer et Siemens-Martin perfectionnés par Thomas; mais l'invention décisive, c'est la dynamo de Werner Siemens. Dans la période de perfectionnement, elle permet la réalisation du premier chemin de fer électrique (Berlin-Lichterfelde) et les premiers tâtonnements d'Emile Rathenau en liaison avec la lampe électrique. L'A. E. G. s'épanouit, partout se créent des usines électriques, les deux *Konzerns* affiliés Siemens et Halske et Siemens-Schuckert prospèrent. L'action de l'Etat et les mouvements sociaux de cette époque suivent cet épanouissement industriel : les chemins de fer et les usines électriques sont de plus en plus souvent municipaux ou étatiques.

#### L'ÈRE DU MOTEUR A ESSENCE

Le souvenir personnel que nous avons de l'élan de cette ère nous confirme notre reconstruction historique des époques antérieures. Les premières automobiles, tout au début du siècle, furent autant que les chemins de fer, l'objet de l'admiration ou de la risée, et causèrent par la suite, un vertige de prospérité et un krach analogues. Les bases techniques de l'ère de l'automobile datent de 1880 à 1908; puis c'est la période de la mise au point qui court parallèlement à l'essor de l'électricité et qui met timidement sur la route les premières automobiles (début de Ford); enfin, à la conjoncture de 1908, l'ère proprement dite, l'exploitation pratique, commence. Le développement de ce nouveau moyen de transport, qui aurait duré plusieurs décades, fut, à cause de la guerre mondiale, accompli en quelques années.

Les quatre années de guerre, par leur signification économique, sont un événement historique tout à fait particulier qui ne peut se comparer ni aux guerres napoléoniennes, ni autres guerres du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour l'Allemagne surtout, elle fut une épreuve économique sans égale, si bien que non seulement elle accéléra le développement des inventions déjà prêtes (l'automobile, la soie artificielle), mais qu'elle entraîna en outre, dans son ivresse, les inventions qui se trouvaient encore à leur premier stade (avion, T. S. F., azote synthétique) et les fit mûrir avant le terme. La première conjoncture de l'après-guerre (1919) s'explique par l'application des inventions nouvelles à la vie privée. En premier, elles ne furent utilisées que pour des buts militaires. La seconde conjoncture de l'après-guerre (jusqu'à la crise actuelle) est due à l'exploitation des inventions économiquement moins importantes (disques, radio, soie artificielle, linoléum), si bien qu'il devrait y avoir maintenant une nouvelle impulsion technique pour faire remonter la marée des conjonctures.

*Mais cette impulsion ne se produira pas, car depuis lors il n'y a plus eu aucune invention capitale qui puisse, de par sa valeur et ses possibilités économiques, se comparer aux inventions que nous venons d'énumérer.* La moissonneuse (à qui l'on attribue parfois la crise) remonte encore à l'ère des moteurs à essence; et même s'il est vrai qu'elle est un des facteurs de la crise, cela prouve que l'impulsion économique née d'elle est passée. Pour les autres inventions, elles se bornent à remplacer des matières naturelles par des produits artificiels. La rationalisation et la « chaîne » ne sont plus des inventions techniques et des nouveautés révolutionnaires, mais simplement une question d'organisation économique consciente. L'âge des inventions, la révolution mécanique et industrielle sont passées.

#### PARALYSIE DE L'ÉCONOMIE, AVANCE DE L'ÉTAT

En ces circonstances, la réaction qui se manifeste graduellement depuis des décades doit apparaître avec une netteté particulière. Le fait que l'économie actuelle est surtout préoccupée par des questions d'organisation, au lieu de se laisser porter par la vague des inventions, exprime implicitement le passage de l'économie libre à l'économie organisée, de l'économie sans plan à l'économie soumise à un plan d'ensemble. Cette réaction se manifeste avant la guerre par les créations successives de cartels, par la fondation définitive du syndicat de la potasse en Allemagne. Mais c'est pendant la guerre que l'Etat intervient d'une manière décisive pour faire avancer ce processus régressif, quand il entreprend la grande expérience de l'économie de guerre et que, prenant la direction de la vie économique, il met la main sur les matières premières. Il est important de noter que l'économie libre vint en quelque sorte au-devant de lui grâce à ses nouvelles formes d'organisation. Quand l'économie, de nouveau provisoirement libre, affirme que l'économie de guerre a échoué, il faut soutenir fortement, en face de cette affirmation, qu'à ce moment-là le capitalisme libre et privé a échoué bien plus encore. Et malgré l'abolition du principe de l'économie dirigée, malgré le retour à l'économie libre, la pétrification de l'économie continue d'elle-même, et sous l'action croissante de l'Etat. D'une part, nous assistons à la création de Cartels et de Trusts de plus en plus importants : après le Konzern Stinnes, nous avons le Trust de l'Acier, des Colorants, de la D. D. Bank; puis les Cartels : le syndicat du charbon, l'union de l'Acier Brut, le cartel des banques, etc. D'autre part, le rôle de l'Etat grandit sans cesse : la loi des dividendes industriels, le Conseil supérieur de l'Economie, l'assurance contre le chômage, la stabilisation monétaire opérée par Schacht (exemple typique qui prouve avec quel empressement l'économie libre plie devant le pouvoir de l'Etat appliqué avec force), et enfin, de nos jours, les interventions de l'Etat dans les questions de salaires et de prix.

Cette réaction de l'Etat et cette stagnation économique trouvent un pendant dans le mouvement social qui se développe parallèlement à elles et qui est devenu puissant. Par leur fréquence et leur ampleur, les grandes grèves accompagnées souvent d'émeutes prennent l'importance d'une révolution sociale. La grève des mineurs en Angleterre, le lock-out dans la métallurgie allemande et les grèves nouvelles qui ne cessent d'éclater en Allemagne bouleversent la vie économique. Le libre-échange se brise contre les murs douaniers dont s'entourent l'Amérique et l'Angleterre; l'idée d'une économie mondiale périclité depuis la Conférence économique de Genève, tandis que *simultanément se créent des « champs économiques » nationaux.* L'idée nationale, d'accord avec

l'idée sociale, donne au parti qui représente les deux le plus fortement un succès électoral encore plus décisif que celui du P. S. A. il y a quarante ans. Grâce à la démocratie, les masses ouvrières engendrées par le capitalisme commencent à se fondre avec l'Etat, si bien que le mouvement social s'identifie de plus en plus avec la « réaction » de l'Etat. L'Etat devient plus conscient des masses, et les masses, de l'Etat. Cela donnera à l'Etat la puissance nécessaire pour remplir jusqu'au bout sa mission historique.

#### LA CRISE EN TANT QUE CATASTROPHE MONDIALE

Il semble donc qu'avec la crise actuelle nous soyons arrivés à un tournant décisif. Un seul regard sur les courbes du chômage et du mouvement des prix donne le sentiment de la catastrophe mondiale qui déconcerte l'humanité d'aujourd'hui. En tenant compte de la Russie, on trouve qu'en février 1931, il y avait, dans les pays « civilisés » du monde entier *vingt millions d'hommes sans travail*, c'est-à-dire l'équivalent de la population d'un pays comme l'Espagne. Si l'on se rappelle que le chômage ne frappe que la partie productive de la population, cela veut dire que dans le monde civilisé un nombre d'hommes égal à celui des habitants de la France est frappé par le chômage. Dans les trois grands Etats industriels (Allemagne, Amérique, Angleterre) un homme sur huit capables de gagner leur vie chôme, et, parmi les producteurs dépendants (ouvriers, employés), un sur trois!

#### L'ESSOR DE L'ÉCONOMIE ORGANISÉE

Au moment où se produit une telle catastrophe, les dirigeants économiques se montrent complètement inférieurs à la tâche, tandis que de nouveaux chefs politiques peu à peu entrent en scène. Les chefs économiques qui demeurent encore, survivants d'un passé brillant, sont vieux, fatigués et résignés (Kirdorf, Rockefeller); les plus jeunes (époque de transition, stérile intellectuellement) se transforment peu à peu en une bureaucratie industrielle active et souvent très douée (Voegler, Reusch, Schmitz, Reichert, Lange). Mais ces talents trouvent, dans la politique, un champ d'activité plus vaste (W. Rathenau, Schacht). Des caractères actifs, énergiques et des visages marquants, tels que jusqu'ici les façonnait la vie économique (Werner Siemens, Alfred Krupp, Borsig, Stumm, Grillo, Thyssen, Albert Ballin) ne sont plus formés actuellement que par l'Etat : Lénine, Staline, Hoover, Snowden, Mussolini. *La plupart de ces nouveaux hommes d'Etat viennent de la masse*; de même, actuellement en Allemagne, des chefs de syndicats (Brüning, Stegerwald) ont assumé la responsabilité de conduire l'Etat.

Par là, le passage de l'économie libre à l'économie organisée devient possible grâce à une base, non seulement humaine et personnelle, mais aussi idéologique. Les dirigeants de l'économie libre se tiennent sur la défensive contre l'Etat et ses forces nouvelles, et vivent intellectuellement de la fortune acquise par leurs ancêtres, tout comme les propriétaires réels de « l'économie » vivent matériellement de la fortune qu'ils ont héritée. Les bureaucrates industriels défendent l'idée du capitalisme; les propriétaires ne défendent que leur droit de jouir des capitaux accumulés. Ainsi, le front proprement dit du capitalisme est brisé en deux sections qui feront chacune sa paix séparée avec l'Etat dont la poussée ne cesse de s'accroître, et que soutiennent les masses déjà mûries. Ne nous occupons pas ici de savoir comment la propriété capitulera devant la non-propriété; ce qui importe économiquement, c'est l'autre côté du problème : l'incorporation par l'Etat de la bureaucratie industrielle.

#### LES FAITS

Pour résumer la situation, on peut réduire les faits de la crise actuelle aux points suivants :

1° La révolution mécanique et industrielle est terminée. Le perfectionnement et l'outillage technique de l'économie sont choses accomplies. Il ne faut plus attendre d'inventions nouvelles fondamentales.

2° La croissance prodigieuse du chiffre de la population dans les pays industriels s'est arrêtée; désormais ce chiffre restera stable ou même régressera.

3° L'ampleur et la durée du chômage actuel est sans exemple

dans l'histoire du capitalisme. Le nombre relatif de chômeurs dépasse de plus du double les chiffres jusqu'ici les plus élevés.

4° Jamais, jusqu'ici, il ne s'est produit une telle chute des prix mondiaux en si peu de temps (deux ans).

5° L'économie libre se pétrifie de plus en plus dans ses liens nouveaux, si bien que le principe fondamental du capitalisme : la concurrence, ne peut plus s'exercer dans la pratique. L'économie s'est, en partie, enlevée à elle-même la liberté du commerce que l'Etat lui avait octroyée il y a cent à cent cinquante ans.

6° L'autre principe capitaliste, le libre-échange, ainsi que l'idée d'une économie mondiale sont pratiquement éliminés par les murs douaniers toujours plus hauts et les tendances autarchiques. Il faut noter que le désir d'instaurer des taxes protectrices émane essentiellement de l'économie libre elle-même.

7° L'évolution capitaliste a amené à une scission de la fortune et du revenu en « propriété » et « non propriété » qui, pratiquement, ne peut plus continuer à exister.

8° L'économie libre n'engendre plus de grands hommes, d'idées-forces nouvelles, mais se transforme en bureaucratie qui se contente de gérer les biens hérités.

9° Enchaînée par les liens qu'elle-même s'est créée, l'économie souffre encore des chaînes nouvelles forgées par l'Etat qui supprime ainsi peu à peu les libertés et le pouvoir qu'il lui avait donnés à ses débuts.

10° *Le fait que la démocratie a achevé son évolution permet à l'Etat de s'identifier de plus en plus aux masses du « peuple », et, parlant de ce fait, de s'identifier également au soulèvement social du peuple contre le capitalisme.*

11° En opposition avec l'économie libre, l'Etat et le peuple engendrent des idées et des dirigeants nouveaux.

12° La génération qui joue actuellement un rôle prépondérant et que la grande crise frappe est stérile intellectuellement et manque de chefs vigoureux dans l'Etat, dans le peuple et dans l'économie. Elle essaie d'échapper à la crise n'ayant pas le courage de l'affronter. Son activité consiste essentiellement à résister à la poussée de la jeune génération qui, elle, a des idées, il est vrai, mais qui n'a pas encore eu l'occasion de les mettre en valeur.

Ces faits permettent de conclure qu'au capitalisme industriel moderne manque l'impulsion nécessaire pour continuer son évolution, dans les années qui viennent, avec le même rythme qu'au cours des cent dernières années. Il n'a plus à son actif ni inventions, ni accroissement de la population, ni concurrence libre; il n'a plus de classe moyenne à détruire, ni de personnalités marquantes. Par contre, toutes les nouvelles impulsions viennent de l'Etat et leurs apports remplacent l'activité de l'économie capitaliste : nous assistons à *la fusion de la masse du peuple dénué de propriété avec l'Etat*, à la réalisation intégrale de l'idée démocratique, à la réalisation de fortes personnalités et d'idées nouvelles.

#### SENS DE L'ÉVOLUTION

Nous avons donc ainsi des indications sur le sens de l'évolution ultérieure de notre destin. Dès la génération prochaine, le peuple (et non l'économie) engendrera de nouveaux chefs d'Etat. *L'Etat qui s'identifie avec le mouvement social livrera le dernier assaut décisif contre une économie qui ne lui oppose plus de résistance intérieure. Comme sous Bismarck la poste et les chemins de fer, toutes les institutions économiques (d'ailleurs déjà mûries dans ce sens) seront étatisées* : les grands Konzerns et les Trusts, les Cartels et les Consortiums. En outre, on procédera à une redistribution de la propriété. La liberté du commerce sera limitée : un « épanouissement » n'est plus ni nécessaire, ni possible; ce qu'il faut, c'est un espace où l'on puisse se nourrir et vivre. L'ensemble de l'économie sera dirigé selon un *plan national* et tendra à l'autarchie. Peu à peu, le système des traités de commerce comportant la clause de la nation la plus favorisée sera remplacé par un rattachement durable à des « champs économiques » déterminés susceptibles de se compléter l'un l'autre afin de réaliser une combinaison utile et solide. Le contingentement rendra probablement nécessaire pour l'Etat le contrôle du commerce extérieur.

En somme : la révolution mécanique et industrielle a permis de perfectionner et d'exploiter, pendant cent cinquante années, les

grandes inventions techniques; maintenant l'humanité commencera à jouir réellement de ces conquêtes de l'esprit humain. L'économie destinée à créer des besoins redeviendra une économie destinée à satisfaire des besoins. La pulsation fiévreuse des crises et des conjonctures qui marque l'époque du perfectionnement technique s'apaisera. La dynamique cédant le pas à la statique, l'économie politique sera de nouveau remplacée par les sciences politiques. La fin du capitalisme ne marque donc pas, pour paraphraser un mot de Keynes, que : « C'en est fini des voyages en auto et que demain nous reprendrons la chaise de poste ».

FERDINAND FRIED.

## Lettres de voyage <sup>(1)</sup>

IX

DEVANT LE MICROPHONE

Lwów, le 10 avril 1932.

Quelle belle et bienfaisante invention que la T. S. F. ! C'est en Pologne que je l'ai vue, pour la première fois, installée dans les trains, en venant, cette année, de Varsovie à Lwów.

On loue, dans des enveloppes collées, des casques désinfectés suivant les plus rigoureuses exigences de l'hygiène. Tous ces voyageurs, attachés au wagon par les oreilles, avec cet appareil sur la tête, me faisaient l'effet de clients de sanatorium qui suivent un traitement clinique. Leur physionomie respirait une béatitude absolue; la plupart fermaient les yeux; quelques-uns tenaient leur journal et le fixaient d'un regard languissant; certains s'assouplissaient doucement.

Si la T. S. F. est la onzième Muse, je puis dire que j'ai vu la onzième Muse en bonnet de nuit. J'espère que mon auditoire de mercredi n'a pas mis le sien pour m'écouter...

Mes débuts à Radio-Lwów datent du mois dernier, du 5 mars à midi. J'avais à faire le prologue de deux fables de Mickiewicz, imitées de Lafontaine : *le Loup et le Chien*, puis, *le Loup, la Chèvre et le Chevreau*, jouées, ou plutôt, comme on dit ici, radiophonisées pour les enfants des écoles. Voici ce prologue, traduit intelligiblement. Vous ne l'auriez pas compris, même si vous l'aviez entendu.

« C'est la première fois de ma vie, mes petits amis, que je parle devant le microphone. Je suis heureux et honoré que ce soit en Pologne et devant la jeunesse studieuse. Je me recommande à votre bienveillante attention. Vous êtes le respectable jury devant lequel un écrivain français, à la tête déjà grisonnante, passe un examen de polonais. Écoutez-moi donc de toutes vos oreilles. Puissent-elles être aussi sensibles que celles du brave animal qui paraît si fréquemment dans les fables ! J'essaierai, pour ma part, en parlant cette langue difficile, de ne pas trop vous les écorcher.

« Nous devons faire grand cas du genre littéraire de la fable. Sa portée humaine et sociale est immense. Elle constitue le bagage intellectuel des plus humbles classes d'une nation; elle grave dans les mémoires les moins meublées les maximes de la sagesse; elle inculque aux âmes les plus simples le goût du beau et de la poésie.

« Votre littérature a cultivé ce genre avec prédilection et succès. J'ai vu une anthologie des fabulistes polonais, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, qui ne comptait pas moins de quarante et un noms.

« Selon leurs tendances d'esprit, leur tournure d'imagination et de sensibilité, les fabulistes composent des fables plus ou moins philosophiques ou poétiques. Les uns s'attachent surtout à l'ana-

lyse des actes humains, à l'étude de leurs mobiles et de leurs conséquences. Les autres se plaisent à contempler le spectacle varié de l'univers, à reproduire la comédie humaine — qui est essentiellement immorale. Pour les premiers, la fable est comme un problème à résoudre; pour les autres, une pièce à jouer.

« C'est ce qui caractérise et différencie précisément notre La Fontaine et votre Krasicki, dont le premier recueil de fables est digne d'appartenir à la littérature mondiale.

« Quand je considère ces deux écrivains, leur vie et leur œuvre, en pensant au tempérament de leur race, à l'esprit pratique, à la logique, à l'intellectualisme qu'on prête d'ordinaire à notre nation, et d'autre part à la sensibilité et à la puissance de rêve, propre aux Slaves, j'ai l'impression que, des deux, c'est La Fontaine qui est le Polonais et Krasicki le Français.

« Vous connaissez aussi bien que moi l'illustre évêque de Varmie. Vous savez quelle brillante carrière il a su parcourir, quelle habileté il a déployée durant son pèlerinage terrestre, mais aussi le travail magnifique qu'il a accompli et qui est un si bel exemple pour vous. C'est un moraliste et un psychologue, observant l'homme et la société avec un sourire, le plus souvent indulgent, mais avec une lucidité impitoyable. Ses fables les plus originales sont claires et rigoureuses comme des théorèmes; il me semble le voir tailler et ajuster, avec un art infini et un merveilleux équilibre, les pièces de ces petits trébuchets où viennent se prendre toutes les sottises humaines.

« Notre La Fontaine, lui, passe sa vie à bayer aux corneilles. Il serait mort de faim si les autres n'avaient pensé à le nourrir. Il poussait la distraction jusqu'à oublier qu'il avait une femme. Sa charge de maître des eaux et forêts consistait, pour lui, à se perdre dans les bois où on le retrouvait endormi au milieu des plantes et des bêtes. Mais si Krasicki est un grand artiste en chambre, La Fontaine est un grand poète. Toute la nature, tout l'univers se reflète en lui comme en un miroir magique; son œuvre remue toutes nos puissances : sensations, émotions et idées. Ses fables sont autant de petits drames dont le décor vivant fait sentir la fraîcheur des eaux et le bruissement des feuilles.

« L'évêque de Varmie eut une heureuse idée en suivant son exemple : on peut aujourd'hui jouer ses fables au Radio.

« La Fontaine eut encore l'honneur d'être polonisé par votre illustre Mickiewicz, que la France, elle aussi, regarde comme l'une de ses gloires. Ces imitations sont des chefs-d'œuvre qui égalent le modèle. Je vous dirai même qu'elles m'inspirent autant d'attendrissement que d'admiration, quand je songe qu'elles sont le sourire du grave génie qui a créé *Wallenrod* et *les Aïeux*. Dans le bois sacré de cette œuvre, aux ombrages si souvent solennels ou tragiques, elles éclatent comme des fleurs de joie.

« Vous allez entendre d'abord la fable du *Loup et du Chien*. Mickiewicz y déploie un art admirable du dialogue. Son loup, qui est un goguenard malandrin, de figure moins sinistre que celui de La Fontaine, tient dès propos qui ne vous ennuièrent pas. Cette fable ne renferme d'autre morale que l'éloge de l'indépendance. A mesure que vous grandirez, mes pauvres chers enfants, vous sentirez ce que c'est que d'avoir un collier au cou... Je vous rappellerai pour le moment que le loup et le chien sont des animaux de même famille. Le sens social nous impose de n'estimer les loups qu'autant qu'ils consentent à mener une vie de chien. Mais j'ai écrit, dans un de mes livres, que si le monde animal connaissait nos principes moraux et nos règles de l'honneur, le chien n'y serait guère en estime. C'est un transfüge qui s'est mis aux gages de l'homme et donne un rare exemple de servilité. Voyez le rôle qu'il joue ici en insultant à la misère. Je suis sûr que, dans cette fable, vos sympathies iront au loup.

« Je ne vous en blâme pas, d'autant que votre esprit critique s'exercera, suivant tous les bons principes conservateurs, quand le

(1) Voir *La revue catholique* des 12, 19 février, 11 mars et 8 avril 1932.

loup entrera en relation avec la bique et son biquet. Cette seconde fable nous apporte une très saine leçon de prudence. Mickiewicz y a mis des malices dont je vous souhaite de goûter le plus tard possible toute la saveur. Applaudissez, en attendant, la brave petite biquette qui fait les cornes à ce vilain loup, et qui serait digne, après une telle victoire, de recevoir une couronne de laurier. Mais croyez-moi, je connais les chèvres, vous pouvez être sûrs qu'elles la mangeraient... »

Si tous les lauriers que m'attire ici la T. S. F. étaient comestibles, je rentrerais chez moi aussi gras que le chien de la fable. Je vous transpore à peu près les plaisanteries et les jeux de mots que les synonymes du polonais permettent, mais qui n'ont pas de correspondants chez nous. Le même mot « bobek » signifie à la fois « baie de laurier » et « crotte de bique ». On peut donc avoir, en Pologne, une idée très philosophique de la vanité de la gloire.

Ces petites causeries seraient assez agréables, même pour le conférencier, s'il n'était tenu à l'étai, dans des limites de temps implacables. Il faut tailler d'avance son texte sur un patron exact, de 7, 10, 16, 20, 25 minutes, calculer la vitesse du débit, suivre la pendule des yeux tout en lisant et ne pas perdre la tête.

C'est peut-être quand on ne le voit pas que le public est le plus effrayant. Je me rappellerai longtemps cette grande salle vide et sombre, aveugle et sourde, avec sa tache de lumière crue sur le pupitre, le micro pendu à ma gauche, comme une araignée blanche au bout de ses fils, la pendule muette à laquelle on doit parler, et les plaques des avertisseurs où peuvent s'inscrire les signaux du poste : « Plus doucement. — Plus vite. — Plus haut. — Plus bas. » On se mouche, on crache, on arrange sa cravate, on tire ses manchettes, on se passe la main sur le front, dans un accès de terreur absurde d'avoir oublié au vestiaire une page de son manuscrit, on guette la lumière bleue qui s'allume avec l'annonce du speaker, puis la lumière rouge qui indique que le micro, devenu sensible, est prêt à entendre et à retenir tout ce qui se passe au fond de votre gorge et de votre nez. Alors, il faut bien prendre garde de ne plus même toucher aux papiers de sa copie, car leur moindre bruissement irait, paraît-il se répercuter à travers les mondes comme un grondement de tonnerre, et quant à éternuer — malheur! — ça serait une salve d'artillerie.

Lors de ma causerie polonaise du 4 avril, j'avais heureusement près de moi Vladimir Lewik, chargé de me présenter en trois minutes. Il m'en restait donc exactement vingt-deux. Parti avec bon courage, mais avec une sage lenteur, je ne voyais plus tourner l'aiguille. Lui, qui la voyait très bien, me faisait des signaux d'alarme, auxquels je répondais par des grimaces très vilaines et une mimique de protestation, sans cesser de donner à ma voix des inflexions solennelles ou caressantes. Enfin, au bout d'un quart d'heure, je compris — je compris que j'étais en retard : il me restait plus d'une grande page. Mais son bienfaisant crayon silencieux vint adroitement me biffer sous le nez le nombre voulu de paragraphes à sauter dans ce texte qu'il connaissait si bien, pour l'avoir rendu lui-même si beau. Et j'arrivais au port à l'heure juste. Et j'allais lui lancer un cri joyeux, quand je le vis, horrifié, un doigt sur les lèvres, et d'un autre me montrant la lumière rouge qui brûla encore un quart de seconde.

PAUL CAZIN.

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

# La contagion sacrée

ou

## J.-J. Rousseau de 1778 à 1820<sup>(1)</sup>

L'Ame jacobine. — Sans-Culotte.

« Nous serons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu. »

L'âme jacobine est à base de rousseauisme; elle est libre, elle est bonne, parce qu'elle a été formée par la nature; et cette bonté originelle se traduit d'abord par la sensibilité. « Pleurons à plein canal »; c'est la devise de l'époque. A la première condamnation à mort prononcée par le tribunal révolutionnaire, le 6 avril 1793, « les juges, les jurés, presque tout l'auditoire fondaient en larmes ». L'habitude ne les a pas endurcis : « Il leur en coûte de n'avoir à prononcer que des arrêts de mort... Leur amour pour la justice n'a pas exclu de leur cœur le sentiment de l'humanité et les égards qu'ils manifestent aux condamnés le prouvent assez » (1). — Témoin Marie-Antoinette et M<sup>me</sup> Roland.

La sensibilité nourrit la vertu; elle en est la source profonde. J.-J. Rousseau a placé quarante-trois fois les mots *vertu* et *vertueux* dans son premier discours. Les Jacobins ont tous ce mot à la bouche, *vertu*, et le pluriel, *vertus*, rime avec Brutus : « La vertu est l'âme de la démocratie... La vertu est naturelle au peuple; pour être vertueux, il lui suffit de s'aimer lui-même. » (Robespierre.) « Un gouvernement républicain a la vertu pour principe. » (Saint-Just.)

*On n'est républicain qu'à force de vertu.*

« Quand tous les hommes seront libres, ils seront égaux; quand ils seront égaux, ils seront vertueux. » (Hérault de Séchelles.) Robespierre déclare que « l'immortalité est la base du despotisme, comme la vertu est l'essence de la république »; et, selon Prudhomme, « le royaume de France était un vaste temple de la prostitution... La République de France va devenir une école de vertu, et Paris, déjà, en offre un modèle » (1). Déjà! Ouvrez l'*Office des Décades...* par les c. Chenier, Dusausoir, etc. A l'assemblée générale de la section Châlier, le 30 germinal, an II, un citoyen s'écrie : « Enfin le règne des vertus et des mœurs succède à tant d'inimies. La vertu et les mœurs sont à l'ordre du jour. Nos sages législateurs l'ont proclamé par un décret solennel ». Le jeune Poupardin, huit ans, remercie ses maîtres de vertu républicaine. Dans cet *Office*, à l'usage des pourvoyeurs de la guillotine, on lit des histoires vertueuses à faire mollir tous les cœurs, par Dusausoir ou Dulaurant, le *bon Frère, la bonne Mère, le bon Fils*, etc. — Cette vertu est orgueilleuse, ostentatoire; elle se tresse des couronnes et réclame des statues, comme son divin maître : « On nous parle des vertus de l'Égypte, de la Grèce, de Rome; depuis cinq années les Sans-Culottes de France ont donné plus de leçons de justice et d'humanité que toutes les nations ensemble depuis trente siècle » (1). Robespierre déclare que « le peuple français semble avoir devancé de deux mille ans le reste de l'espèce humaine ».

Un des noyeurs de Nantes, Chaux, est un boutiquier qui a fait deux faillites; il achète à la barbe de ses créanciers pour 60,000 livres de biens nationaux, et il s'affuble du nom de Socrate. Appelé à rendre des comptes, Socrate-Chaux joue de l'indignation : « Je ne puis voir le crime accuser la vertu »; et il finit par s'écrier : « Il viendra peut-être un jour où, au lieu de la ciguë qu'on veut me faire avaler, le peuple me rendra assez de justice pour couvrir ma tombe de fleurs. » Jean-Jacques Rousseau *dixit*.

L'ordinaire vertu ne suffit pas au Jacobin; il prétend à la pureté. Or, la pureté n'est-elle pas liée à la mémoire de Jean-Jacques? « Partout où se trouve le nom de Jean-Jacques, c'est un temple. Rien d'impur n'en doit salir les approches. » Aussi bien est-elle associée au nom de Marat :

*Tu commandes l'Amour et la Fraternité,  
Et ton culte est gravé dans l'âme libre et pure.*

(1) D'un ouvrage qu'éditait sous peu la librairie Plon, à Paris.

(2) Prudhomme, *Révolution de Paris*, XVII, p. 425.

(3) *Révolution de Paris*, XVII, p. 474.

(4) *Ibid.*, n° 213.

Rousseau et Marat parangons de la vertu et de la pureté, le délire révolutionnaire ne doute de rien. A la fête de la translation, Ginguéné, frappé du thyrsé bachique, dans son enthousiasme, songe aux mystères de l'antiquité, dont les initiés étaient purs. Au théâtre on chante :

*Républicains purs et sensibles,  
Donnons l'exemple à nos neveux.  
Pour être à jamais invincibles,  
Soyons à jamais vertueux.*

A chaque ligne imprimée, dans tout discours, on rencontre ces mots : « âmes sensibles et vertueuses ; âmes sensibles et généreuses ; âmes courageuses et sensibles ; âmes franches et sensibles ; âmes sensibles et pures, etc. »

Goullin, créole de Saint-Dominique, venu très jeune à Nantes, où son père est négociant, grand discoureur de cafés et compère de Socrate-Chaux, appelle à son aide le Comité de Salut public : « Si vous ne nous prenez sous votre égide, c'en est fait de l'esprit public à Nantes, c'en est fait des républicains inflexibles et purs », et, la main sur le cœur, il joue au mieux la comédie : « C'est l'excès de confiance dans mon républicanisme, dans mon désintéressement, et, si je puis le dire, dans mes vertus, qui a perdu mes confrères et moi. Je suis donc, avec les intentions les plus pures, le bourreau de mes camarades... Je m'offre en sacrifice ; que le glaive de la loi s'appesantisse sur moi seul », et ce bateleur sauve sa tête et celle de ses associés (1).

Sensibilité, vertu, pureté, cette triade rousseauiste, relevée d'orgueil et de charlatanerie, conduit directement à l'infailibilité, ravie à la tiare pour être accrochée au bonnet phrygien (2), et Sans-Culotte, donnant toute sa mesure, monte aisément jusqu'au sublime. Robespierre, qui en prend sa part, ne l'envoie pas dire : « La Montagne n'est autre chose que les hauteurs du patriotisme ; un Montagnard n'est autre chose qu'un patriote pur, raisonnable et sublime... Oui, le Montagnard est pur, et il est sublime. »

De telles âmes ne sauraient errer. Elles sont naturellement dépositaires du vrai, du juste, elles peuvent légiférer et condamner. Leur dogmatisme est sans bornes, comme leur présomption : « Pas un commis marchand formé par la lecture de la *Nouvelle Héloïse*, point de maître d'école ayant traduit dix pages de Tite-Live, point de bel esprit publiciste, en apprenant par cœur les logoglyphes du *Contrat social*, qui ne fasse une constitution » (3). Sans-Culotte lui-même a la tête farcie de Grecs, de Romains, de Scythes et de Caraïbes qui lui distillent au cœur toutes les vertus naturelles et républicaines.

Les conséquences en sont : le mépris du passé, le mépris des réalités et le mépris de la vie humaine, celle d'autrui ; d'où la devise fastueuse et féroce : Liberté, Egalité, Fraternité ou la Mort. Car elle ne voulait pas dire longtemps que les patriotes préféraient la mort à la servitude.

...La mort sans phrase : « Tel qui s'écarte de la règle doit être frappé sur-le-champ ; il a cessé d'être nous » (4). Esprit et style du *Contrat social*. Infaillibles, les sans-culottes ne sauraient être coupables. Les coupables, ce sont les victimes. Carnot accuse les contre-révolutionnaires d'être la cause des rigueurs de la Révolution : « Plus elle est hideuse et plus vous êtes criminels ; c'est votre ouvrage. » Lequinio et combien d'autres parlent de même. C'était la logique de Rousseau. Babeuf, attristé par la Terreur, écrit à sa femme que l'ancien régime seul est responsable de cette cruauté : les maîtres ont rendu barbares leurs esclaves ; et Victor Hugo, dans les *Châtiments*, développera cette « déclamation spécieuse et précieuse pour étourdir la mauvaise conscience.

Sensible, vertueux, pur et infailible, Sans-Culotte est pourtant bien à plaindre ; et il gémit sur lui-même, tout comme un autre Jean-Jacques. Il est environné d'ennemis, partout il subodore des complots, trames mystérieuses, menées souterraines, impostures, ténèbres. Un ballet du jeune Jullien, le disciple de Robespierre, donné à Bordeaux, entre autres allégories, nous représente la *Surveillance* « un œil au milieu du front, un triangle sur la poitrine, avec un œil dans le triangle, une robe parsemée d'yeux » (5).

De même Sans-Culotte est toujours alerté ; après le complot, les complots ; et comme on est toujours le contre-révolutionnaire de quelqu'un, il est facile désormais d'envelopper dans cette conjuration tous ceux qu'on n'aime point, parce qu'ils ont quelque privilège de naissance, de fortune, d'éducation ou de talent. L'histoire des complots est un grand chapitre de l'histoire de la Révolution. « Jusqu'ou ces âmes pures ne s'éleveront-elles pas ? Rousseau avait déclaré que la démocratie est un gouvernement si parfait qu'il ne convient pas à des hommes ». Pourquoi désespérer ? Sensibles, vertueuses et pures, ces âmes n'ont plus qu'un échelon à gravir ; la Révolution fera ce miracle. Allons ! que désirez-vous ? Sur un signe elle peut former à son gré des héros, des génies, des dieux :

*Ces êtres, esclaves vulgaires  
Des préjugés et des abus,  
Aussitôt qu'Elle les éclaire,  
Deviennent des Fabricius.*

Elle, c'est la Révolution, une grande magicienne. Un *Hymne à la Raison*, an II, contient ces vers :

*Comme Aristide, soyons justes.  
Soyons héros, comme Brutus.*

Cela se chante sur l'air de la *Marsillaise*. Boïssel, aux Jacobins, séance du 24 octobre 1794, n'y va pas par quatre routes : « En dirigeant tous les membres de la société vers le désir de se rendre heureux l'un par l'autre, nous parviendrons à former un peuple de dieux. »

Le mieux, c'est qu'ils croient avoir inventé la vertu, tout comme Jean-Jacques. Jusqu'alors, les mères ne savaient pas aimer leurs enfants, ni les maris leur femme, ni les amis leurs amis ; et tous les cœurs étaient insensibles. Vient Jean-Jacques et la Révolution : quelle floraison ! « La joie, l'amitié, les sentiments de la Nature et de l'Amour et de l'Hymen réunis, voilà les bienfaits de la Révolution. Que cet exemple ouvre les yeux à ses infâmes destructeurs. » Ainsi dit le Juge, protecteur de la vertu, dans *Charles et Victoire, ou les Amans de Plailly*, comédie d'Aristide Valcour, Jacobin. La prétention est un peu lourde ; mais elle s'étale à chaque page dans l'œuvre de Rousseau et dans toute harangue jacobine.

Le pire, c'est que nous ne saurons pas au juste à qui nous avons affaire, à des fanatiques ou à des coquins ? Peut-être aux deux ensemble : la nature humaine a des possibilités effrayantes. Qui donc sondera jamais les ténèbres du cœur (1) ?

Écoutons les premiers témoins, dans une affaire tragique, le verdict à porter contre Louis XVI. Sans doute les hommes n'ont pas attendu Jean-Jacques Rousseau pour être peureux, hypocrites, menteurs, ni pour dissimuler la bassesse de leurs sentiments sous des grands mots, et colorer le crime des apparences de la vertu. Mais nous sommes à trente ans de la *Nouvelle Héloïse*, et les grands gestes, les tours de phrase, le timbre de ces voix, pouvons-nous dire, tout est rousseauiste : autant de Saint-Peoux politiques qui palabrent, qui gesticulent et qui trompent. Écoutons-les. Lakanal s'écrie : « Un vrai républicain parle peu ; les motifs de ma décision sont là (il met la main sur son cœur) : Je vote la mort ». Gaston de l'Ariège entasse Ossa sur Pélion : « D'après mon opinion, la raison, l'humanité, les lois, le ciel et la terre condamnent Louis à mort ». Lequinio, qui dîne à Rochefort avec le bourreau, et qui pleure à la tribune de la Société populaire sur la nécessité de verser le sang, ce philanthrope « aux larmes de sainte ivresse et aux délicieuses extases », Lequinio (2) vote la mort de Louis XVI en demandant qu'aussitôt après l'exécution soit abolie la peine capitale : « Citoyens, je ne puis être généreux quand je suis obligé d'être juste ; et je ne puis m'abandonner à un sentiment qui paraît tenir de la grandeur, mais qui n'est vraiment qu'un reste d'idolâtrie pour le roi... » Le même Lequinio, qui fut lui aussi un naufrageur de Nantes, après le 9 thermidor, fait appel aux Français : « Si le zèle a pu m'induire en erreur... accusez mon esprit, mais descendez au fond de mon cœur, et vous y verrez la haine de la tyrannie, l'horreur du fanatisme et de la persécution (sic)... Vous y verrez une âme franche et sensible ». La tête commet la faute ; mais le cœur est bon et le repentir de la faute est plus méritoire que de ne l'avoir pas commise. Vous savez d'où vient cette avantageuse théorie. Vous avez remarqué aussi qu'inversement on peut en appeler à la raison contre le cœur. A tous les coups l'on gagne.

(1) L'expression est de Joseph de Maistre.

(2) Auteur de la *Philosophie du peuple*, où il met à sa portée le *Contrat social* et la *Profession du vicaire savoyard*.

(1) Contre ces purs « plus chargés de crimes que n'en pourrait porter un millier de scélérats vulgaires », v. LA HARPE : *Le Salut public ou la Vérité à la Convention*, t. II, an III.

(2) *Révolution de Paris*, n° 221, 14-23 niv. an II.

(3) MALLET DU PAN : *Mémoires*, II, 241.

(4) DULAC : *Le Glaive vengeur*.

(5) Cet œil dans le triangle, il est partout, même sur le plat des livres. V. Musée Carnavalet : *Constitution de 1795*.

Pénières de la Corrèze, lui aussi, vote la mort sans appel ni sursis; mais il demande à l'avenir l'abolition de la peine capitale. Barère, un rousseauiste bon teint, vante l'abolition de la peine de mort, mais, dit-il, « nous sommes encore trop loin de cet état de moralité », et il vote la mort. Fréron, le fils, vote la mort, en déclarant que si l'opinion contraire prévalait, il faudrait emporter de la salle le portrait de Brutus. Lindet, « homme sensible », vote la mort.

Les explications de Robespierre sont un vrai discours : il n'en pouvait être autrement. C'est un chef-d'œuvre d'éloquence à la Jean-Jacques : il fallait s'y attendre. Il repousse les distinctions logomachiques : c'est pour y recourir : « Je suis inflexible pour les oppresseurs parce que je suis compatissant pour les opprimés... Le sentiment qui m'a porté à demander l'abolition de la peine de mort est le même qui me force aujourd'hui à demander qu'elle soit appliquée au tyran de ma patrie... Louis doit mourir, parce qu'il faut que la patrie vive. Je ne sais opposer des mots vides de sens et des distinctions inintelligibles à des principes certains et à des obligations supérieures... Je vote pour la mort ». Il sera des gens pour applaudir à ce pathos. A nos yeux, « est le même » est une sinistre trouvaille. Jean-Jacques Rousseau détruisait à l'aide d'une antithèse bien placée, et Robespierre tue.

Sous cette rhétorique qui serait risible, si elle n'était sangninaire, que de consciences molles se cachent, que de tremblements de jarrets et de sueurs froides! Un vote indulgent peut mener à l'échafaud. A ces voix il suffit d'opposer quelques votes courageux : Defermont, d'Ille-et-Vilaine, dit : « Je ne pense pas qu'un homme ait le droit d'ôter la vie à son semblable. Comme législateur, je ne voterai jamais la peine de mort ». Et Réal de l'Isère : « Une grande nation est toujours généreuse ». Un rousseauiste notoire, Manuel, se range parmi ces hommes courageux, qui ne votent pas sous la dictature du nombre. Il a pris au sérieux la théorie de son maître : l'Homme est naturellement bon. « Bons quand nous étions esclaves, nous ne pouvons pas être moins bons parce que nous sommes libres... » Tous les autres disciples ont raisonné à la manière de Rousseau : l'Homme est bon, donc il doit tuer. Manuel a construit un syllogisme juste; il avait tort : on le lui fit bien voir.

L'âme jacobine va s'affirmant de 1793 à 1794; et Robespierre est son interprète. Le 10 mars 1794, le Comité de Salut public installe une commission populaire pour juger « les ennemis de la Révolution » saisis dans la Vaucluse, les Bouches-du-Rhône et les pays voisins. Inutile de dire quels gens la composèrent. Le 18, Robespierre lui envoie une Instruction; après avoir déclaré que tous les ennemis de la Révolution méritent la mort, il ajoute : « La règle des jugemens est la conscience des juges, éclairée par l'amour de la justice et de la patrie ». Précieuses paroles pour les détresseurs de cadavres. Le résultat fut en 44 séances, du 19 juin au 4 août, 595 jugements et 332 exécutions capitales (1).

« Conscience! Conscience! Juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu! » Rousseau déjà l'avait dressée à l'approbation des grandes tueries (2).

Un mot sublime est celui qui, d'un coup de lumière, éclaire soudain toute une âme, explique toute une psychologie. Il y a le sublime du patriotisme : qu'il mourit; de la passion : Qui le l'a dit? de l'avarice : sans dot; et voici le sublime du Jacobinisme : Cordelier était un de ces forcenés, qui, en Vendée, avec Carrier, Turreau, Lequinio, et tant d'autres, lançaient les colonnes infernales au chant du Ça ira : « Je suis devenu, dit-il, le plus cruel des hommes; mais à la paix je reprendrai ma sensibilité naturelle ». M<sup>me</sup> Juilien de la Drôme écrit à son mari jacobin : « Toi et moi, qui avons l'âme naturellement grande, véritablement humaine, nous sentons qu'il faut quelquefois être barbare par vertu » (3). La formule est trouvée! C'est elle qui écrivait à son fils, âgé de douze ans, un peu avant la Révolution : « Souviens-toi d'Epaminondas et de Coriolan ». On disait de Collot d'Herbois qu'il était « le plus furieux des âmes sensibles ». Et lui-même déclarait : « Et nous aussi nous sommes sensibles. Les Jacobins ont toutes les vertus : ils sont compatissants, humains, généreux. Mais toutes ces vertus ils les réservent pour les patriotes qui sont leurs frères, et les aristocrates ne le seront jamais ». (Moniteur, XIV, p. 180. (A nous les vertus!... et les places. Fouché exalte ses crimes : « La Terreur, la sainte Terreur est ici à l'ordre du jour... Exerçons la justice à l'exemple de la nature ». Le soir,

il envoie 276 citoyens à la mort. Oh! cet orgueil dans la démece! Il y avait d'étranges maniaques dans ce monde-là; et ce serait à mourir de rire, s'ils n'étaient devenus furieux.

Les héros de tréteaux parlent et sentent comme les harangueurs de tribunes. Dans la *Prise de Cholet* (1794), un fanatique s'écrie qu'il faut extermier les prêtres :

*Frappons! Que ce sang vil ruisselle sous nos coups,*

et sa sœur, bonne âme, le regarde et soupire :

*O malheur des temps!*

*Quelle métamorphose en un cœur si sensible!*

Vous avez beau gronder : Rousseau n'est pas loin; il est derrière Robespierre et les autres, il est le principal instituteur de cette morale spéculative, séduisante et plorable, qui n'obéit qu'aux impulsions du cœur, qui ne reconnaît aucune autorité au-dessus d'elle, pas même celle de la justice élémentaire. Tous sont les victimes, trop souvent bénévoles, des sophismes mis à la mode par Rousseau, qui sépare l'acte de la conscience, qui aboutit aux défaillances comme aux crimes, qui incite les gredins à prendre des poses et à déclamer en chœur : « Nous sommes tous purs! » (1).

Aussi tous ces histrions, au fond d'eux-mêmes, à l'heure des *Verae voces*, retrouvent-ils Rousseau, soit pour l'adorer, soit pour le maudire. Hérault de Séchelles (2) est mené à la guillotine en compagnie de Danton et de Camille Desmoulins. Il tire de sa poche un volume de Rousseau, en lit quelques pages et se félicite d'avoir combattu contre les préjugés et les superstitions pour la nature et la raison : « O maître! s'écrie-t-il, tu as souffert pour la vérité et je vais mourir pour elle. Tu as le génie, j'ai le martyre; tu es un grand homme, mais lequel est le plus philosophe de nous deux? »

— Cette scène a son pendant : L'ex-oratorien, l'exécration Lebon, le bourreau d'Arras, qu'a-t-il répondu lorsqu'il était interrogé à la Convention par les seuls hommes qui n'eussent pas le droit de le trouver coupable? « J'ai fait exécuter, dit-il, des lois terribles, des lois qui vous ont fait pâlir. J'ai tort... On peut me traiter comme j'ai traité les autres. Quand j'ai rencontré des hommes à principes, je me suis laissé conduire par eux. *Ce sont surtout les principes de J.-J. Rousseau qui m'ont perdu* (3). »

Ces deux voix contradictoires, venues d'outre-tombe, s'accordent sur le même nom et confessent la même influence.

Ici un dialogue s'engage :

Tous les terroristes n'avaient pas lu Rousseau. — Mais leurs maîtres l'avaient lu.

Rousseau n'a pas voulu cela. — Mais cela fut le développement logique et fatal de ses principes, dictés par ses rancunes.

Le maître aurait renié ses élèves. — Comme il a renié ses enfants.

Rousseau était bon, et les hommes sont mauvais. — Son crime est de leur avoir dit qu'ils étaient naturellement bons et d'en avoir fait les maîtres du juste, du bien et du beau.

Moderés et Jacobins se sont réclamés de son autorité. — C'est que son œuvre est pleine de contradictions et fallacieuse.

Mais alors, quand s'est-il trompé? modéré ou révolutionnaire? — Il ne s'est pas trompé, il a trompé les consciences en brulant les limites des droits et des devoirs, des vertus et des vices, en ruinant toute tradition et toute discipline.

Il est singulier que les hommes ne se soient aperçus de rien. — Il a flatté les forces d'orgueil, érigé les passions en vertus; ils se sont laissés prendre au mirage.

Il n'était donc personne pour redresser les esprits? — C'était difficile et dangereux; les meilleurs eux-mêmes, c'est-à-dire la minorité, étaient infectés de fausse sensibilité et d'orgueil; tous respiraient le même air.

Rousseau n'était pas le seul responsable. — Nul n'a eu pareille action sur les âmes et n'a su mieux les enchanter et les séduire. — On ne trouve pas Montesquieu dans l'âme jacobine, ni Voltaire;

(1) V. LA HARPE : *le Salut Public ou la Vérité à la Convention*, an III, Lh 41, 2029.

(2) H. de S. possédait le seul portrait authentique de M<sup>me</sup> de Warens, un manuscrit de la *Nouvelle Héloïse* et de l'*Emile*. Le portrait fut vendu. On ne l'a pas retrouvé. Les manuscrits sont à la Chambre des Députés (*Annales J.-J.*, t. X). V. son *Parallèle de J.-J. Rousseau et de Buffon*, 1795. Buffon ayant déclaré à Hérault qu'après la lecture des *Confessions* il avait cessé d'en estimer l'auteur, Hérault se demanda s'il ne manquait pas à Buffon un élément de sensibilité! Ce trait démontre la qualité de son rousseauisme.

S. Hérault de S. v. Em. Dard : *Hérault de Séchelles*, Paris, 1907, in-8°.

(3) J. de Maistre : *Etudes sur la Souveraineté*. Œuvres, I, p. 415. Il donne ses sources.

(1) G. GAUTHERON : *les Suppliciés de la Terreur. Le drame d'Orange*, Avignon, 1929.

(2) Préface de François Mauriac aux *Confessions*. Cité des Livres, 1929.

(3) E. GABORY : *le Vendée militante et souffrante*.

on y trouve Diderot et l'abbé Raynal, mais le rousseauisme en est le principe. Rousseau n'a pas fait la Révolution à lui seul, mais il lui a donné son *tempérament*, dit Edgar Quinet, il lui a donné son âme, une âme de parade et de tréteaux populaires (1).

Après tout, Rousseau, est-il si coupable d'avoir favorisé la Révolution? — La Révolution était nécessaire; elle pouvait être belle et bonne. Elle était faite en 1791. La Constitution votée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi est un modèle de raison et de libéralisme. Les âmes sensibles et vertueuses ont tout perdu. Alors éclate cette débauche de sensibilité féroce dont le levain reposait partout dans l'œuvre de Rousseau. Il a remué les âmes en leurs profondeurs les plus livides et les plus troubles, souvent bourbeuses et sanglantes. Et tous ses sombres disciples, dans leurs mascarades infernales, vont lever vers l'Être suprême ou vers la Raison « un cœur exempt de fraudes et des mains pures de tout mal »; tous, même les gredins, ont appris le geste des *Confessions* et chacun prendra le ciel à témoin : « Je suis innocent! »

\* \* \*

Sans-Culotte respirait ce rousseauisme diffus. Cet homme, ce citoyen, n'est pas à blâmer; il est ce qu'il est, ni pire ni meilleur que les autres hommes; mais il manque de jugement, d'esprit critique. Sa conscience, indécise et fragile, a été surprise et faussée.

On lui a dit que la vertu était innée à la nature humaine, et que toutes les religions et toutes les morales avaient menti, qui la plaçaient très haut, hors des atteintes vulgaires. Chaque jour, orateurs et journalistes lui apprennent à se découvrir des vertus auxquelles il n'avait jamais pensé, et dont l'exercice ne lui réclame aucune contrainte. Il croit encore en l'Immaculée Conception, mais c'est pour son propre compte.

On lui a dit : Ta voix est celle de Dieu; tu es une portion de la divinité : « Il n'y a pas d'autre Dieu que la nature, d'autre souverain que le genre humain, le *Peuple-Dieu*. Le peuple se suffit à lui-même, il est toujours debout, il ne s'agenouille pas » (1). Ton cœur est le meilleur des oracles, et la conscience juge en dernier ressort. La loi morale est en toi; tu n'as qu'à porter la main sur ton cœur infaillible et pur, à interroger ses battements, et ce qu'il te dira sera la loi, et la loi sera bonne, et elle sera sans appel. Ta volonté crée le juste et l'injuste. Si par aventure tu te trompes, ton erreur est personnelle, elle ne porte pas atteinte à l'infaillibilité de l'ensemble; la bonté de tes intentions proclame ton innocence : « De bons Sans-Culottes peuvent se tromper, mais ils ne sont point vindicatifs, injustes et cruels comme les rois et leurs ministres » (1). Rousseau avait dit encore mieux : « Les jugements peuvent être faux, les juges ne seront jamais iniques » (2).

On lui a dit : Tu es apte à tous les rôles; tu peux faire les lois, nommer les maîtres de l'État, leur obéir ou les renverser, et tu peux rendre la justice « sans recours au tribunal de cassation ».

La volonté générale est toujours constante et pure; elle ne peut errer, affirmait Rousseau. On lui a répété ses instructions en les aggravant et même en les travestissant : « Quand le peuple souverain exerce le pouvoir, il n'y a qu'à s'incliner. Dans tout ce qu'il fait, tout est vertu, tout est vérité, rien ne peut être excès, erreur ou crime ». (Robespierre).

On lui a dit : « Peuple magnanime et généreux, peuple vraiment digne de la liberté, peuple français, c'est toi que je vais offrir en spectacle aux yeux de l'Éternel; en toi seul il reconnaîtra son ouvrage ». Ainsi chante sur la harpe David d'Angers, « le roi David » (1)!

Comment Sans-Culotte n'eût-il pas été convaincu? Depuis trois ans il vit au milieu d'émotions délicieuses, cortèges, fêtes, représentations gratuites, embrassements, pleurs, enthousiasme, délire. Combien de fois n'a-t-il pas été mêlé à cent mille citoyens et citoyennes, qui fondaient en larmes sans se connaître, tant ils se sentaient naturellement bons? Et il a subi la sainte contagion.

Tout ce qu'il voit et entend, tout ce qu'il peut lire, tous ses gestes ne peuvent que le confirmer dans ces sentiments-là.

Hier, il est allé à la Fête de l'Enfance. Derrière les tambours, les sapeurs et la garde nationale, derrière la théorie des jeunes

filles en robes blanches ornées de rubans tricolores, derrière la file des mères portant un enfant à la mamelle et derrière les augustes vieillards, entre une double haie de fusils, de sabres et de piques, parmi les emblèmes, banderoles, maximes et allégories, au bruit des salves d'artillerie et à l'odeur de l'encens, de ses mains pures, dans une attitude hiératique, vêtu de la toge, il a porté le buste de Brutus ou l'image de Rousseau gravée dans une pierre de la Bastille; il est rentré chez lui, l'âme inondée de toutes les vertus républicaines.

Ce matin il assiste à une séance au tribunal révolutionnaire; mêlé à la foule grouillante, ses murmures ont couvert la voix de l'accusé; au verdict de mort, ses applaudissements ont fait retentir la voûte de la salle, ils ont « tranquilisé la conscience des jurés, et sanctionné la sentence du tribunal ». Car « les peuples ne jugent pas comme les cours judiciaires; ils ne rendent point de sentence; ils lancent la foudre » (Robespierre). Sans-Culotte s'est mué en Jupiter.

L'après-midi, il escortera la charrette et il battra des mains quand le bourreau présentera la tête sanglante : ses cris hostiles étoufferont peut-être la voix suprême de l'innocence. Le soir, il siégera aux Jacobins, ou il ira au voir théâtre la *Mort de Marat*, suivie de son apothéose, il pleurera sur « le plus sensible des hommes » et il s'indignera contre les Brissotins.

Entre-t-il au café? Sur les jeux de cartes dessinés à son intention, J.-J. Rousseau, drapé de rouge, remplace le roi de trèfle; il contemple son *Contrat social*; il est en compagnie de Solon (cœur), Caton (carreau) et Brutus (pique). Ce sont les Sages; tandis que les valets, devenus des Braves, se nomment Decius Mus, Annibal, Mucius Scaevola. David, paraît-il, avait fourni des dessins. Jusqu'où ne serait pas allée son activité jacobine? Sur d'autres jeux, Sans-Culotte peut contempler le buste de Rousseau comme Citoyen (trèfle), en compagnie de Voltaire et de l'Ami du Peuple. A vrai dire, dessin, couleurs et carton, tout est pitoyable (1).

Une fois chez lui, sur sa table il trouve quelques brochures aptes à stimuler son zèle révolutionnaire, le *Glaive vengeur*, avec la sinistre machine en frontispice, où un Dulac insulte au courage des victimes, le *Compte rendu aux Sans-Culottes de la République française*, par la très haute, très puissante et très expéditive dame Guillotine... rédigé par le citoyen Tisset (2). Le frontispice nous représente un œil, un bras orné du glaive, tenant la balance, sous la balance l'équerre, coiffée du bonnet phrygien; en bas des cadavres décapités, rois, reines, évêques, sur le côté des paniers pleins de têtes. Dame Guillotine exprime ses regrets : « Que n'ai-je été de tous les temps! J'aurais guillotiné saint Louis, Louis XII, Henri IV; les Bathildes, les Clotildes, la reine Blanche auraient dans la carmagnole. Ah! Qui s'en serait bien trouvé? Le peuple ». Sans-Culotte s'épanouit; c'est à cette école qu'on devient un pur entre les purs.

Il a le culte des grands hommes, à condition qu'ils ne tiennent pas à notre histoire; et, comme Rousseau, il ne se sent pas indigne de les égaler. On lui parle de Rome, qu'il ne connaît pas, de Sparte, qu'il connaît encore moins. Il est, comme on veut, Léonidas, Épaminondas, Miltiade, Brutus, Decius, Gracchus ou Spartacus. Il fait partie d'une idole collective, le Peuple, autrement dit le Souverain. Le 4 brumaire an II, David propose l'érection d'une statue gigantesque, le *Peuple* : sur son front il portera lumière, sur sa poitrine nature, vérité, sur ses bras force et travail dans ses mains. De son côté, Prudhomme, dans les *Révolutions de Paris*, consacre ses meilleures tartines à l'appétit de Sans-Culotte : « Le vrai Sans-Culotte est un homme de la Nature, ou qui en a conservé l'énergie au sein de la société civile régénérée par la Révolution » (1).

Chaque jour Sans-Culotte continue son « apostolat ». Son bagage est léger : quelques mots primaires et magiques lui suffisent : la Nature, la Raison, le Peuple, le Contrat social, la Fraternité, les Tyrans, Pitt et Cobourg. Demain, avec les membres de sa section il aura les honneurs d'une séance à la Convention; les tribunes applaudiront, ce qui flatte son orgueil sans l'émouvoir. Dès le 28 mai 1789, il fréquentait les galeries de l'Assemblée nationale; et, comme du bruit s'était élevé à propos de quelque motion et que le président voulait imposer silence, il a entendu ces mots, et les a retenus : « Laissez, laissez! Ce peuple est notre maître. De

(1) V. Préface.

(2) Discours d'Anacharsis Clootz à la Convention, 27 brumaire an III.

(3) *Les Révolutions de Paris*, XVII, p. 425.

(4) *Mémoires de CONDORCET*, I, p. 159. V. *Contrat social*, IV, 1. « La volonté générale est toujours constante, inaltérable et pure. »

(5) Projet pour la Fête de la Fraternité universelle.

(1) V. Muscé Carnavalet, vitrines; collection Girardin, à Châlons.

(2) V. au Sénat la collection Pixérécourt.

(3) *Les Révolutions de Paris*, XVII, pp. 179, 201, 417, etc.

quel droit l'empêcheriez-vous de nous dicter ses ordres? » C'était la voix sèche et impérieuse de Volney, élève de Rousseau.

Tout son temps est d'ailleurs très occupé. Membre zélé de la section des Piques, il fait partie des équipes qui travaillent à la destruction des « images repoussantes » du passé. Renverser les statues du porche de Notre-Dame, qui portent des couronnes, briser les bénitiers et les fonts baptismaux en marbre, gratter les armoiries, et, s'il en a l'ordre, abattre Versailles pierre par pierre, une pierre par jour (1), rogner les clochers qui insultent à l'égalité, anéantir tous ces souvenirs de l'esclavage et de la corruption, ramener ainsi la vertu, quel beau travail! Son cœur d'iconoclaste bondit dans son sein. « Romains, brisez ces marbres, brûlez ces tableaux, chassez ces esclaves dont les funestes arts vous ont corrompus! »

Citoyen sensible et vertueux, patriote et sans-culotte, sans peur et sans reproche, libre de souci, car la sportule qu'on distribue dans sa section, quarante sous par jour (2), lui permet de ne pas être inquiet du lendemain, son sommeil est visité par des songes favorables.

O Rousseau, vertueux et sensibles, du haut en bas tes hommes sont nés!

Un fougueux rousseauiste nous invite à faire une supposition. On va loin, sans doute, avec des suppositions. Mais suivons-le : « Otez Jean-Jacques du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'écrie-t-il, et laissez-y Montesquieu et Voltaire, vous ne pouvez vous expliquer l'insurrection des esprits, leur ardeur à conquérir la liberté, leur enthousiasme, leur foi, les caractères, les vertus, les puissances et les grandeurs de notre Révolution » (3).

Que de belles choses! Nous n'avons qu'un mot à ajouter : Sans Rousseau, pouvons-nous expliquer Robespierre et la Terreur?

C.-A. FUSIL.

## CHRONIQUE POLITIQUE

### Sur nos motifs d'être fiers

La politique étrangère ne se fait pas seulement dans les Conférences et dans les chancelleries; elle s'élabore partout où se forme l'Opinion, cette reine du monde, qui dans chaque pays constitue le facteur principal d'une action diplomatique sérieuse et continue. La Belgique, en particulier, ne pourra garder sa place en Europe, elle ne pourra agir au dehors que si elle se pénètre bien elle-même de ses devoirs et de ses droits. Il importe au plus haut point qu'elle sache ce qu'elle peut promettre, ce qu'elle peut réclamer, ce qu'elle doit empêcher pour rester fidèle à la mission pacifique qui est la sienne.

Dans un récent congrès de jeunesse que la présence d'une pléiade d'ambassadeurs et de ministres dotait d'un greffe un peu trop solennel, M. l'abbé Jacques Leclercq s'est exprimé comme suit :

« Une des plus hautes gloires de la Belgique, un de nos plus grands motifs de fierté nationale à nous autres Belges doit être de n'avoir jamais jusqu'à la Grande Guerre annexé un pouce de territoire par violence. Nous avons subi beaucoup d'actes de violence, on nous a enlevé des territoires de tous côtés de nos frontières, jamais nous n'en avons enlevé à personne. » Et le distingué professeur de la Faculté de Saint-Louis qui possède le talent d'animer les controverses intellectuelles en versant dans ses discours une

goutte de paradoxe, d'ajouter avec humour : « Les Belges ne sont pas fiers de n'avoir volé personne. »

Certes, il est bon de rappeler à nos concitoyens toutes les raisons qu'ils peuvent avoir d'aimer leur pays. Les Belges ont le droit de se glorifier de n'avoir eu aucune part dans les iniquités qui depuis le partage de la Pologne, pour ne pas remonter plus haut, ont mis l'Europe, suivant un mot connu, « en état de péché mortel », mais il ne faudrait pas que notre jeunesse, si accessible à l'appel de l'idéalisme, en déduise que la position de victime qui fut trop longtemps la nôtre, est celle qui convient le mieux à une nation soucieuse de respecter la morale internationale et d'apporter à la reconstruction de l'Europe toutes les forces d'un christianisme profondément vécu.

Une nation a le droit de vivre et là où, comme c'est le cas chez nous, l'esprit public manque de dynamisme, il faut se garder de trop mettre l'accent sur la vertu de renoncement. Les déficiences qui ont rendu possibles les amputations territoriales que l'on nous a fait subir de siècle en siècle doivent être soulignées et condamnées en même temps que l'injustice des procédés mis en œuvre contre nous.

Il ne faudrait pas non plus, en condamnant les annexions territoriales, avoir l'air de condamner du même coup et indistinctement les « désannexions » dont le Traité de Versailles notamment nous a donné plusieurs exemples. Prenons le cas des cantons d'Eupen et de Malmédy qui intéressent spécialement la Belgique : l'opinion publique a très bien senti que le rattachement à la mère patrie de ces territoires arrachés en 1815 de la communauté nationale n'a pas été une injustice. La thèse qui voudrait jeter le blâme sur tout transfert de souveraineté non réclamé par les habitants est trop absolue et la morale jouerait le jeu d'un tiers trop clairement désigné si elle le prenait inconsidérément sous son bonnet.

Nous prétendons d'ailleurs que la Justice et la Politique autorisent des annexions territoriales pourvu qu'il y soit procédé avec modération et en respectant les droits inaliénables des habitants. La faillite retentissante des réparations nous donne un argument décisif.

Un agresseur, après une guerre longue et cruelle, est obligé de lâcher prise; il a accumulé les ravages dans le pays qu'il a envahi contre tout droit. Faut-il, la paix venue, le tenir quitte de toute charge? Jadis, toutes les guerres se terminaient par des annexions mais dans la réprobation méritée de la politique des conquérants d'autrefois on a été trop loin. Dans une certaine mesure, en effet, les annexions peuvent constituer la réparation du dommage subi ainsi qu'une précaution contre un retour offensif du vaincu. L'expérience récente prouve d'une façon éclatante que l'exigence d'un paiement en espèces ou en nature pendant plusieurs années engendre un trouble profond dans l'économie générale du monde et provoque une irritation croissante dans les esprits. Les Réparations ont pris l'aspect d'un simple tribut, et c'est assez compréhensible. Devant ces résultats décevants de l'idéologie wilsonienne, ne semble-t-il pas que l'on ait reculé à tort devant certains transferts de souveraineté qui eussent satisfait les vainqueurs à meilleur compte sans causer aux vaincus des blessures répétées?

Une Rhénanie libre ou grevée de servitudes dans l'intérêt général de la paix, l'annexion de la Sarre par la France et pas de Réparations, n'eût-ce pas été mieux? Quand on ne peut solder son dû, en or sonnante, on paie d'une autre manière, en sécurité, par la concession d'une meilleure frontière stratégique, en richesse non mobilisable par l'abandon du domaine public. Notons que dans le cas de nos cantons la valeur des forêts a été effectivement un élément décisif dans l'esprit des négociateurs. Des arrangements de ce genre ne heurtent ni l'équité, ni la sagesse des nations.

Bien entendu, l'Etat qui annexe contracte des obligations envers ses nouveaux ressortissants. Il est tenu de leur assurer la protection

(1) J.-A. DULAURE : *Physionomie de la Convention Nationale, le Thermomètre*, 1<sup>er</sup> janv. 1793.

(2) Accordée sur la proposition de Billaud-Varenne, le 5 septembre 1793.

(3) Lerménieur.

L'abbé Morellet dit justement que les panégyristes de Rousseau, en lui attribuant les bienfaits de la Révolution, nous donnent le droit de le rendre responsable de ses abominables crimes, lui et son *Contrat social*, « la source de tous les maheurs de la France » (*Mémoires*).

et l'assistance que le pouvoir social doit à tous ceux qui acceptent son autorité. Cette notion a été précisée par les stipulations qui régissent les minorités de l'Europe centrale et qui cherchent à concilier le droit des individus et ceux des Etats là où les frontières politiques n'ont pu épouser la complexité des situations ethniques.

Quand on sort de la théorie pour descendre sur le champ controversé des applications pratiques, il convient donc d'user d'une extrême prudence. A juste titre, M. l'abbé Leclercq s'est gardé de dire que la Belgique, depuis le rattachement d'Eupen-Malmédy à la communauté nationale, avait mérité et la lecture du texte authentique de ses déclarations rassurera ceux qui avaient saisi au vol des paroles susceptibles d'être mal comprises. Le problème des frontières est, en effet, un des plus difficiles qui soient, et les présentes observations n'ont d'autre but que de montrer une fois de plus l'impossibilité de le résoudre comme il doit l'être, soit par la seule raison d'Etat qui légitimerait tous les abus, soit par l'application rigoureuse du principe des nationalités qui couronnerait les calculs les plus criminels. Tout bien réfléchi, nous pouvons en toute sécurité de conscience répéter, avant comme après Versailles, « que nous n'avons volé personne », mais nous prendrons soin que nul ne puisse croire que si nous sommes fiers d'être un peuple honnête, nous serions fiers aussi d'avoir été volés. Cela, non. En un temps, où nous avons besoin de croire en nous-mêmes, ne laissons pas l'esprit de scrupule affaiblir sans motif valable nos forces de résistance.

Comte LOUIS DE LICHTERVELDE.

N. B. — Notre dernière chronique : « Troubles en Irlande » a valu à la *Revue* un article d'un savant correspondant chez qui bouillonne le sang chaud des fils de la verte Erin. Nous le croyons sur parole quand il nous parle des vertus privées et de la piété de M. de Valera. Nous n'avions pas dit le contraire. Mais nous persistons dans la pensée que la politique du chef actuel du gouvernement de Dublin, hostile depuis 1922 à tout esprit de transaction, a causé à son pays un mal incalculable qui n'est pas seulement matériel. Nous lui préférons des révolutionnaires comme Griffith et Collins, l'un mort à la tâche, l'autre lâchement assassiné, qui ont payé de leur vie leur ralliement à une politique conciliatrice.

Nos observations sur les dangers de la politique de M. de Valera n'étaient pas si déplacées puisque l'abolition du serment d'allégeance n'a été voté qu'à six voix de majorité par le Dail. Ajoutons que la guerre civile poursuivie en 1922 et 1923 par M. de Valera contre le nouveau gouvernement national de l'Irlande a coûté beaucoup de sang généreux et a rendu infiniment difficile le rétablissement de l'ordre. Nous souhaitons de tout cœur que les responsabilités du pouvoir transforment l'ardent conspirateur en homme d'Etat et fassent épanouir en lui les dons de gouvernement qui semblent lui avoir fait défaut jusqu'ici.

---

## La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,  
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,  
politiques, sociaux, littéraires, artistiques  
et scientifiques.

---

## Radio-Catholique-Belge

Le dimanche 8 mai, une propagande méthodique va tourner l'attention des catholiques bruxellois vers le problème de la radio-phonie. Plusieurs articles de la *Revue catholique* ont traité récemment d'un problème analogue, celui du cinéma. L'attitude et l'action des catholiques doivent être semblables dans ces deux domaines.

Trop souvent, la question est mal posée. On se demande comment utiliser la radio ou le cinéma au profit des intérêts religieux. Les adversaires traduisent : comment exploiter les inventions modernes au profit d'une religion démodée.

Nous aurions tort de nous présenter ici avec des revendications intéressées. La vraie question est la suivante : Quels services peuvent rendre les catholiques et le catholicisme à la radio et au cinéma? C'est ainsi que l'on intervient en matière de science, d'histoire, d'art et de littérature. Pourquoi changer son fusil d'épaule lorsqu'il s'agit de ces formes nouvelles de l'art ou de diffusion des œuvres d'art que sont le cinéma et la radio?

Les bolchéviks affichent sans vergogne leur système d'exploitation de tous les moyens d'influence sur l'opinion publique. La presse russe est toute soviétique et officielle, de même que l'école, l'industrie et le commerce du film et les stations radiophoniques. Le catholicisme a une conception plus haute et plus fière de la vie de l'esprit, des beaux-arts, de l'enseignement et de la propagande.

Nous opposons cette conception catholique à celle des Soviets. Nous l'opposons également à une conception plus pauvre encore et plus vile, celle que l'on peut appeler commerciale, car il y a une commercialisation de la presse, de la radio, du cinéma. Or le pire des maîtres pour les forces spirituelles, c'est l'argent. Elles répugnent à servir un tyran politique, fût-ce le bon tyran que l'on rencontre au moins dans les ouvrages de droit naturel. Bien plus de raison ont-elles de se révolter contre ce despote sans cœur et sans pensée qu'est la puissance financière.

Les vrais serviteurs de l'art luttent pour sa dignité et pour sa liberté. Et nous devons, nous catholiques, avoir l'ambition d'être parmi les serviteurs de l'art, les meilleurs et les premiers.

A cette fin, il faut commencer par respecter la nature de l'art. L'art et la beauté ne sont au service direct et immédiat d'aucun maître ni d'aucune cause. L'art a ses lois intrinsèques, auxquelles il lui faut obéir avant tout. La première condition à remplir pour être un artiste catholique, c'est d'être un artiste. Nous n'avons que faire pour le prestige du nom catholique de ces romanciers et versificateurs de troisième ordre qui font sonner d'autant plus haut leur titre de catholique qu'ils n'ont pas lieu d'affirmer bien fièrement celui d'écrivain.

Ces lois de l'art, empressons-nous de l'ajouter, ne sont jamais en opposition avec celles de la morale et de la religion. Elles ne souffrent pas du vicinage de celles-ci. Au contraire, l'élan religieux et l'inspiration artistique voisinent très bien dans une âme et même se fortifient et s'enrichissent mutuellement. Mais ils ne se suppléent jamais l'un l'autre. La sainteté ne crée pas le tempérament et le talent artistiques. Et réciproquement les délicatesses de l'art n'impliquent pas nécessairement celles de la vertu.

Notre doctrine en cette matière est celle de Maritain dans *Art et Scolastique* et de Stanislas Fumet dans le *Procès de l'art*.

Or, la radio est principalement un divertissement artistique. Ce n'est que secondairement qu'elle fait œuvre d'information et de documentation. Là surtout, les précheurs intempestifs sont insupportables. Et comme l'auditeur n'a qu'un geste minuscule à faire pour passer ailleurs, ils préchent, quoi qu'ils pensent, échauffés par leur zèle, dans un éther désertique.

Les catholiques qui établissent une station radiophonique ou qui offrent leurs services à une station commune doivent donc viser d'abord à divertir leurs auditeurs. Ils veilleront sans doute à la qualité artistique et aussi morale des œuvres radiodiffusées, mais ils ne feront jamais de leur poste une académie ou un conservatoire.

Ils traiteront de même la partie de leurs émissions consacrée à l'information et à la documentation. Ils se souviendront que leurs auditeurs ne s'installent pas devant le haut-parleur pour faire un grand effort d'attention d'intelligence, mais pour apprendre

quelque nouvelle intéressante, à peu près comme on lit ou plutôt comme on parcourt son journal et comme on participe à une conversation au club ou en famille. Le conférencier radiophonique est un ami reçu pour quelques minutes dans le cercle de famille à une heure de détente et d'agrément.

Lorsque l'on veut donner une leçon ou une prédication proprement dite, il faut en avertir le public. Ceux qui tendent leur antenne pour recevoir votre discours savent alors à quoi s'en tenir. Ainsi en est-il, notamment, lorsqu'une station radiodiffuse une conférence ou un sermon donné par un orateur célèbre dans telle salle ou dans telle église. Les auditeurs entrent alors en communion avec la foule qui écoute directement ce discours et ils prennent un état d'âme très différent de celui qu'ils apportent généralement aux auditions radiophoniques. Un orateur du micro se tromperait absolument qui tirerait des conclusions pratiques pour ses conférenciers du succès qu'obtient le Père Pinard de Laboulaye, conférencier de Notre-Dame, auprès de centaines de mille sans-filistes. Le Père Pinard a ce succès prodigieux parce qu'il est l'orateur de la tribune religieuse la plus prestigieuse de l'univers. Si le Père Lhaude lui-même s'avisait de tenir à Radio-Paris un langage aussi dur et aussi long que son confrère de Notre-Dame, il ferait certainement se fermer tous les récepteurs de France et de Navarre.

En résumé, une émission radiophonique, comme un film ou une pièce de théâtre, peut avoir, aura souvent, si l'auteur est catholique, une portée religieuse et sociale. Mais le résultat apostolique ne peut être cherché de façon indiscrete sans fausser le jeu de l'instrument employé et sans nuire à la cause même qu'on a voulu trop bien servir.

Parcourez dans *Soirées*, qui est la revue des organismes catholiques de radiophonie et de cinématographie, les programmes de la Radio-Catholique-Belge ou les directives de la Centrale Catholique du Film, et vous y constaterez à l'évidence que tels sont les principes qui ont inspiré et guidé les fondateurs et les animateurs de ces équipes modernes d'apostolat.

Ils ne se contentent pas d'occuper vaille que vaille une place qu'il faut interdire à l'erreur et à l'immoralité. Ils entendent faire œuvre positive. Œuvre d'art et de civilisation. Et ce dans l'esprit qui convient à ces formes nouvelles d'action spirituelle sur les foules. Ils comprennent le sentiment des amateurs et des artistes que froisse l'exploitation politique ou même apologetique et paracritique de la radio, du cinéma ou de la littérature d'agrément. Ils appliquent à leur domaine, toute proportion gardée, la conception large et loyale que Léon XIII et le cardinal Mercier ont achevé de faire triompher dans les études historiques et philosophiques. Et ils ont la conviction absolue que c'est ainsi qu'ils serviront le plus efficacement, en même temps que les beaux-arts et le bon goût, les intérêts supérieurs de la civilisation chrétienne.

LOUIS PICARD.

## Souvenirs d'Irlande<sup>(1)</sup>

### Les lacs de Killarney

On ne connaît pas la verte Erin dans toute sa splendeur, si l'on ne visite pas la région de Killarney, au sud-ouest de l'île.

Evidemment, il ne faudrait pas juger du reste de l'Irlande par cette oasis de végétation tropicale, que l'on montre avec orgueil au touriste. Ailleurs, là où ne conduisent pas les autocars pour la bonne raison qu'il n'y a pas de routes, on ne verrait que d'immenses étendues de rocs et de tourbières, désert humide et fangeux, sans un arbre à l'horizon.

Mais à Killarney et, plus au sud encore, à Kenmare et à Glengarriff, la protection des montagnes, la douceur du climat toute l'année durant (influence du Gulf Stream), et l'humidité de l'at-

mosphère favorisent une explosion de sève comparable à celle des forêts équatoriales.

« Sites privilégiés, dit M. Paul-Dubois, mystérieux royaume de la plante ! On n'imagine pas sous nos climats pareille exubérance de vie végétale : rhododendrons géants qui forment d'infranchissables bastions crénelés, houx et fuchsias hauts de dix mètres, azalées et yuccas, lauriers en fleurs, *evergreens* de toute espèce s'enchevêtrant en des massifs impénétrables au-dessus desquels s'élancent les troncs rouges des pins, les minces bouleaux, les ifs solennels et gigantesques ; tout cela jaillissant d'un sol épais et noir où s'est entassée, depuis combien de siècles, la pourriture somptueuse de la forêt, et dont l'humus, gras des compositions passées, est lui-même gros des floraisons de l'avenir. Ce sont des mondes à part, des terres de rêve, découpures quasi-tropicales transplantées sous le pâle ciel du nord, microcosmes où la nature septentrionale semble avoir voulu, comme en des serres chaudes, épuiser son luxe et sa sève ».

Killarney est surtout le royaume du houx et de l'arbousier. Leur feuillage vert foncé et luisant pare les collines et les îles des trois lacs ; à l'automne, le jaune pâle des baies y met sa note claire, qui peu à peu se transforme en rouge vif.

L'ensemble du paysage n'a sans doute pas le grandiose des lacs suisses, ni le sauvage des *lochs* écossais, mais il l'emporte par son charme indescriptible. Les vastes bassins, enfermés dans les montagnes boisées, se prolongent en de délicieuses petites baies solitaires, serties dans la verdure inviolée, car les bords immédiats ne sont pas envahis par les hôtels ni les villas. On comprend l'enthousiasme du poète anglais Alfred Austin : « Rien, ni en Angleterre ni en Ecosse, n'est aussi beau que Killarney. Si la montagne, la forêt et l'eau harmonieusement combinées, constituent l'agrément (*loveliness*) le plus parfait et le plus proportionné que la nature puisse offrir, on avouera sûrement que Killarney n'a pas son égal dans le monde entier ».

Pour savourer toute la variété du spectacle, il faut faire le « grand tour des lacs » par le gap of Dunloe, un défilé de six kilomètres aux gorges étroites et pittoresques, où bouillonne un ruisseau qui alimente cinq petits lacs. On arrive par cette passe à l'extrémité du lac supérieur (*the Upper Lake*), où les bateliers nous attendent pour la traversée des trois grands lacs communiquant entre eux par des bras de rivière.

Délicieuse, cette promenade en barquette à travers le royaume des eaux où se reflète l'émeraude des bois ! Chaque île, chaque rocher, chaque ruine a sa légende, que les rameurs racontent avec le plus grand sérieux. Telle échancreure au haut de la roche n'est pas un effet bizarre de la nature ; non, c'est le diable qui, un jour de grand faim, a mordu le roc. Seulement, il n'a pas trouvé le morceau à son goût et l'a laissé tomber dans le lac. Comment en douter, quand les guides montrent le fragment du rocher au milieu de l'eau ?

Le lac supérieur, le plus petit des trois (174 hectares), est peut-être le plus pittoresque avec ses bords abrupts, ses douze petites îles couvertes d'arbousiers et sa jolie cascade. Il est relié au deuxième (*the Middle Lake*) par une large rivière de trois kilomètres que surplombent aussi des rocs vertigineux.

La falaise escarpée, appelée le Nid d'aigle, est le domaine des aigles gris, qui logent leurs aires dans ses anfractuosités. Autrefois, d'intrepides chasseurs, se laissant glisser au moyen de cordes du haut des parois, capturaient les aiglons au mois de juin, à l'époque où ils sont assez développés pour être emportés. Mais la loi protège aujourd'hui la race des aigles contre les ravisseurs.

A cet endroit, un remarquable écho répète jusqu'à douze fois l'appel d'un cor de chasse, répercuté d'une montagne à l'autre, tantôt fortement et sans intervalle, tantôt affaibli, pour reprendre

(1) Voir la *Revue catholique* des 18 mars et 15 avril 1932.

rigueur tout à coup, en débouchant au loin dans quelque large sillon.

La rivière devient torrent, quand elle se jette dans le lac du milieu. Les rameurs abandonnent la barque au courant et, avec une calme dextérité, la précipitent comme un toboggan sous une arche du vieux pont, qui relie les rives subitement rapprochées. Et l'on débouche par ces rapides, après un moment d'effroi, dans le second lac, dont le charme tranquille est d'autant plus apprécié.

Deux énormes îles, ne laissant que des passes étroites, le séparent du lac inférieur (*the Lower Lake*), dont l'imposante superficie (plus de 2,000 hectares) est parsemée d'une trentaine d'îles relativement petites, et agrémentée de promontoires boisés protégeant des baies profondes.

Au centre, l'île d'Innisfallen, la perle de Killarney, couverte d'une forêt druidique. Là, s'éleva l'abbaye fondée au VII<sup>e</sup> siècle par saint Finian, et dont il ne reste que des ruines sans importance.

Les célèbres Annales d'Innisfallen sont un des documents les plus estimés pour l'histoire de l'Irlande. Elles apprennent qu'au XII<sup>e</sup> siècle les richesses les plus précieuses de la contrée avaient été confiées aux moines, dont le sanctuaire était réputé inviolable. Ce fut, justement, la cause du pillage et du massacre d'un grand nombre de ses habitants par le cupide Mildwin O'Donoghue, seigneur aussi puissant qu'un roi.

Contraste perpétuel entre la douceur du paysage et la cruauté des hommes!

Le poète irlandais, Thomas Moore, qui a célébré toutes les beautés de son pays, exhala, en vers harmonieux, son admiration pour ce paradis de verdure :

*Sweet Innisfallen, long shall dwell,  
In memory's dream, that sunny smile,  
Which o'er thee on that evening fell  
When first I saw thy fairy isle.*

« Douce Innisfallen, longtemps dans le rêve de mon souvenir, leurrera ce sourire ensoleillé, qui rayonnait sur toi, le soir que je vis ta belle île pour la première fois ».

Au sud du grand lac, les ruines de l'abbaye de Muckcross prouvent une fois de plus combien les moines recherchaient les beaux sites pour aider, par la contemplation de la nature, à la méditation des choses divines. Ce monastère avait été fondé au XIV<sup>e</sup> siècle par les Franciscains. D'après Thackeray, « c'est le plus gentil petit bijou qu'on ait jamais vu d'une abbaye ruinée — une petite église avec un petit chœur, un petit cloître, un petit dortoir et, au milieu du cloître, un if majestueux qui assombrit toute la place ».

\* \* \*

Ainsi, tout rappelle le souvenir des moines qui ont fait l'Irlande catholique. Ce sont les saints, sortis si nombreux de ces monastères, qui ont fixé pour toujours dans la foi l'âme de ce peuple. A travers les siècles de persécution, les Irlandais sont restés fidèles à cette foi, si profondément enracinée dans la moelle de leurs os, qu'on a prétendu qu'ils étaient catholiques non de conviction, mais de race.

On les dit, cependant, légers, indolents et versatiles. C'est un curé irlandais, un peu pessimiste d'ailleurs, le délicieux auteur de *My new Curate*, P. A. Sheehan, qui avoue que rien ne peut guérir l'Irlande de son inertie (*Nothing on earth can cure the inertia of Ireland*).

Les Irlandais ont leurs défauts, certes, mais, pour la religion, leur constance est admirable. C'est un beau spectacle que la piété dans leurs églises, l'assistance respectueuse à la messe, l'attention aux cérémonies, l'affluence à la sainte Table, au moment de la communion du prêtre.

La confiance qu'ils témoignent à leur curé, ami et conseiller des familles, rebondit sur tous les prêtres, qui se sentent entourés d'une atmosphère de franche et cordiale sympathie. Influence d'ailleurs méritée par les qualités d'un clergé généreux, dévoué au peuple et tout proche de lui par son humour et sa jovialité. Ici encore, les romans de Sheehan, qui évoluent dans les milieux ecclésiastiques, montrent en action la bonne cordialité et la gaieté d'une population foncièrement catholique, en contraste avec la réserve et la gravité protestantes.

Mais si la religion tient la première place, si elle participe étroitement à toutes les manifestations de la vie sociale et politique, cela ne veut pas dire que l'Irlandais se laisse, en politique, mener par ses prêtres.

« L'Irlande, dit Louis Paul-Dubois (p. 473), a toujours su distinguer entre politique et religion. « Nous demandons notre religion à Rome, disait O'Connell, mais nous irions plutôt chercher notre politique à Constantinople. » O'Connell en ce mot reflétait le sentiment du peuple, et le peuple a si peu changé de sentiment qu'il lui a repris son mot pour en faire ce dicton courant : *Our religion from Rome, our politics from home* ».

Cette politique n'est pas sans nuages, même depuis la constitution de l'Etat libre d'Irlande. Ce n'est pas encore l'*Hibernia pacata* qui est sortie du traité anglo-irlandais de 1921.

Le parti des autonomistes intransigeants vient d'arriver au pouvoir dans la personne de M. de Valera, grand catholique, mais séparatiste irréductible. Réussira-t-il à couper les derniers liens qui rattachent l'Irlande à l'Angleterre? L'avenir nous le dira.

PAUL, HALPLANTS.

MANUFACTURE DE PRODUITS EN BÉTON

**Raoul de Coninck**

à DIEGHEM

Dalles Spéciales pour cours d'Ecoles et Tennis,  
rouges et grises

Dalles de Trottoirs " PORPHYRITE R D "  
& BRIQUES DE PAVAGE R. D. C.

Cloisons extra légères " SUPER SCHWEMMSTEIN "  
& " CENDRITE "

Raccordement Fer

Téléphone 15 13 43 Bruxelles

**Volets Lourds Équilibrés**

VOYEZ NOTRE ANNONCE

DANS PROCHAIN

NUMÉRO!

987

Téléph. 17 82 76

**Métal Blanc Argenté**

SOCIÉTÉ ANONYME DES ÉTABLISSEMENTS

**Bruno Wiskemany**

Bureaux et Magasins

34, rue du Nord (Place Madou)

**BRUXELLES***Spécialités d'Orfèvrerie de table pour Hôtels - Mess -  
Congrégations - Cercles*Téléphone 856  
Adresse télégraph. :  
Gutsilks-Louvain**SPORTS**Chèques postaux  
7314**J. DELHEZ**

20, rue Réga, LOUVAIN

DÉPARTEMENT A : Articles de pêche.  
B : Filets de Sports, Hamacs.  
C : Hampes de drapeaux, Mâts de tentes  
perches à épouseter pour églises.

*La plus importante fabrique belge*

977

**Tannage, Teinture, Lustrage de Peaux**

POUR

**Fourrures et Reptiles**

♦♦

ÉTABLISSEMENTS

**BESSIÈRE & C<sup>IE</sup>**

45-47, Rue du Chœur

**BRUXELLES-MARITIME**

Téléphone : 26.71.97

Chèques postaux : 1144.06

GRANDE SPÉCIALITÉ :

**ANTILOPES · TAUPES · SKUNGS · RATS**

1000

**Régie Autonome de "PATRIA"**

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

**23, rue du Marais, Bruxelles**Téléphones :  
17 34 00 et 17 51 21Bureaux :  
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

- 1. THÉÂTRE PATRIA**  
740 places assises  
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.  
Fosse pour orchestre.
- 2. Salle des CONFÉRENCES**  
225 fauteuils  
Estrade et installation pour projections lumineuses.
- 3. Vaste HALL avec buffet**  
400 m<sup>2</sup>  
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.  
Installation unique d'amplification p<sup>r</sup> disques de phonographe  
(pick-up).
- 4. Locaux spacieux et confortables**  
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location  
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc. ainsi  
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

**FABRIQUE D'OUVRAGES DE DAMES**  
GROS-EXPORT

GROS-EXPORT

**TAPISSERIE****ALEXANDRE PITOIS**

91, rue du Bailli, BRUXELLES

Registre Commerce  
Bruxelles 4934C. Ch. Post. :  
1279.49Téléphone :  
37.15.27**Laines de Mégève en 2, 3 et 4 fil's**

IRRÉTRÉCISSABLE — INDÉFORMABLE

980

**TANNAGE et APPRÊT de PEAUX à Fourrures**  
ANTILOPE, GENETTE, LOUTRE, SINGE, LÉOPARD  
DAMANAdressez-vous directement  
à l'Usine**M. Van Grimbergen & C<sup>o</sup>**

40, rue Herry, BRUXELLES

(chaussée d'Anvers)

Téléphone : 17.16.28



971